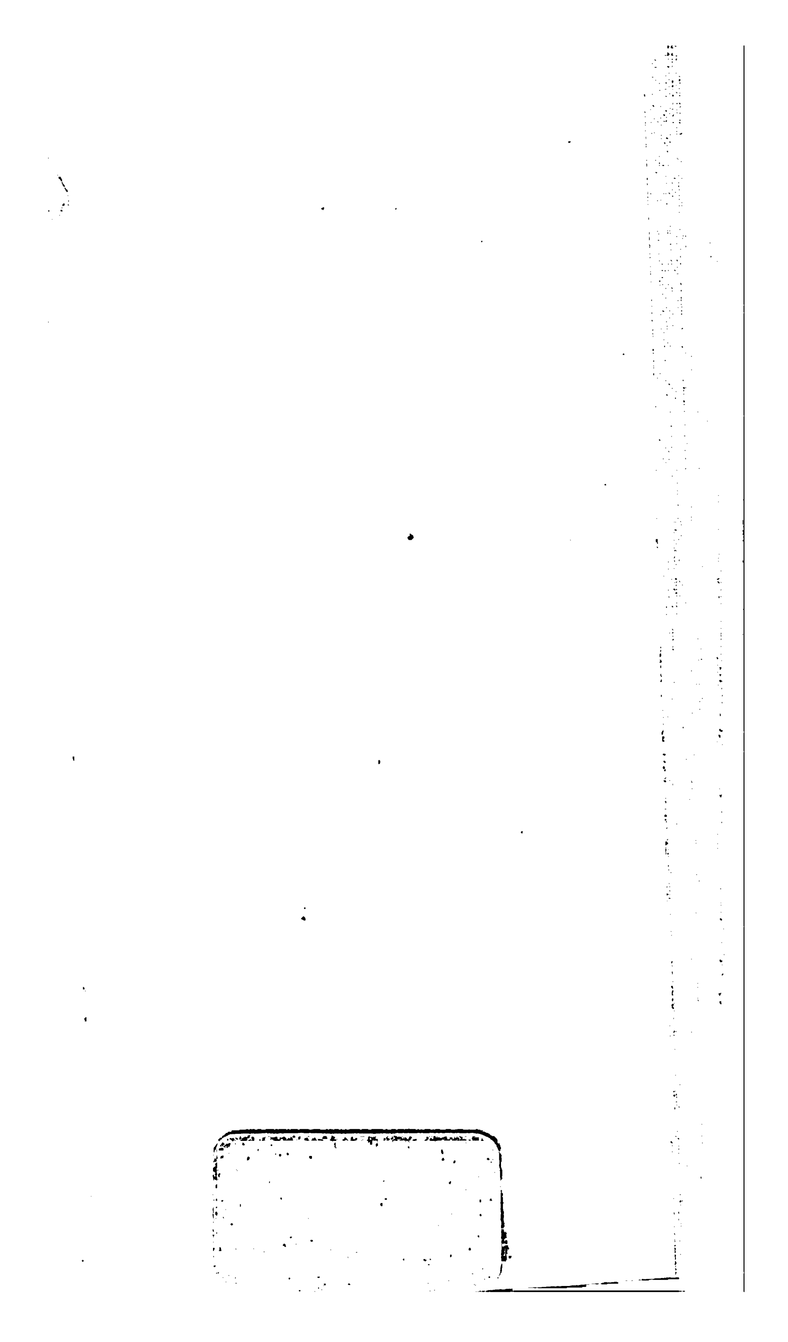












COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE MADAME RICCOBONI.

Nouvelle Édition, revue & augmentée.

6

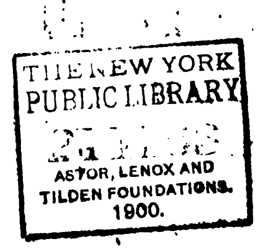
TOME SIXIEME.



A PARIS, & se trouve A LIEGE,

Chez ANNE-CATHERINE BASSOMPIERRE, Imprimeur de *SON ALTESSE*; *de l'Imprimerie de feu* J. F. BASSOMPIERRE, *Pere.*

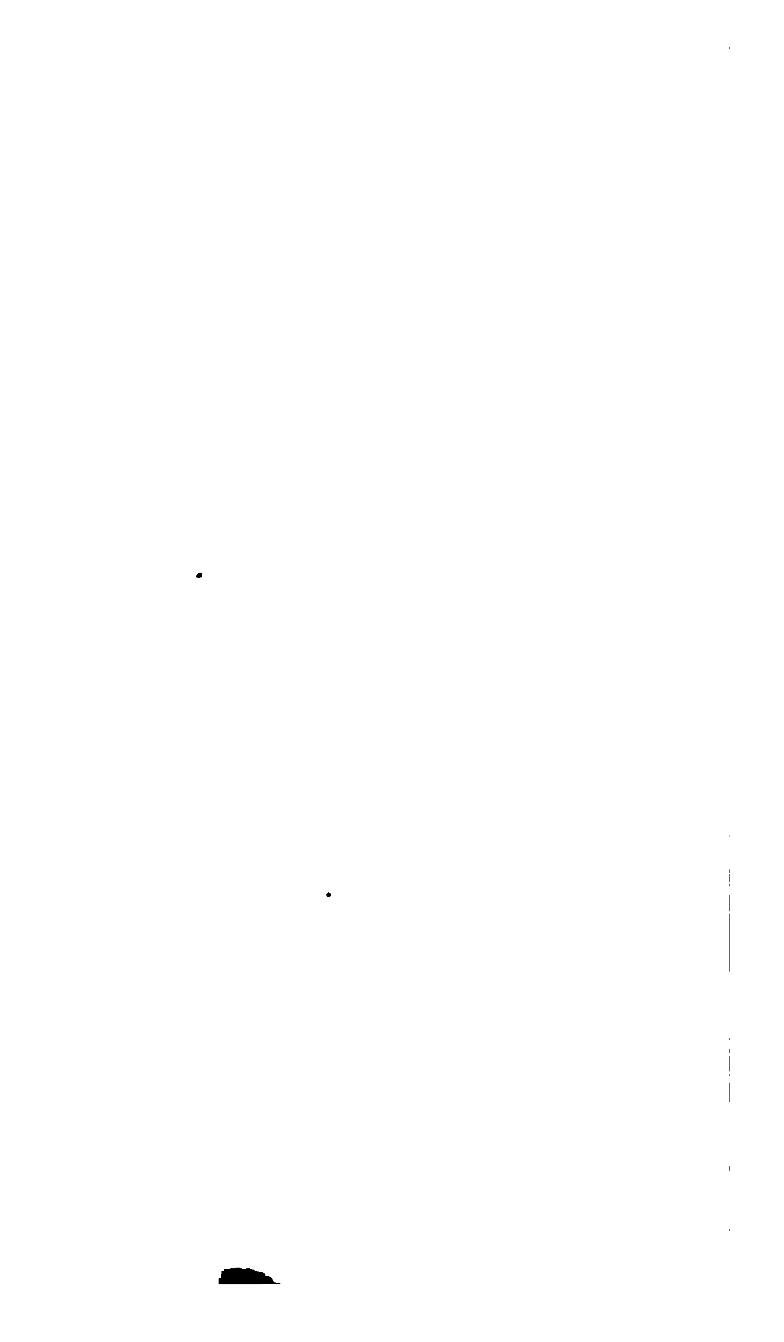
M. DCC. LXXXI.



LE NOUVEAU THÉATRE ANGLOIS.

Traduit par Madame RICCOBONI.

PREMIERE PARTIE.



COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE MADAME RICCOBONI.

Nouvelle Édition, revue & augmentée.

TOME SIXIEME.



A PARIS, & se trouve A LIEGE,

Chez ANNE-CATHERINE BASSOMPIERRE, Imprimeur de *SON ALTESSE*; de l'*Imprimerie de feu* J. F. BASSOMPIERRE, *Pere*.

M. D C C. L X X X I.

LE NOUVEAU THÉATRE ANGLOIS,

Traduit par Madame RICCOBONI.

PREMIERE PARTIE.

AVERTISSEMENT.

Comme on ne doit rien faire sans se donner à soi-même & sans devoir aux autres une raison de ses démarches, l'auteur de cette traduction commence par expliquer le motif qui l'engage à rassembler les pieces les plus applaudies en Angleterre, pour en composer un recueil.

On ne se propose point de disserter sur le goût de deux nations rivales, encore moins de s'établir juge entr'elles : l'unique but de cet ouvrage est d'offrir aux jeunes auteurs, qui se destinent à travailler pour le théatre, non pas des modeles, mais un moyen d'étendre leurs idées, en mettant sous leurs yeux des scenes nouvelles & variées.

On ne traduira point de tragédies. Le théatre de M. de la Place a fait connoître une partie des anciennes, & les modernes se sont extrêmement rapprochées des nôtres. La scene Britannique ne présente plus ces horribles massacres, que la triste vérité fit supporter autrefois. Les temps malheureux,

dont les pieces de Shakespéar retraçoient l'image, n'étoient pas encore éloignés; on assistoit à ces tragédies avec le même sentiment qui porte à lire l'histoire. La traduction des premiers ouvrages de ce poëte nous révolta. Les François frémirent en lisant Richard III; *tant de morts entassés dans* Hamlet, *nous firent penser (un peu légérement à la vérité) que sur les bords de la Tamise, on se plaisoit à voir répandre le sang. Le temps a dissipé cette erreur, mais sans en effacer absolument la trace.*

A mesure que les Anglois égaient leur scene, la nôtre se rembrunit; nous devenons sombres. Ces sensibles François, autrefois si faciles à émouvoir, dont les larmes couloient avec celles de Bérénice & d'Alzire, semblent dédaigner aujourd'hui des passions douces & naturelles: ils veulent moins s'intéresser que s'attrister: on ne cherche plus à toucher leurs cœurs; on s'efforce de les déchirer. Égarés par l'imagination, perdant les traces du sentiment, de la vérité, si nous ne retournons sur nos pas, il est à craindre

que le goût dominant ne nous replonge dans la barbarie des premiers ſiecles.

On reproche aux Anglois d'introduire ſur leur ſcene, des perſonnages vicieux & mépriſables. Ils tombent dans ce défaut, il eſt vrai; mais peut-être eſt-ce moins par choix que par néceſſité. A Paris, les grands & les riches ſuivent aſſidument les ſpectacles. A Londres, les perſonnes diſtinguées vont rarement à la comédie; l'emploi de leur temps, & l'heure de leurs repas, ne leur permettent guere d'être libres quand elle commence. C'eſt donc à la bourgeoiſie, même au peuple, que l'on eſt obligé de plaire. Les valets ſont des perſonnages peu employés: ils different beaucoup des nôtres; la plupart ſont des eſpeces de fats, ou des petits-maîtres (*); ils tiennent rarement à l'intrigue. On veut faire rire; à la longue, les caracteres s'épuiſent; on les remplace par des hommes bas, vicieux, impudents. Pourquoi ne ſeroient-ils pas ſoufferts ſur le théatre? A la honte des mœurs, ils le ſont dans la ſociété.

(*) On a pu le voir dans le *Mariage clandeſtin.*

Des deux comédies qui forment cette premiere partie, une est toute angloise. La seconde, composée de deux pieces françoises, a été choisie pour montrer combien l'auteur a cru devoir s'écarter de ses modeles, & changer les caracteres de ses personnages, pour les rendre capables de plaire à sa nation. Il a joint deux intrigues très-étrangeres l'une à l'autre, & les a liées par des scenes dont le Préjugé à la mode*, ni la* Nouvelle École des femmes*, réunies dans sa piece, ne lui ont pas donné l'idée. Elles amenent un très-heureux dénouement.*

On ne doit pas s'attendre à une servile exactitude dans cette traduction : en rendant les mots d'un auteur, souvent même on le change à son désavantage.

Le goût de toutes les nations se réunit sur de certains points. La vérité, le naturel, le sentiment intéressent, attachent, touchent également les différents peuples répandus sur la terre; mais l'esprit, le badinage, la saillie, la bonne plaisanterie, chan[illegible] de nom en changeant de climat; ce qui [illegible]er, vif, piquant dans une langue, de-

vient froid, insipide, trivial dans une autre. La précision, la justesse, sources de l'agrément, ne s'y trouvent plus; un trait capable d'élever un éclat de rire en France, pourroit attirer une huée à Londres, à Madrid, ou à Vienne. On se permettra donc beaucoup de liberté dans la diction, en s'efforçant pourtant de ne pas nuire, au moins volontairement, aux auteurs que l'on traduit.



ACTEURS.

Sir ROGER BELMONT.

Sir GEORGE RAYMOND.

CHARLES BELMONT, fils de ſir Roger, jeune libertin : *joué par M.* Garrick.

Le colonel RAYMOND, fils de ſir George.

VILLIARD, un mal-honnête homme.

FADDLE, un homme très-vil.

ROSETTE, fille de ſir Roger Belmont.

FIDÉLIA, inconnue pendant le cours de la piece.



THE FOUNDLING,

OU

L'ENFANT

TROUVÉ.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. BELMONT. Le colonel RAYMOND.

M. BELMONT. MA foi, mon cher colonel, vous êtes aussi peu savant en amour que je le suis en guerre : comment imaginer qu'une fille jeune, jolie, coquette, & ma sœur, notez cela, se laissera toucher par des plaintes, des gémissements? L'idée est absurde. Un homme beau, bien fait, spirituel, sensé, doit-il se dégrader à ce point? Est-ce en montrant de la foiblesse à une fille de vingt-deux

ans, remplie de feu, de vivacité, que vous espérez l'engager à vous épouser? Je vous le dis, je vous le répete, colonel, ma sœur est une femme.

M. Raymond. Et la seule au monde que je desire, Charles.

M. Bel. Et de toutes les femmes du monde, celle qui te convient le moins, dont le caractere s'éloigne le plus du tien. Inconstante dans son humeur, bizarre dans ses goûts, folle dans ses sentiments, elle ne ressemble à rien : quoique sage, la timidité, la modestie, cette rougeur qui s'éleve de l'honnêteté, sera traitée par elle de sottise, de manque d'usage du monde : si vous lui contez une histoire plaisante, elle soupire; une sérieuse, elle rit; dit *non*, quand il faut dire *oui; oui* lorsqu'il faut dire *non*, & possede des traits si dociles, si obéissants, que ses yeux confirment d'abord tout ce que sa bouche prononce.

M. Raym. Tu peins joliment, mais tu ne flattes pas.

M. Bel. C'est la dame; & voici son amant. Soupçonneux, inquiet, doutant quand il devroit croire, se laissant persuader quand il devroit douter; jaloux sans cause, rassuré sans raison, satisfait sans preuve; un grand enfant égaré de son chemin, gémissant, pleurant, criant, prenant toutes les routes, excepté celle qui le conduiroit où sa course est dirigée.

M. Raym. Votre langage est fleuri, monsieur.

M. Bel. Allons, allons, colonel, corrigez-vous : eh, comment donc! l'amour qui peut ennoblir le plus vil animal, l'élever à l'intelligence humaine, vous a mis au rang des quadrupedes? Les femmes sont en vérité de délicieuses créatures; mais si vous les supposez parfaites, vous êtes dans l'erreur. De mere en fille, leur premier desir est de dominer; le second, d'exercer leur malice sur nous. Toucher leur cœur est un ouvrage difficile : souvent on y parvient en affectant de l'indifférence ou du dédain pour leurs charmes : rendez hommage à une femme, elle devient votre tyran : persuadez-lui que vous la trouvez laide ou sotte, elle aura la fantaisie de vous plaire, elle emploiera tout pour y réussir.

M. Raym. Ainsi la soumission, la complaisance, n'entrent point dans votre systême.

M. Bel. Non, mon cher; je mets à leur place l'impudence & la contradiction : ces deux qualités, si on les emploie à propos, avancent plus en une heure auprès d'une femme, que les plus doux propos en une année. Une belle s'attend à des adorations, elle les reçoit comme un encens ordinaire, comme un tribut offert à ses charmes par le premier sot qui l'approche. Voulez-vous attirer son attention? osez la regarder sans admiration; soyez brusque, soyez vrai, ne la traitez point comme une divinité : la difficulté de vous soumettre, rendra votre conquête précieuse à ses yeux; elle se servira de

tous ſes artifices pour ſe l'aſſurer, pour vous réduire; vous la verrez venir, & la prendrez au piege qu'elle vous tendoit.

M. RAYM. Ma foi, Charles, il peut y avoir de l'harmonie dans cette ſauvage muſique; mais j'ai chanté ſi long-temps ſur le vieux ton, que je ne puis en prendre un autre.

M. BEL. Triſte roſſignol mis en cage, chante donc : moi, je ſifflerai le deſſus, pour animer un peu tes airs.

M. RAYM. Cela ſeroit fort obligeant, car j'ai grand beſoin de ſecours; mais, dis-moi, crois-tu que Roſette manque de jugement, d'eſprit, de bon ſens, de gaieté?

M. BEL. Non; ma foi, je ne le crois pas.

M. RAYM. A quoi donc attribuer ſa conduite avec moi, ſa complaiſance pour un reptile tel que Faddle, un vil compoſé d'impertinence & de baſſeſſe, à qui la médiſance tient lieu d'eſprit, l'impudence d'enjouement; hardi, bruyant, ſans fortune, indigent même, toujours prêt à ſe donner au diable pour une guinée? Qui engage votre ſœur à le recevoir? Eſt-ce, je ne dis pas un ami, mais même une connoiſſance convenable?

M. BEL. Qui l'engage à le recevoir? Cet eſprit, cette gaieté dont elle eſt douée. Dans une femme l'eſprit eſt ruſe, & la gaieté malice : ſi elle reçoit un ſot, c'eſt pour en tourmenter un autre.

M. RAYM. Je vous remercie très-humblement, monſieur.

M. Bel. Sa bonne humeur s'entretient, s'accroît par le succès de ses desseins.

M. Raym. Mais, pourquoi si constante pour un sot?

M. Bel. Parce qu'il convient à ses projets : il fait plus de tours que son singe, est plus babillard que son perroquet, plus rampant que son chien, plus menteur que ses femmes, plus hardi que son colonel : ma foi, tout cela considéré, je ne puis la blâmer de sa constance.

M. Raym. Extravagant ! tu ne traites sérieusement que tes plaisirs. Laissons mes affaires, parlons des tiennes : comment vont-elles? Que dit Fidélia?

M. Bel. Ah! nous y voilà : à mon tour je vais recevoir des leçons, n'est-ce pas? J'ai plutôt besoin de secours.

M. Raym. Est-il survenu de nouvelles difficultés?

M. Bel. Seulement quelques montagnes en mon chemin, colonel. Je n'ai pas en moi de quoi les transporter ; mais je ne manque pas de courage pour les gravir.

M. Raym. Fidélia est une femme, Charles.

M. Bel. Par son extérieur on peut le supposer ; mais en l'examinant de près, excepté son opiniâtreté, elle n'a rien de son sexe : belle sans le savoir, spirituelle sans prétention, vive sans étourderie, fiere sans orgueil, tendre sans être foible, elle possede....

M. Raym. Mille vertus que vous voulez

lui faire perdre! les avouer, les admirer, les attaquer, vouloir en triompher! Va, tu es un vrai démon.

M. Bel. Et toi, un joli consolateur.

M. Raym. Si, comme vous le prétendez, elle a de la naissance, pourquoi ne chéririez-vous pas dans votre femme les mêmes vertus dont vous voulez priver une maîtresse? Allons, Charles, il faut l'épouser.

M. Bel. Et le lendemain me pendre avec ses jarretieres, pour donner à son mérite la flatteuse récompense du veuvage. Ma foi, mon cher, avant d'en venir là, j'aurai besoin de lire deux ou trois fois Paméla; mais supposé que Fidélia soit sans naissance, ait été abandonnée, ne doive qu'au hasard un peu d'éducation?

M. Raym. En ce cas, son ame reçoit de la dignité de son obscurité même. Vous aurez le plaisir de l'élever à un rang qu'elle est faite pour orner. Où est donc la difficulté? Vous n'avez pas besoin d'augmenter votre fortune; pourquoi ne pas sacrifier un peu d'orgueil inutile, à un bonheur nécessaire?

M. Bel. Cela me paroît très-héroïque: ainsi, mon cher, de façon ou d'autre, je dois me marier, n'est-il pas vrai?

M. Raym. Si Fidélia continue d'être honnête, je parie ma vie que dans quinze jours vous penserez comme moi. Elle doit l'emporter, elle l'emportera sur votre orgueil; mais si ton premier récit est faux, dis-moi donc qui est cette charmante fille?

M. Bel. Elle est sœur des graces; elle

tomba des nues, fut bercée par les vents, allaitée par une ſorciere, vendue, condamnée par l'infame à ſe voir déshonorer ; ſon ſort s'accompliſſoit ; un libertin la ſecourt, l'enleve, eſt prêt à lui faire éprouver la même deſtinée, mais de ſon propre conſentement. Ceci vous paroît un myſtere, une énigme : rien n'eſt plus exact, plus vrai.

M. RAYM. Que comprendre à cela ?

M. BEL. Ma foi, ce que vous pourrez ; on ne confie point de ſecrets à un homme amoureux.

M. RAYM. Et je vous prie, mon très-diſcret ami, Roſette eſt-elle inſtruite de cette *véritable* hiſtoire de Fidélia ?

M. BEL. Elle n'en ſait pas un mot. Trompée comme vous, elle la croit ſœur d'un de mes compagnons d'études, qui en mourant me nomma ſon tuteur : mais le diable m'en veut apparemment pour mes premieres vertus ; il a tourné mon art contre moi-même : Roſette adore Fidélia ; & lui croyant de la naiſſance, de la fortune, ſans ceſſe elle me vante ſa beauté, ſon eſprit, ſa prudence, admire mon bonheur, me félicite d'avoir rencontré la ſeule femme dont les qualités & les vertus *peuvent me corriger de mes vices*, me rendre un jour ce que *tout homme doit être, un bon mari.*

M. RAYM. *riant.* Jamais pauvre innocent ſe trouva-t-il en une telle détreſſe ! Mais que dit votre pere ?

M. BEL. Ma foi, la certitude d'un peu de bien lui feroit tenir le même langage ;

j'ai beſoin de faire auprès d'eux un nouvel eſſai de mes talents : Fidélia fut introduite ici par un menſonge ; je veux la retirer de cette maiſon par un autre, jurer qu'elle n'a point de vertu, afin de trouver le temps & l'occaſion de lui en faire manquer.

M. Raym. Voilà, ſur ma parole, un projet fort honnête.

M. Bel. Entre vous & moi, colonel, votre pere ne ſeroit-il pas amoureux de Fidélia?

M. Raym. Non, ſur mon honneur ; les aſſiduités de ſir Roger près d'elle peuvent avoir pour objet le deſir de s'oppoſer à des deſſeins, mais non pas d'en faire réuſſir ; il n'en forme point, je vous l'aſſure.

M. Bel. Je t'entends ; le chien du jardinier.... Le diable emporte tout ce qui eſt vieux ! excepté les femmes pourtant ; car, en changeant un peu leur vocation, elles nous ſont auſſi utiles à ſoixante ans qu'à quinze.... Mais les dames ſont, je crois, dans la chambre prochaine : ne voulez-vous pas les voir ce matin ?

M. Raym. Je ne le puis en ce moment ; un ami m'attend au café de White : voulez-vous y venir ?

M. Bel. Je ſuis à vous pour une demi-heure : votre deſſein eſt-il de revenir ſi-tôt?

M. Raym. Avant, ſi vous le voulez.

M. Bel. Allons donc.

SCENE II.

ROSETTE, FIDÉLIA, *entrant par deux portes différentes.*

ROSETTE. AH ! j'allois voir ſi vous étiez habillée, ma chere : regardez-moi ; je devine à votre air que vous avez fait cette nuit d'agréables ſonges.

FIDÉLIA. Agréables ou fâcheux, ma chere Roſette, ils ne ſauroient troubler le plaiſir que je ſens à vous voir ce matin ſi charmante & ſi gaie.

ROS. Aimable & douce créature ! . . . Mais qu'avez-vous rêvé ?

FID. Que ſais-je ? Le ſommeil m'a préſenté mille objets ſéduiſants, de riants châteaux élevés par l'eſpérance, & renverſés à l'inſtant par le doute & par la crainte.

ROS. Ah, cela eſt affreux ! Pour moi, je n'éleve jamais de châteaux en dormant, qui ne puiſſent durer juſqu'à la fin du monde : faites-moi ſeulement rêver, je ſuis maîtreſſe de l'univers & ſouveraine de tous les hommes : ô ma chere, en réalité, même en ſonge, la puiſſance eſt une choſe charmante !

FID. Notre ſexe ne doit pas la deſirer ; elle n'admet point l'égalité, elle bannit l'amitié, la change en flatterie ; le reſpect qu'elle imprime, éloigne les hommes de nous, & nous ne ſouhaitons pas toujours....

ROS. De les tenir à la même diſtance,

n'eſt-ce pas? Mais s'ils reconnoiſſent notre pouvoir, ils s'y ſoumettent; ils approchent quand nous le voulons, ils diſparoiſſent dès que nous l'ordonnons, rien n'eſt plus agréable. La flatterie eſt un hommage que tout amant doit à ſa maîtreſſe; c'eſt une preuve de ſon admiration; ce qu'il chérit en elle, lui perſuade qu'elle poſſede des qualités ſupérieures; & ſi, ſur un ſeul point, elle ne détruit pas ſa prévention, croyez qu'il conſervera toujours l'idée qu'il adore en elle une divinité.

FID. Mais ſi la divinité s'humaniſe un ſeul inſtant, la prévention ceſſera. Ma chere, nous ſommes naturellement foibles; cette connoiſſance de nous-mêmes nous avertit de nous tenir ſans ceſſe ſur nos gardes; la crainte rend une femme forte, la confiance la perd.

ROS. Voyez combien de circonſtances différentes changent les opinions! Vous aimez un libertin, vous tremblez près de lui, vous vous craignez vous-même: moi, je tiens dans mes chaînes un fier guerrier, je lui inſpire de la frayeur. Nous nous conduiſons l'une & l'autre par de juſtes principes: votre foibleſſe vous rend défiante, attentive; mon pouvoir éloigne de moi l'ombre même du danger.

FID. Malgré cela, ma chere, pardonnez ma ſincérité, malgré toute votre aſſurance, vous aimez ce colonel que vous ne craignez pas.

ROS. Je l'aime! qui vous l'a dit?

FID. La peine que vous prenez à le tour-

menter : & puis, je l'ai vu dans vos yeux.

Ros. Dans mes yeux! comment! ne sont-ils pas comme ceux d'une autre?

Fid. Oui, comme ceux d'une autre qui seroit amoureuse.... O ma chere, je me suis quelquefois surprise dans une glace avec ces yeux-là, & mon cœur battoit bien fort en ce moment-là.

Ros. Tu es une malicieuse créature!

Fid. Ne vous irritez pas de ma franchise; je ne pense pas comme vous, Rosette; j'ai l'esprit moins gai, le naturel plus sensible; je ne puis m'amuser des peines d'un amant; quand je vois une femme tenir entre ses mains sa félicité, celle d'un autre, je m'étonne qu'elle puisse négliger un bonheur certain pour un frivole plaisir; & je ne conçois pas comment les rigueurs d'une maîtresse rendent la soumission d'une épouse plus agréable.

Ros. Je vais vous parler sérieusement, ma chere. Indépendamment d'une petite inclination malicieuse, qui me porte à rire aux dépens du colonel, ma conduite à son égard est fondée sur des raisons solides; en le traitant mieux, je craindrois paroître intéressée.

Fid. Vous êtes son égale en naissance, en fortune.

Ros. En naissance, d'accord; mais non pas en fortune. Pendant l'exil de sir George, occasionné par son attachement à un parti malheureux, son fils introduit dans ma famille, favorisé par sir Roger, par mon frere,

me rendit des ſoins, attaqua vivement mon cœur; je réſiſtai pendant un an. Je l'avouerai pourtant, il ne m'étoit pas indifférent; mais, ſoit orgueil, folie ou caprice, je m'obſtinai à lui cacher le penchant que je ſentois à l'aimer.

FID. Vous êtes bien femme, ma chere Roſette.

ROS. Depuis trois mois, le roi dans ſa bonté voulut bien rappeller ſir George, & le remettre en poſſeſſion de ſa fortune. Son fils devient un héritier fort au deſſus de mes eſpérances : ſi la folie eut part à ma premiere conduite, à préſent la raiſon ne me permet pas d'en changer. Avouer ma tendreſſe en ce moment, donner mon cœur au colonel, ce ſeroit lui faire penſer que ſa pauvreté ſeule excitoit mes dédains; & puis, il a bleſſé mon orgueil, il m'a cru capable de m'avilir au point d'aimer Faddle, une créature ridicule, uniquement formée pour ſervir de jouet, eſpece d'antidote contre les vapeurs, animal domeſtique auſſi néceſſaire dans une maiſon qu'un ſapajou. Me ſoupçonner, lui, le colonel! Oh, ce ſoupçon m'indigne! Il eſt d'une inſolence.... Je veux m'en venger.

FID. Je l'avouerai, votre reſſentiment eſt raiſonnable; mais en employant du temps à vous venger, êtes-vous bien ſûre de la conſtance de votre amant? Si vous le réduiſez au déſeſpoir, ne portera-t-il point ſes vœux ailleurs?

ROS. Bon! je connois trop bien les hommes pour les craindre : tourmentez-les, trai-

tez-les mal ; vous en ferez les plus douces créatures du monde : comme tous les autres animaux de proie, on les apprivoise par la faim ; tant qu'ils la sentent, ils sont soumis : satisfaites-la, ils méconnoissent leur maître & reprennent leur naturel féroce.

FID. Tous les hommes sont-ils de même, Rosette?

ROS. En me faisant cette question d'un air si grave, je veux mourir si vous n'espérez que je vais distinguer mon frere des autres. Fidélia, ma chere Fidélia, prenez-garde à lui ; la faim ne peut l'apprivoiser, ni la crainte le soumettre ; c'est un sauvage ; je vous en avertis : vous abandonner à ses soins, ce fut confier la poule au renard.

FID. Sauvage, si vous voulez ; mais jamais mon cœur ne pourra s'intéresser pour un autre : d'ailleurs je lui ai de grandes obligations ; elles vous étonneroient, si vous saviez....

ROS. Des obligations! tant pis. En vérité, si vous m'en croyez, vous épouserez sir George, pour ne plus laisser au pouvoir de mon frere les moyens de vous obliger, ou de vous désobliger.

FID. Allez-vous encore me tourmenter avec sir George? Je vous jure qu'il n'a point de dessein sur moi. Je ne puis attribuer son amitié qu'à son naturel humain, ou peut-être aux circonstances particulieres de ma fortune.

ROS. Oui, vous avez raison ; la jeunesse & la beauté sont des *circonstances particu-*

lieres, très-capables d'émouvoir la tendre humanité. O ma chere ! le temps eſt un grand indiſcret, il découvre tout. Quelle aimable & douce maman j'aurai, quand j'épouſerai le colonel !

SCENE III.

M. BELMONT, le colonel RAYMOND, *les mêmes.*

M. BEL. QUAND vous épouſerez le colonel, ma ſœur ?... Un mariage... Tant mieux. J'aime les mariages, moi. Tenez, le voilà tout à propos le colonel ; & ma foi, les hommes d'aujourd'hui conſidérés, il doit faire un excellent mari.

M. RAYM. Ah ! madame, vous venez de prononcer de favorables paroles.

ROS. *embarraſſée.* Peut-être le ſont-elles moins que vous ne le penſez, monſieur, vous n'avez pas tout entendu. (*bas à Fidélia*) Ah ! ma chere, ſi vous m'aimez, inventez un petit menſonge pour me tirer d'embarras.

FID. Laiſſez-moi faire. (*à Belmont*) Apprenez, monſieur, une des folies de votre ſœur : elle s'eſt mis en tête que ſir George étoit mon amant.

ROS. Que va-t-elle dire ?

FID. Et ſe regardant déja comme femme de ſon fils.....

ROS. Qui ? moi ! moi !

Fid. Elle arrangeoit de petites affaires de famille avec sa nouvelle maman. Il faut lui rendre justice, elle s'y entend à merveille.

Ros. Et vous croyez que je vous pardonnerai, Fidélia?

M. Bel. Comment, ma sœur!

M. Raym. Cela est-il vrai, madame? dois-je espérer?...

Ros. *le contrefaisant. Cela est-il vrai? dois-je espérer?* Non, monsieur, cela n'est pas vrai, & vous ne devez pas espérer, monsieur. (*à Fidélia*) Appellez-vous cela de l'esprit, madame?

Fid. Ma chere, permettez-moi de rire un peu, je vous en prie.

Ros. Fort bien, madame, fort bien... (*à part*) Ah, que n'ai-je à présent un lutin à mon côté, pour me suggérer un détour adroit!...

M. Bel. *éclatant de rire.* Vous ne trouvez rien, ma sœur? Où donc est votre esprit?

Ros. Avec votre politesse, mon frere, vous paroît-il honnête, à vous & à votre grave ami, d'écouter à la porte, de donner à mes discours une fausse interprétation, de me supposer un dessein que je me haïrois d'avoir formé, même en songe?

M. Bel. Il faut en convenir, ma chere; notre projet étoit de vous tourmenter un peu, si Fidélia ne vous eût tirée d'affaire avec tant d'art.

Ros. Je lui ai vraiment beaucoup d'obligations.

M. Raym. Avant cet inſtant, ma chere Roſette, je n'aurois pas cru trouver du plaiſir à vous voir de la colere & du dépit.

Ros. Et vous penſez, monſieur, que je ſupporterai tranquillement cette inſolence? Vous vous trompez, monſieur.

M. Bel. La pauvre enfant! dans quel état la voilà! Allons, allons, vous aurez un mari: il faut ſe hâter, colonel, conclure promptement; ma ſœur eſt toute de flamme.

Ros. Vous devenez très-impertinent, mon frere... (*à part*) Je n'en puis plus, j'étouffe.

M. Bel. Ouvrirai-je la fenêtre pour vous donner un peu d'air, ma petite?

SCENE IV.

Un Valet, *les mêmes.*

Ros. Ah! voici John: eh bien, avez-vous remis la carte que je vous avois donnée?

John. Oui, madame; M. Faddle fait ſes compliments à madame, & à madame Fidélia.

Ros. Faddle? où l'avez-vous vu?

John. Je l'ai rencontré dans la rue; il m'a fait entrer avec lui dans un café, où il a écrit ce billet à madame.

Ros. *affectant de la joie.* O l'aimable créature! m'écrire!.. Fidélia, une lettre de M. Faddle!.. (*à part*) Fortune, je te rends graces pour les ſecours que tu m'envoies (*elle lit tout bas.*)

M.

M. RAYM. Permettre à cet extravagant de vous écrire?

ROS. Comment, colonel, vous murmurez, je crois, au milieu de votre victoire! Ah, fi!

M. RAYM. Recevoir des lettres de Faddle! Madame, vous me ferez perdre l'esprit.

M. BEL. Voilà l'édifice écroulé; tout est fini pour vous, mon cher.

ROS. Fidélia, il faut que vous entendiez cette lettre, il le faut absolument. Allons, je ne suis plus en colere, ce billet m'a rendu ma gaieté. Assurément M. Faddle écrit le plus galamment du monde : mais ses expressions se prouveront mieux que mes éloges... Ecoutez. (*Elle lit.*)

Céleste créature! depuis l'instant où je cessai de vous voir hier, les heures se sont écoulées plus lentement qu'un long hiver passé loin de la ville. Si vous ne paroissez ce matin à la répétition du nouvel opéra, mon sommeil sera totalement éclipsé. J'aurois encore mille belles choses à vous dire; mais le bruit importun des bavards du café interrompt les sentiments d'amour, de vénération, avec lesquels je suis & serai toute ma vie, madame, le plus dévoué de vos admirateurs, WILLIAMS, FADDLE.

Que d'esprit, de naturel! Personne n'écrit un billet avec cette élégance. Ne trouvez-vous pas ce style rare, colonel?

M. RAYM. Oh! très-rare, madame.

Ros. Fidélia, vous viendrez à la répétition avec moi ; je vais prendre un mantelet, & faire mettre les chevaux.

Fid. Les lieux publics ne sont guere de mon goût, cependant je vous accompagnerai.

Ros. *en s'en allant.* Venez-vous, colonel?

M. Raym. Assurément, madame.

Fid. *à Belmont.* Et vous, monsieur, nous accordez-vous votre compagnie?

M. Bel. *à Fidélia qui sort.* Si vous le vouliez, nous pourrions employer mieux notre temps : mais je suis votre ombre, je ne puis vous abandonner un instant. (*au colonel en riant.*) Tu as l'air d'un général battu, qui entend l'ennemi donner des ordres pour célébrer sa victoire.

M. Raym. Ma foi, Charles, je ne suis qu'un homme, & je ne me sens pas assez fort pour tenir contre le diable & une femme.

M. Bel. Courage, mon ami, & la femme & le diable seront subjugués. Comment donc, se laisser abattre ainsi ! Un brave guerrier tel que toi.....

M. Raym. N'est qu'un sot quand il est amoureux...... Mais laisse-moi rompre mes chaînes ; & si je deviens encore le jouet d'une femme...... La nature fit ce sexe pour tromper nos desirs, elle le forma moins pour nous plaire que pour nous tourmenter. Mais, allons, ne faisons pas attendre votre sœur.

M. Bel. Allons : tes chaînes ne sont pas encore prêtes à se rompre, c'est moi qui t'en assure.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Sir Roger Belmont, ſir George Raymont.

Sir Roger. Je vous dis que mon fils eſt un vautour affamé : garderai-je une colombe pour la lui voir déchirer?

Sir George. Tranquilliſez-vous, ſir Roger ; l'effervefcence de la jeuneſſe, le feu des paſſions, l'indulgence que vous eûtes toujours pour ce fils chéri, peuvent excuſer ſes excès : il a de l'eſprit ; & dans les moments où la raiſon reprend ſon empire ſur ſes ſens, il eſt noble & généreux. A l'égard de Fidélia, je répondrois volontiers de ſa conduite. Je la crois incapable d'oublier ce qu'elle vous doit, encore moins ce qu'elle ſe doit à elle-même.

Sir Rog. Ecoutez, ſir George : je ne prétends pas parler contre elle. Fidélia eſt une bonne fille, bien élevée, bien douce, la beauté eſt une belle choſe, la vertu eſt une belle choſe auſſi ; mais quand il s'agit de mariage..... Enfin..... il peut arriver qu'on ait acheté de très-belles choſes trop cher. Sir George, un peu d'argent orne la beauté, & donne à la vertu les moyens de s'exercer ; mais avec mon jeune libertin, il n'a pas encore été queſtion de fortune.

Sir Ge. Ni de mariage non plus, j'en suis sûr. Son attachement à la liberté doit dissiper vos craintes sur cet article; & l'honnêteté de Fidélia ne vous permet pas d'en concevoir d'une autre espece.

Sir Rog. Mais ne peut-il pas l'avoir séduite?

Sir Ge. Ah! ne le pensez pas. Mais parlez à votre fils, interrogez-le sur ce qui regarde sa pupille; informez-vous particuliérement de la famille & de la fortune de Fidélia. Si cette jeune personne, comme sa conduite l'annonce, peut remplir l'idée que votre fils a donnée d'elle, si elle a du bien, de la naissance, le mystere est inutile: s'il refuse de s'expliquer, regardez l'histoire qu'il vous a faite comme une invention propre à couvrir des desseins dont nous devons nous défier.

Sir Rog. Vous ne croyez donc pas qu'il ait encore réussi près d'elle, au point de la conduire à oublier.....

Sir Ge. Non, sur mon honneur: l'innocence de cette charmante fille est sans tache; mais, mon ami, si je dois vous dire librement ma pensée, son aventure me paroît étrange & très-peu vraisemblable. Comment un frère mourant put-il confier une si jeune, une si belle orpheline, riche, bien née, comment, dis-je, osa-t-il la remettre entre les mains d'un homme de l'âge de votre fils? Il étoit son ami. Il le connoissoit donc pour un franc libertin..... Pardon, sir Roger, si.....

Sir Rog. Continuez, je vous prie.

Sir GE. Cette même orpheline, amenée dans votre maison à minuit ; & depuis qu'elle y habite, ne voir personne, n'écrire à personne ! Avec une éducation distinguée, être sans alliance, sans amis, sans connoissances dans le monde entier ! comme un anneau arraché de la chaîne générale ! Je le répete, mon ami, cela est étrange.

Sir ROG. Oui, par ma foi, cela est étrange.

Sir GE. Je ne sais pourquoi je m'intéresse si vivement à elle, mais hier ma curiosité m'entraîna peut-être au delà des bornes de la politesse ; je lui laissai voir une partie de mes soupçons, je promis, je jurai de garder son secret, si elle daignoit me le confier : je lui fis des questions ; ses réponses augmenterent mes doutes : j'insistai ; son visage se couvrit de rougeur, elle versa des larmes : mais, je le soutiendrois au péril de ma vie, c'étoit la rougeur & les larmes de l'innocence.

Sir ROG. Sir George, il faut absolument nous éclaircir, pénétrer ce mystere.

Sir GE. Oui, sans doute, il le faut. Hélas ! nous n'avons déja que trop différé : peut-être, mon ami, peut-être en ce moment une malheureuse mere, désespérée de la perte de sa fille, passe le temps où nous parlons, dans l'amertume, dans la douleur.... Une fille vertueuse fait souvent une démarche inconsidérée en faveur d'un homme qu'elle aime : en prévoit-elle toutes les suites ?

Sir ROG. Eh oui ! des démarches inconsi-

dérées, comme vous le dites, on en peut faire : moi-même, quand j'étois jeune, je me souviens.... Mais ne vois-je pas mon fils? Il vient ici.

Sir GE. Tant mieux : attaquez-le à présent; mais que vos questions ne paroissent pas préméditées, faites à dessein; trop d'empressement le mettroit sur ses gardes : je vous laisse, & je m'en repose sur votre discrétion. (*Il sort.*)

Sir ROG. *seul.* Le diable emporte ces jeunes libertins! On souhaite des fils; une fille vaut cent fois mieux...... si pourtant on savoit comment s'y prendre pour la gouverner

SCENE II.

M. BELMONT, sir ROGER.

M. BEL. *récitant des vers.* SANS que rien l'annonce, cette flamme s'éleve; prompte comme la mort, elle approche; tel qu'un marinier frappé par l'éclair, je brûle en ce moment.....

Sir ROG. Tu fais des vers, Charles? est-ce pour augmenter tes revenus?

M. BEL. Ne plaisantez pas, monsieur; les temps sont si durs! Si vous n'avez pas la bonté de suppléer par quelques centaines de guinées à des besoins pressants, je pourrai déshonorer votre nom, me faire poëte.

Sir ROG. Et manquer d'amis le reste de ta vie. Mais à propos d'argent, Charles, à quel emploi destines-tu celui de ta pupille?

Je pense qu'il seroit assez avantageux de placer une somme honnête dans les fonds publics.

M. Bel. *un peu embarrassé.* Dans les fonds publics, monsieur?

Sir Rog. Oui, mon ami; dans les fonds publics. Mon courtier doit venir après-dîner; nous causerons de cette affaire avec lui, tu pourras lui remettre quelques milliers de guinées.

M. Bel. (*à part.*) Il nous enseignera, je l'espere, où nous les prendrons.

Sir Rog. Tu ne me réponds pas, Charles? Es-tu muet, mon enfant?

M. Bel. *plus embarrassé.* Mais, monsieur.... effectivement.... oui da.... A cet égard, ma pupille.... Je ne puis pourtant assurer positivement...... & d'ailleurs vous savez, monsieur...... mais, comme vous dites, s'il étoit possible...... Votre courtier doit-il venir immédiatement après le dîner, monsieur?

Sir Rog. Tiens, prends un peu plus de temps pour répondre, Charles; car à présent, mon ami, tu ne t'expliques pas bien clairement.

M. Bel. Ce que vous proposez est bien vu.... bien pensé, monsieur; sans doute rien n'est.... plus.... judicieux.... plus avantageux. Oui, vraiment, son intérêt.... j'entends l'intérêt de ma pupille; son intérêt exige.... Cependant on pourroit.... Sa fortune est une jolie fortune, monsieur. Mais.... avez-vous connu son frere?

Sir Rog. Moi, mon ami? Non.

M. Bel. (*à part*) Ma foi, ni moi non plus. (*haut*) Comment, vous n'avez pas connu James? Ah, que c'étoit un charmant garçon! si gai! si plaisant! Il vous auroit bien fait rire. Ne vous ai-je jamais lu de ses épigrammes fines, délicieuses? Mais il avoit une si forte passion pour le jeu!.... Il auroit risqué sa fortune sur une carte.... Vous ne sauriez imaginer combien il étoit amusant : il falloit le voir contrefaire quelqu'un.... Mais nulle économie, point de conduite.... Croiriez-vous bien qu'il dépensa de sang froid six mille livres sterling pour être élu membre du.... Oh! je vous conterai l'histoire de cette élection....

Sir Rog. Dis-moi, je te prie, à quel bourg tenoit-il?

M. Bel. A quel bourg, monsieur?.... Bon, il jeta son argent pour rien : le fils de milord.... j'ai oublié le nom; le fils de ce lord l'emporta de quatorze voix, sans qu'il lui en coutât la moitié de la somme. Enfin, monsieur, par ses extravagances, ses affaires sont restées si dérangées, si fort embrouillées, que, sur mon honneur, je n'y comprends rien..... (*à part.*) Au diable les questions.

Sir Rog. Mais sa sœur a des amis, des parents; si je les connoissois, je pourrois....!

M. Bel. Eh oui, monsieur, des parents, des amis.... Je vois que vous ne savez rien.... Ils sont tous ligués contre elle.... L'unique action raisonnable de son frere, a été de me

nommer ſon tuteur en mourant, de la ſouſtraire à l'autorité de ces miſérables. Ah! je n'oublierai jamais ſes dernieres paroles.... Mon cher Charles, me dit-il en me prenant la main, je vous recommande ſur-tout de tenir cette innocente fille éloignée de ſes parents.... Auſſi ne voudrois-je pas pour mille guinées, qu'un ſeul de ces malheureux pût ſavoir où elle habite.

Sir Rog. Il n'y a rien à craindre, Charles; nous avons été fort circonſpects.... Mais, où ſes terres ſont-elles ſituées?

M. Bel. Ah, que demandez-vous là, monſieur! Ses terres...... ſont...... des terres.... & n'en ſont pas. Situées!.... Je ſuis ſurpris qu'un homme auſſi habile que vous puiſſe me faire cette queſtion. Je vous le jure, ſes terres ſeroient englouties, ſubmergées, foudroyées, ſans que je les regrettaſſe un inſtant.

Sir Rog. Mais où ſont-elles ſituées? dans quelle province?

M. Bel. Et à l'égard des ſix mille livres que ſon pere lui laiſſa....

Sir Rog. Quoi! cette ſomme ſeroit-elle perdue?

M. Bel. Ma foi, monſieur, autant vaut; elle eſt entre les mains d'un procureur.

Sir Rog. Eh bien elle ne doit pas craindre de le voir. Où vit cet homme-là?

M. Bel. Où il vit? Parbleu, monſieur, ſi on lui faiſoit juſtice, le coquin ne vivroit nulle part. Ce maraud a fabriqué un contrat de mariage, avec un dédit de toute la for-

tune de Fidélia si elle refuse de l'épouser.... (*à part*) Voilà de l'ouvrage pour vous, monsieur.

Sir Rog. Mais, comment s'appelle cet homme? N'a-t-il point de nom?

M. Bel. Vous pouvez lui donner tous ceux qu'il vous plaira, monsieur; il n'en est point d'assez méchants pour lui : mais si je puis un jour l'attraper par sa robe, dites que je suis un indigne tuteur, si,...

Sir Rog. Fort bien.... Mais si tout cela n'étoit qu'une fiction, Charles?

M. Bel. Monsieur....

Sir Rog. Une ruse, un mensonge? Si tu avois enlevé la fille d'un honnête homme?....

M. Bel. Et que je l'eusse amenée dans votre maison, sous vos yeux, afin de n'être point troublé dans mes projets, dans la possession..... Ma foi, monsieur, si cela est, vous avez prodigué votre argent pour l'éducation d'un sot.

Sir Rog. Cette seule circonstance peut te justifier.... en partie au moins : car tu aurois pu tout aussi bien arranger ses affaires en la conduisant dans une maison particuliere; d'ailleurs, tu te serois épargné des questions embarrassantes, & une foule de mensonges pour les éluder. Mais, prends bien garde, mon ami; je pénétrerai ton secret avant que tu te sois mis en état de me le dérober. Alors.... Je n'en dis pas davantage. Tu es un grand frippon, Charles!

SCENE III.

M. BELMONT *seul.*

LA mine est éventée.... Fidélia m'a-t-elle trahi? Non, elle n'oseroit manquer à sa parole.... Que je sois déshonoré, si mon impertinente sœur n'a part à tout ceci! Mais ne puis-je opposer la ruse à la malice?.... Rêvons un peu.... Bon! fort bien : Faddle peut m'être utile, me servir; c'est un sot : tout sot aime l'intrigue & se plaît dans le désordre.

SCENE IV.

ROSETTE, M. BELMONT.

ROS. VOUS rêvez, mon frere! Ah! dites-moi, je vous prie, quelle vertu est l'objet de cette profonde méditation?

M. BEL. La patience, ma chere. L'homme qui tient à votre sexe, par sa femme, sa maîtresse, ou sa sœur, a grand besoin de la connoître.

ROS. C'est la plus utile de toutes les vertus, mon frere; Fidélia vous l'enseignera, vous la fera mieux pratiquer que le plus grand philosophe d'Angleterre, elle persuadera votre esprit, sans donner même d'espérance à votre cœur.

M. BEL. Cette méthode n'est pas la vôtre, ma sœur; vous commencez par donner des espérances, les leçons de patience viennent

après. Vraiment, vous êtes habile en cet art; tous les fats d'Angleterre ont été vos écoliers.

Ros. Cela peut être, mon frere : mais vous vous trompez en un point; car loin de leur inspirer de la patience, ma constante étude a toujours été de la leur faire perdre. A quoi pensez-vous donc ?

M. Bel. Je pense à consulter un devin, pour savoir à quel dessein les coquettes ont été formées.

Ros. En suis-je une, mon frere?

M. Bel. Fi donc, ma sœur!

Ros. Eh bien, sans aller au devin, je vais vous l'apprendre. Semblable à un fruit artificiel, placé dans un verger pour tromper l'avide moineau, une coquette est formée pour exciter & tromper les desirs des impertinents & des sots. Osera-t-on dire après cela, qu'elle ne doit pas son être à la nature, quand elle tend à une fin si raisonnable & si nécessaire? A présent, à votre tour, mon frere, apprenez-moi à quel dessein un libertin fut formé.

M. Bel. En suis-je un, ma sœur?

Ros. Fi donc, mon frere!

M. Bel. Ecoutez, ma chere; si une coquette est si utile dans le systême moral, rien, dans ce même systême, n'est plus détestable qu'un libertin; car il est né précisément pour sa destruction. A son aspect, elle perd sa force, & tombe entre ses bras, comme un oiseau charmé dans la gueule du serpent.

Ros. Eſt-il vrai ! Ah, quel dommage que vous ſoyez mon frere !

M. Bel. Remerciez-en le ciel à genoux, ſoir & matin, fripponne ; ſans cela vous étiez perdue. Allons, Roſette, nous voilà d'accord ; je ſuis un libertin, vous êtes une coquette : mais ſavez-vous en quoi conſiſte l'unique différence qui eſt entre nous ? Je porte un chapeau, vous portez une cornette ; au reſte ; tout eſt parfaitement égal.

Ros. Ah ! prouvez-moi cela, je vous prie.

M. Bel. Le plaiſir, ma chere, n'eſt-il pas notre but à tous deux ? Les mêmes principes qui forment un libertin, ne ſeroient-ils pas d'une coquette.... Mais les femmes redoutent la médiſance, leurs deſirs ſont réprimés par la crainte, elles ſont forcées de ſe borner au ſtérile amuſement de faire d'un honnête homme un imbécille ; pendant que nous employons notre eſprit, nos talents, à faire d'une fille timide & ſotte, une femme vive & charmante.

Ros. Me donnât-on l'univers entier, je ne voudrois pas être un libertin ; mais je voudrois devenir homme, pour venger mon ſexe, & vous apprendre, mon frere....

M. Bel. Je reconnois ma ſœur à ce noble courage. Donnez-moi la main, ma chere ; vous êtes la plus aimable & la plus honnête fille que je connoiſſe. A l'avenir, je vous confierai tous mes ſecrets. Adieu : je vais trouver Fidélia.

Ros. C'eſt bien dommage, n'eſt-il pas vrai, qu'elle ne ſoit pas auſſi coquette que moi ?

M. Bel. Point du tout dommage, ma chere; sa conquête seroit trop facile pour me rendre constant.

Ros. Que mon frere est poli!

M. Bel. J'apperçois le colonel. Allons, ma sœur, remplissons nos différentes vocations; rendez-le bien sot; moi, je vais essayer...... Nous nous reverrons à dîner, & nous pourrons comparer nos progrès.

Ros. J'en ferai plus que vous, je gage.

M. Bel. Ma foi, j'en ai peur. (*Il sort.*)

SCENE V.

Le colonel Raymond, Rosette.

M. Raym. C'est un bonheur de vous trouver seule, madame.

Ros. Ah, de grace, monsieur, apprenez-moi si vous êtes un libertin. Je souhaiterois de tout mon cœur que vous en fussiez un.

M. Raym. *déconcerté.* C'est un caractere qui est si éloigné d'attirer l'estime... Pourquoi me demandez-vous cela, madame?

Ros. Parce que je m'ennuie d'être coquette. Mon frere vient de m'assurer qu'un libertin me métamorphoseroit en un instant.

M. Raym. J'aimerois à deviner tout ce qui pourroit vous plaire, madame.

Ros. Si vous en étiez un, que me diriez-vous à présent, voyons?

M. Raym. *lui baisant la main.* Rien madame; mais.....

Ros. *retirant sa main.* Vous êtes fou, je

crois. Je veux ſeulement ſavoir quel propos vous me tiendriez?

M. RAYM. Je vous répéterois mille fois que je vous adore; je vous dirois : je ne vis, je ne reſpire que pour vous aimer; toutes mes eſpérances de bonheur ſont fondées ſur le retour que vous daignerez accorder à ma tendreſſe.

ROS. Fort bien! continuez.

M. RAYM. Je vous dirois : un ſeul de vos regards, un ſeul de vos ſouris, me rend heureux; vos chaînes ſont plus douces que la liberté.

ROS. En vérité!

M. RAYM. Laiſſons ce badinage. O ma chere Roſette! comment pouvez-vous faire le tourment d'un cœur qui vous eſt ſi ſincérement attaché, vous amuſer de ſes peines?

ROS. A merveille; cela devient pathétique.

M. RAYM. Ah! ceſſez de me railler. Si vous connoiſſiez la ſituation de mon ame.....

ROS. La ſituation de mon ame! cela eſt géographique, je crois : pourſuivez.

M. RAYM. Madame, ce ton-là ne vous eſt pas naturel. Qui peut vous engager à....

ROS. Des ſoupçons! L'intérêt augmente.

M. RAYM. *avec dépit.* Vous le ſavez, madame; je n'ai pas mérité.....

ROS. De la colere! Bon! allez toujours.

M. RAYM. Je n'ai plus rien à dire, madame; Faddle poſſede mieux que moi le talent de vous divertir.

ROS. De la jalouſie! toutes les gradations du ſentiment! cela eſt incomparable.

M. RAYM. Vous me forcez enfin à vous le dire, madame, je ne me crois pas fait pour être l'objet de ces dures plaisanteries.

ROS. Cette pensée pourroit se mettre en vers ; la poésie est ma folie : dites-moi, colonel, faites-vous des vers aisément ?

M. RAYM. *très-fâché*. Ce jeu dure trop long-temps, madame ; vous épuisez ma patience.

ROS. *feignant de la surprise*. Comment, monsieur, vous ne parliez donc pas sérieusement ? Hélas, qu'il est facile d'en imposer à une femme simple & crédule !

M. RAYM. Me permettez-vous de vous faire une question sérieuse ?

ROS. Ennuyeuse, vous voulez dire ; soit : je suis ce matin la complaisance même : parlez.

M. RAYM. Dois-je être éternellement votre jouet, madame ? ou le temps de mon supplice est-il limité ? Quand toutes mes preuves de soumission, même d'imbécillité, seront faites, me destinez-vous à l'honneur d'être votre époux ?

ROS. Eh, bon dieu ! les hommes font d'étranges questions ! Comment puis-je dire aujourd'hui ce que je ferai dans dix ans ?

M. RAYM. *outré*. Cette réponse me suffit, madame.

Un Valet entre. M. Faddle, madame.

SCENE VI.

FADDLE, *les mêmes.*

FAD. O MA belle, ma divine ! . . . . Mais ne vois-je pas le colonel? C'est lui, sur mon honneur. J'en jure par tous les dieux, la nature ne forma jamais un couple aussi parfait : non, jamais, depuis les heureux habitants du jardin d'Eden. . . .

ROS. Vous arrivez à propos, Faddle ; ah ! faites-moi rire, je vous en prie, ou je vais mourir d'un accès de vapeurs.

M. RAYM. Eh bien !

FAD. Quoi ?

M. RAYM. Faites-la rire.

FAD. Moi !

M. RAYM. *le prenant au collet.* Oui, faites rire madame ; faites-la rire à l'instant, ou morbleu . . . .

FAD. *tremblant.* Quoi ! comment ! . . . y pensez-vous, colonel ? Mais ! mais ! quelle folie !

M. RAYM. Faites-la rire, vous dis-je, ou je vous fais pleurer. Quoi, vous ne la divertiriez pas, quand elle vous en prie ? Eh ! je la fais rire depuis une heure, moi ; sans qu'elle me l'ait ordonné.

ROS. *éclate de rire.* Ah, ah, ah !

FAD. Elle rit, elle rit, colonel ; ne vous fâchez pas : elle rit de tout son cœur.

SCENE VII.

M. BELMONT, *les mêmes.*

M. BEL. QU'AVEZ-VOUS, Faddle? Comme vous voilà pâle!

M. RAYM. Ce vil animal, ne pas obéir à une dame!

FAD. Ah, vous voilà, Charles! Tenez-vous près de moi: ce rude, ce robuste colonel a relâché mes fibres, renversé l'entier systême de mon individu; j'avois besoin de votre présence pour me rappeller à moi-même.

M. BEL. Comment! le colonel est-il en colere contre vous?

FAD. En colere! Il est enragé.... Mais j'oublie tout, je lui pardonne; j'ai l'ame douce, & ne conserve point de ressentiment.

ROS. A propos, Faddle, j'ai une querelle à vous faire: je suis fâchée aussi.

FAD. Vous, ma déesse, vous voulez me quereller?... pour mes inconstances, je gage?... Vous avez raison: je me reconnois coupable. Cet hiver, j'ai mis le désordre dans toutes les familles; j'ai trompé des peres, désolé des maris, désespéré des amants: je prévois de fâcheuses affaires, des duels, des meurtres; l'orage se forme, il gronde; mais il peut éclater, sans m'effrayer ni m'abattre.

ROS. Il faut cesser enfin de voltiger. Je veux vous donner des conseils, diriger votre choix. (*Elle lui parle bas.*)

M. Bel. *au colonel.* Eh bien, mon ami, à quoi rêves-tu?

M. Raym. A ma sottise. Être jaloux d'un pareil fat.... Malgré tout le mépris qu'il m'inspire, ce fat me tourmente.

Fad. *se récriant.* O ciel, quelle créature nommez-vous là? Puissé-je être abandonné des graces, perdre tous mes droits aux faveurs de l'amour, si jamais pareil automate m'inspire un sentiment!

M. Bel. Quelle maîtresse veut-elle donc vous donner, Faddle?

Fad. Par tout ce qui est odieux, Charles, c'est cette grande haquenée de miss Gangle! Je sais bien que l'horrible créature est amoureuse de moi; positivement la tête lui en tourne: elle m'assomme de plats billets, me suit, me tourmente, m'excede; tout m'entretient de son insipide tendresse. Si je la rencontre: ah! mon cher Faddle, me dit-elle en soupirant, que je me trouverois heureuse de vous voir, de vous contempler pendant l'espace d'un jour tout entier! Elle fixe alors sur moi ses grands yeux stupides, saisit ma main, la presse, veut m'arrêter: tout effrayé, je m'échappe; je prends ma course & vole à l'autre bout de la ville, où je me crois à peine en sûreté.

Ros. (*à part*) L'impertinent! le sot! (*haut*) Que de légéreté, d'agrément! Avouez-le, colonel, on ne peut avoir plus d'esprit.

M. Raym. Ni plus de modestie, madame.

Fad. Bon, de la modestie! Cela ne mene à rien.

Un Valet entre, & dit : Vous êtes servie, madame.

ROS. Allons. Messieurs, vous venez apparemment ?

M. BEL. Faddle, nous devons dîner ensemble aux armes du roi.

FAD. Oui ? devons-nous dîner ensemble? Je n'en savois rien. (*à Rosette*) Je suis désolé, mon ange, qu'un engagement particulier me dérobe le plaisir....

ROS. *en s'en allant.* Oh, cela n'est pas supportable : on ne sauroit vous posséder. Venez-vous, colonel ?

M. RAYM. Assurément, madame; bonjour, Belmont, à tantôt. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

M. BELMONT, FADDLE.

M. BEL. J'AI besoin de vous, Faddle. Oh ça, mon cher, vous n'êtes pas de ces sots hérissés de scrupules; & dans les occasions essencielles, loin de vous piquer d'une exacte probité...

FAD. Comment donc!.... le diable vous emporte, Charles! est-ce là le dîner que vous m'avez préparé?

M. BEL. Fi donc, Faddle ! vous faites l'enfant; parlons sérieusement. Vous vous passez de l'estime de beaucoup de gens ; je fais grand cas de vous, moi : vous n'êtes pas riche, je le sais; vous avez peut-être besoin d'argent; voilà ma bourse, prenez, elle est à vous.

FAD. *prenant la bourse.* Rien n'est plus obligeant. Voyons, qu'exigez-vous de moi? en quoi puis-je vous servir? Je ne saurois me battre, je vous en avertis; j'aime mes concitoyens, & je respecte les loix de mon pays.

M. BEL. Tu ne saurois te battre, d'accord; mais tu peux mentir?

FAD. Oh! tant qu'il vous plaira, mon cher; je n'ai pas vécu pour rien avec des femmes de qualité.

M. BEL. Voici le fait. Cette fille charmante, cette fille angélique, cette belle, mais trop obstinée Fidélia, a pris tant d'empire sur mon cœur.... Tiens, si je ne la possede, je perdrai la raison.

FAD. J'entends : tu as besoin de mon secours, de mes leçons, pour apprendre à triompher de ses rigueurs : tu ne veux pas employer la force, j'espere, & mettre mon col en danger?

M. BEL. Paix, écoute, fou. Un événement très-extraordinaire jeta cette aimable fille entre mes bras, il y a environ trois mois. Dès cet instant nos cœurs s'enflammerent : mais embarrassé, ne sachant où lui procurer un asyle, au milieu de la nuit, le diable m'inspira de la conduire dans cette maudite maison, où, sans cesse observé par les yeux jaloux de sir George, gêné par la froide raison du colonel, impatienté par l'indiscrette curiosité de ma sœur, par les soins mal-adroits de mon pere, je me vois contraint de renoncer à mes projets, ou de me marier avec elle.

FAD. Trifte alternative! Ainfi, mon cher, pour éviter ce malheur, il faudroit la tirer d'ici?

M. BEL. Oui; mais quel moyen, quelle rufe peut l'en faire fortir?

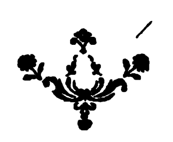
FAD. Arrangeons cela. Vous n'êtes donc pas fon tuteur?

M. BEL. Eh non, vraiment! j'ai fu l'engager à me donner ce nom, dans l'efpérance que ce titre fuppofé me laifferoit la liberté de difpofer d'elle à mon gré; mais l'amitié de ma fœur pour ma prétendue pupille, renverfe tous mes deffeins, les rend impraticables; & fans l'affiftance d'un honnête homme tel que toi, nous fommes en danger, Fidélia & moi, de mourir avec notre innocence.

FAD. Pour toi, ce feroit grand dommage. Voyons, cherchons.... Ma foi, je l'ai trouvé: fois tranquille, joyeux, content: avant que quatre heures fonnent, je mets le défordre dans cette maifon, j'y porte le feu, j'anime l'incendie, & je te livre Fidélia.

M. BEL. Charmant Faddle! Mais explique moi....

FAD. Point d'inquiétude; j'ai conçu, je vais opérer; tout ira bien.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FIDÉLIA, ROSETTE, *un Valet.*

FID. C'EST votre ouvrage, ma chere : occupée sans cesse à le persécuter, devez vous être surprise qu'il essaie de rompre ses chaînes?

ROS. Ses efforts seront vains ; un regard, un souris, le ramenera bientôt plus tendre & plus soumis.

FID. Je ne sais ; mais si j'étois homme, une maîtresse ne me montreroit pas deux fois du mépris.

ROS. Bon, bon! si vous étiez homme, vous feriez tout comme eux. Moins délicats que vous ne pensez, nos dédains sont un lien de plus pour les arrêter. Je vous l'ai dit cent fois, c'est en les traitant mal, qu'on peut s'assurer de leur constance : l'égalité, la douceur, font naître dans leurs cœurs l'indifférence & le dégoût.

Un Valet entre, & dit à Rosette : On vient d'apporter cette lettre pour vous, madame.

ROS. L'écriture m'est inconnue. *(à Fidélia)* Permettez, ma chere. *(Elle lit & paroît agitée.)*

FID. Vous vous troublez ; seroit-ce une mauvaise nouvelle?

ROS. *très-émue.* Ah, la plus cruelle du monde, si elle est vraie!

Fid. Je prie donc le ciel qu'elle soit fausse. Est-ce un secret? Ne puis-je savoir.... Vous ne doutez pas, ma chere, combien ce qui vous touche a droit de m'intéresser.

Ros. Non, ma chere.... (*au Valet*) Qui vous a remis cette lettre?

Le Valet. Un commissionnaire, madame.

Ros. Est-il encore ici?

Le Valet. Il est sorti tout de suite après me l'avoir donnée. La lettre, a-t-il dit, n'exige point de réponse.

Ros. Le connoissez-vous, cet homme?

Le Valet. Non, madame.

Ros. Pourriez-vous le reconnoître?

Le Valet. Très-aisément.

Ros. Où dîne mon frere?

Le Valet. Aux armes du roi.

Ros. Faddle est-il avec lui?

Le Valet. ils sont sortis ensemble.

Ros. Courez, volez leur dire que je veux leur parler à tous deux, pour une affaire très-extraordinaire. (*Le Valet sort.*)

Fid. D'où vient cet empressement qui vous agite? Eh, quoi! Rosette, me trouvez-vous indigne de votre confiance?

Ros. Dites-moi sincérement, Fidélia... Mais non, pourquoi voudrois-je vous inquiéter, vous causer les plus vives alarmes?... Je suis folle, en vérité... je prends cette affaire trop sérieusement.

Fid. Vous me faites naître des craintes: de grace, ma chere Rosette.... Mais je n'ose insister; votre réserve m'apprend que j'ai trop compté sur votre amitié.

Ros.

Ros. Ah! ne le penſez pas : je vous aime, je ne puis jamais ceſſer de vous aimer.

Fid. Si je perdois votre amitié, ce ſeroit un malheur que je n'aurois pas mérité.

Ros. Je le crois, je le ſais.

Fid. Ne vous obſtinez donc point à vous taire.

Ros. Eh bien, apprenez-moi... pardon, ma chere... mais... dites-moi, Fidélia, eſt-il une circonſtance dans votre vie, une ſeule, dont vous puſſiez rougir, ſi elle étoit connue?

Fid. Si la lettre vous porte à me faire cette étrange queſtion, vous me permettrez de la voir.

Ros. Non, je ne puis, ni ne dois vous la montrer. Tranquilliſez-vous : elle ne contient rien, en vérité, qui mérite mon attention ou la vôtre.

Fid. Pourquoi donc en êtes-vous ſi occupée?

Ros. Je l'avoue, j'ai d'abord été ſurpriſe, troublée; mais de pareilles impoſtures doivent être mépriſées.

Fid. *d'un ton très-triſte.* Ah, j'ai perdu mon amie! Roſette, en voulant partager vos peines, en vous preſſant de les dépoſer dans mon ſein, je préſumois trop de votre amitié, peut-être; mais vous ne devez pas me cacher un malheur qui me touche : j'ai droit de le connoître & de m'en affliger.

Ros. Cruelle fille! pourquoi me preſſez-vous? . . . L'auteur de cette horrible lettre a l'ame plus noire que la plus ſombre nuit. Écoutez; étonnez-vous avec moi, qu'il exiſte un pareil monſtre. (*Elle lit.*)

A miss Rosette Belmont.

Madame, comme j'écris sans me nommer, je n'attends rien de votre reconnoissance, & ne crains le ressentiment de personne. Fidélia n'est pas ce qu'elle paroît; elle vous trompe: elle causera la perte de votre frere. Les femmes de son espece savent emprunter les apparences de la vertu, quand elles sont utiles à leurs criminels desseins. Faddle pourra, s'il le veut, vous donner de plus grands éclaircissements; mais soyez certaine que mes informations sont appuyées sur de suffisantes autorités. Pour vous en convaincre, faites une seule question à Fidélia: demandez-lui si elle est sœur d'un ami de M. Belmont.

FID. Je suis perdue!

ROS. Eh, quoi! vous pleurez, Fidélia? Je croyois exciter votre mépris, & non pas vos larmes. Levez les yeux, ma chere, calmez-vous; cet infame libelle peut-il porter le trouble dans votre ame?

FID. O mon amie, il fut un temps où je pouvois m'envelopper dans ma propre innocence, & trouver en moi-même la force de résister aux atteintes des méchants; mais, hélas! ce temps est déja loin de moi.

ROS. Que dites-vous?

FID. Et pourtant cette indigne lettre est l'ouvrage de la malice & de la calomnie.

ROS. Assurée de votre candeur, non, je ne doute point...

FID. Ah! Rosette, arrêtez. Je ne mérite pas... Ce n'est point la pupille de votre frere, ce n'est point la sœur de son ami, qui tombe à vos pieds pour implorer votre protection; c'est une jeune infortunée, triste rebut de la nature, indigne d'être votre compagne. J'osai vous en imposer, ne pas détruire une histoire artificieuse; à présent je vous demande une compassion : ayez pitié d'une malheureuse étrangere, sans défense & sans appui.

ROS. O ciel! que viens-je d'entendre! Levez-vous, ma chere Fidélia, ah! levez-vous, je vous en conjure. Vous m'auriez trompée, vous! Ah! si cela est vrai, l'honnêteté n'est qu'un vain nom.

FID. Je suis coupable, je ne devois pas me taire; mais ne me jugez pas trop sévérement : gardez-vous de penser... Je ne voudrois pas vivre un instant, si j'étois la méprisable créature dont parle cette affreuse lettre.

ROS. Quelle aventure! Continuez, ma chere Fidélia; mais cessez de vous affliger, de répandre des larmes...

FID. Eh! comment pourrois-je les retenir? Tant de douceur, tant de bonté!.. Je vous ai trompée, Rosette, & vous m'aimez encore.

ROS. Jamais vous ne cesserez de m'être chere; achevez de m'instruire, ouvrez-moi votre cœur.

FID. Vous le voyez, l'abondance de mes pleurs ne me le permet pas.... J'ai fait une

démarche inconſidérée, téméraire... Non, jamais, jamais je ne devois conſentir à vous tromper; c'eſt une faute inexcuſable, je ne me la pardonnerai pas. O ma chere! je ne ſais qui je ſuis, je m'ignore moi-même. Vous me demanderez pourquoi je vous en impoſois, pourquoi je me parois d'un faux titre? La raiſon m'en eſt inconnue; mais je l'ai fait, & je me le reproche amérement : on m'a forcée à ce détour blâmable; c'eſt un myſtere, une énigme; votre frere peut ſeul l'expliquer, il ſait l'hiſtoire de ma vie; en ce moment l'honneur l'engage à la révéler.... Ah, que n'eſt-il ici!

Ros. Vous me faites éprouver une peine inſupportable; votre chagrin, vos diſcours, cette réſerve..... Mais rien ne doit vous retenir; parlez, ne me cachez pas....

Fid. Et voilà ce qui aigrit ma peine : engagée par ſerment à garder le ſilence, le rompre pour me juſtifier d'une faute, ne ſeroit-ce pas en commettre une autre? Mon cœur eſt innocent, daignez m'en croire : ſi ma condition eſt feinte, ma vertu ne le fut jamais.

Un Valet entre & dit à Roſette : M. Belmont venoit de ſortir, madame; mais voici M. Faddle. *(Il ſort.)*



SCENE II.

FADDLE, *les mêmes.*

FAD. EMPRESSÉ d'obéir à vos ordres flatteurs, madame, j'accours..... Mais, quoi! vous n'êtes pas seule.....

ROS. *lui montrant la lettre qu'elle a reçue.* Connoissez-vous cette écriture, monsieur?

FAD. Celle-là? Non, sur mon ame. (*à part*) Ni vous non plus, je crois. (*haut*) Dois-je lire cette lettre, madame?

ROS. La lire & l'expliquer, monsieur?

FAD. (*lisant moitié bas, moitié haut.*) *Fidélia n'est pas... les femmes de son espece.... de la vertu.... leurs criminels.... M. Faddle pourra...* Comment diable! à propos de quoi, s'il vous plaît, M. l'anonyme, suis-je mêlé dans ce caquet?... *Mes informations... si elle est sœur d'un ami de M. Belmont...*

ROS. Eh bien, monsieur?

FAD. Eh bien, madame, je ne puis vous aider à deviner l'écrivain; en honneur, je ne le puis... Mais pourquoi me nommer? Ce maudit bavardage me fait soupçonner la main... Oh! oui, sûrement, cela vient d'une femme.

FID. Si vous êtes instruit de mon sort, monsieur, parlez librement, ne déguisez rien, je ne crains pas que vous me fassiez rougir aux yeux de mon amie.

FAD. *feignant de se parler à lui-même.* En vérité, plus j'y pense, plus je me per-

ſuade... Ah, cela ſeroit affreux! Non, cette femme eſt honnête... tout-à-fait incapable... Pourtant je ſuis certain de ne l'avoir dit qu'à elle...

FID. *Dit* quoi? qu'avez-vous dit? vous ſuis je connue?

ROS. Expliquez-vous.

FAD. Parbleu, tous ces officieux donneurs d'avis devroient être moins diſcrets ſur leurs noms, & plus réſervés ſur celui des autres. Qu'eſt-ce que cela ſignifie, *Faddle pourra vous inſtruire?* Oui, ma foi, vous avez bien trouvé votre homme! Faddle eſt-il fait pour divulguer les ſecrets qui vous peſent? Si vous ne pouvez les garder, dévoilez-les vous-même: cela eſt plaiſant, me mettre en jeu! Oh! Faddle ne parlera pas, je vous en aſſure; il mourroit plutôt que de découvrir...

ROS. Écoutez, Faddle, ſi vous vous propoſez de reparoître jamais dans cette maiſon, dites à l'inſtant tout ce que vous ſavez: de votre propre aveu, vous en avez parlé ailleurs.

FID. Répondez, que ſavez-vous? qu'avez-vous dit?

FAD. Ce que vous me permettrez de ne point redire ici, meſdames; votre colere ne peut m'épouvanter.

ROS. Fort bien, monſieur, fort bien!

FID. En vérité, Roſette, s'il ſe tait, c'eſt parce qu'il ne ſait rien.

FAD. Non, rien, rien du tout, ſur mon honneur!.... des oui-dire.... un bruit

ſourd .... aſſez général pourtant .... Mais quel fond peut-on faire?.. Toute la ville en a menti, & cela lui arrive ſouvent. Ne diſoit-on pas auſſi, que lady Bridget s'étoit enfuie, depuis un mois, avec ſon poſtillon? Pure calomnie : cet homme eſt grenadier à cheval, j'en ſuis ſûr. Elle-même lui en acheta la commiſſion au commencement de la ſemaine derniere.

Ros. Eh, que m'importent lady Bridget & la ville? Il s'agit de Fidélia : qu'a-t-elle de commun avec ces mauvais propos?

Fad. C'eſt ce que j'ai dit, madame, préciſément ce que j'ai dit. Rien de commun, pas la moindre choſe.... *Une femme de ſon eſpece*.... De ſon *eſpece!* me ſuis-je écrié : l'expreſſion eſt dure. Comment, une ou deux petites fragilités méritent-elles cette ſévérité? Une fille ne peut-elle s'oublier, ſans être expoſée à ce dédain? N'en voit-on pas tous les jours ſe relever après une honteuſe chûte, & mener une vie très honnête?.... Voilà ce que je leur ai dit, madame.... *Une femme de ſon eſpece!* Morbleu, je n'ai pu leur paſſer cet inſolent propos.

Fid. Arrête, vil calomniateur! Roſette, cet homme eſt un infame; cette odieuſe lettre eſt de ſon invention ; lui ſeul eſt aſſez bas pour parler en ces termes, d'une fille qu'il ne connoît pas.

Fad. *affectant de lui parler bas, & parlant haut.* Bon, à merveille, tenez ferme, je vous ſeconderai.

Fid. *lui donnant un ſoufflet.* Inſolent! oh!

mon cœur eſt profondément bleſſé ; je ne puis ſupporter cette inſulte.

Ros. Ciel ! que dois-je penſer ?.... Va, malheureux, s'il eſt vrai que tu ſois lié avec l'indigne inventeur de ce noir complot, ou ſi toi-même es l'auteur de cette infame lettre, puiſſent la honte, l'opprobre & les remords t'accompagner & te tourmenter ſans ceſſe ! Mais ſi tu as découvert la plus légere circonſtance où l'honneur de ma famille ſoit intéreſſé, parle ſans crainte, & ſois ſûr de ma protection....

Fad. Belle protection, ma foi ! Il falloit me protéger un inſtant plutôt, meſdames ; une de vous vient de me donner un ſoufflet, l'autre m'aſſure de ſa protection. Pour vous prouver à toutes deux que les procédés violents ou de flatteuſes promeſſes ne peuvent m'arracher un ſecret, je me tais tout net. Ah ! parbleu, ſi j'éclaircis cette affaire, puiſſent vos malédictions s'accomplir, & toutes les calamités fondre ſur moi ! Adieu, meſdames ; croyez-en votre ſerviteur ; tâchez de vous tranquilliſer ; la colere ne ſied pas ſur de ſi jolis viſages. Adieu.

SCENE III.

FIDÉLIA, ROSETTE.

Ros. Que veut dire ce miſérable ?

Fid. Que n'ai-je la liberté de parler !

Ros. Eh ! pourquoi ne parleriez-vous pas ? De vaines promeſſes, injuſtement exi-

gées, sont-elles donc un engagement sacré? Fidélia, vous avez pu vous résoudre à m'en imposer; à présent un frivole point d'honneur doit-il vous arrêter, quand vous me devez de la confiance, de la sincérité? Allons, ma chere, cédez à la raison, à la nécessité.

FID. Je ne le puis, sans manquer essenciellement à votre frere; & ce que je lui dois, m'impose la loi de ne jamais le désobliger.

ROS. Mais, que lui devez-vous? en quoi vous a-t-il servie?

FID. Hélas! il ne m'est pas permis de vous le dire sans son aveu.

ROS. *avec un peu d'altération.* Eh bien, madame, quand vous serez disposée à m'ouvrir votre cœur, à me confier vos étonnants secrets, je saurai mieux comment me conduire avec vous. En attendant, souffrez....

SCENE IV.

M. BELMONT, *les mêmes.*

ROS. AH! venez, mon frere; votre présence est nécessaire ici. Expliquez-moi comment votre pupille, la sœur de votre ami, ne peut m'instruire de ce qui la touche.

M. BEL. Vous pleurez, Fidélia! De quoi s'agit-il?

FID. Je n'ai pas la force de vous le dire, monsieur; votre sœur va vous l'apprendre.

ROS. Lisez cette lettre, mon frere.

FID. Graces au ciel, tout va s'éclaircir. En vous instruisant des motifs de sa conduite, monsieur va vous dévoiler tous mes secrets. Vous me rendrez justice.

ROS. Je vous la rends déja. Eh bien?

M. BEL. *après avoir lu tout bas.* Exécrable insolence! J'ai rencontré Faddle en entrant ici. Je suis persuadé que le sot, par le seul plaisir de mal faire, vient d'employer sa plate éloquence, pour persuader à ma crédule sœur, que cette odieuse lettre contient des vérités.... Je vais trouver l'impertinent, le ramener devant vous, le faire rétracter, ou le traiter comme il le mérite.

FID. *le retenant.* Arrêtez, monsieur; votre sœur n'ignore plus que j'ai osé lui en imposer sur ma naissance & ma fortune; je lui ai fait l'aveu de cette faute.

M. BEL. Eh bien, vous avez été très-imprudente.

FID. On attaque mon honneur, c'est à vous à le défendre, monsieur. Vous fûtes une fois mon libérateur: ah! soyez-le encore, je vous en conjure. Dites à votre sœur, à celle qui daigna se nommer mon amie, que je suis pauvre, malheureuse, mais non pas méprisable; assurez-la que si j'ai pu la tromper, jamais mon cœur n'en forma le desir; dites-lui que je mérite sa pitié, sa compassion, & non pas sa colere. O M. Belmont! ne soyez point insensible à mes peines, ne rejetez pas mon ardente priere.

M. BEL. *froidement.* Vous en avez déja trop dit, madame; votre propre intérêt me

défend de révéler ce ſecret. Vous m'avez donné une parole poſitive de vous taire; c'eſt à vous à juger à quel point une parole d'honneur engage. Songez-y bien, madame; en oſant trahir vos ſerments ſolemnels, vous prouveriez mal votre innocence.

Fid. *d'un ton fier.* Quoi, monſieur, vous refuſez....

M. Bel. Pour moi, madame, ce ne ſera jamais ſur la foi de Faddle, ou d'un écrivain ſans nom, que je ſoupçonnerai la vertu d'une perſonne telle que vous. Il faut, pour former des doutes, de meilleures autorités. A votre égard, ma ſœur, ſachez que cette dame ne doit pas être maltraitée: je ne ſouffrirai pas qu'elle le ſoit, ſouvenez-vous-en. Je ſuis ſatisfait de ſa conduite; cette aſſurance vous ſuffit : vos inquiétudes ſont ridicules, impertinentes. Ne vous mettez point en tête de la bannir de cette maiſon, je ne conſentirai point à l'en laiſſer ſortir. Elle y reſtera, entendez-vous, Roſette, malgré tous les deſſeins que pourroit vous inſpirer votre rare prudence. Vous me comprenez, je crois. Adieu, ma ſœur. (*Il ſort.*)

Ros. Allez, mon frere, votre procédé m'indigne, & je vous mépriſe.

Fid. C'en eſt fait, Roſette, j'ai perdu votre eſtime & votre amitié.

Ros. Devenez votre amie à vous-même, & vous en retrouverez une tendre en moi; mais dans la triſte incertitude où vous me laiſſez, permettez-moi d'agir comme mon caractere & ma façon de penſer l'exigent. (*Elle ſort.*)

FID. *toute en pleurs.* Ah, fille infortunée! malheureuse Fidélia!... Mais la douleur ne m'est point étrangere, je l'ai sentie dès mon berceau : soupirer, pleurer, gémir, voilà mon partage. (*Elle sort.*)

SCENE V.

M. BELMONT *seul, revenant pendant que Fidélia sort.*

JE suis un scélérat, un infame! Porter le trouble, le désordre, la douleur, dans toute une famille ... & cette famille est la mienne! La douceur, l'innocence, la bonté ne peuvent-elles me toucher? Pourquoi me rendre un monstre? Pour m'assurer la possession d'une femme. Ah! si l'on m'ôtoit cette excuse, lucifer seroit un ange de lumiere, comparé à moi. Jusqu'à présent, l'honneur, le courage, un noble orgueil m'avoient garanti du mensonge, de la cruauté, de la bassesse, de la trahison : une femme s'offre à mes yeux, le diable me tente, & tous les vices s'introduisent dans mon ame!... Je ne puis renoncer à mon projet. O fortune! ô amour! daignez me seconder cette seule fois; protégez mon crime, & pour l'expier je jure d'élever un temple à la vertu.

SCENE VI.

FADDLE, M. BELMONT.

FAD. Eh bien, Charles, tes affaires font en bon train : j'ai donné la derniere main à mon ouvrage.

M. BEL. Tu es le plus habile maroufle!.... J'ai lieu d'efpérer un heureux fuccès. Tout s'arrange à mon gré. Une petite précaution, prife avec ma fœur, affure mon plan, & va remettre Fidélia en mon pouvoir.

FAD. Quelle eft cette précaution?

M. BEL. J'ai défendu très-expreffément à Rofette de fonger à fe féparer de Fidélia.

FAD. Tu as raifon d'efpérer; elle fe jeteroit plutôt par la fenêtre que de t'obéir. Mais es-tu fans pitié, fans entrailles, Charles? Pour moi, je commence à fentir certains mouvements de compaffion....

M. BEL. Tant pis pour vous, monfieur, car ma bourfe eft vuide, je vous en préviens.

FAD. Ma foi, mon ami, ma confcience fe révolte, crie .... je ne fais comment la faire taire. Que vois-je! je ne vous connoiffois pas cette bague.... Elle eft parbleu jolie, Charles!

M. BEL. Trouvez vous? Oh çà, M. Faddle, parlons férieufement. Je vous ai confié mon fecret, prefcrit votre conduite : fi vous vous en écartez, s'il vous échappe un mot, vous apprendrez à vos dépens, qu'on ne me tra-

hit pas impunément.... Vous m'entendez, je crois?

Fad. Mais, mais, quelle folie! En vérité, je parle pour parler. Ne peut-on badiner, s'amuser un moment, sans vous mettre en colere?

M. Bel. Allez, monsieur, allez, vous & votre délicate conscience, m'attendre aux armes du roi; sur-tout n'en sortez pas que je ne sois arrivé.... sinon.....

Fad. J'y vais, mon ami, j'y vais.... Faut-il te fâcher? Vous êtes vif, trop vif, Charles! (*à part*) Peste soit du rodomont! il n'est pas si redoutable peut-être; si j'osois.... (*haut*) En vérité, Charles, j'ai le naturel doux; je fais tout ce que tu veux.... (*Il veut s'en aller.*)

M. Bel. *l'arrêtant.* Attends, attends, il me vient une idée: je vois sir George, il entre dans l'appartement de Fidélia... Je me défie de ce maudit vieillard. Que diable a-t-il tant à lui dire? Il peut traverser mes desseins. Fais en sorte d'écouter leur entretien, mais ne te laisse pas appercevoir.

Fad. Ne crains rien; où te retrouverai-je?

M. Bel. Aux armes du roi.

Fad. Tu le vois, Charles, je me prête à tous tes desirs; tu seras plus obligeant, je l'espere; tu te souviendras....

M. Bel. Honnête créature! Va, sois discret, & compte sur moi. (*Il sort.*)

Fad. *seul.* Honnête créature! Il raille, je crois. Oui, parbleu, je suis honnête; j'ai des principes; mais cette maudite nécessité se fait sentir, & c'est le diable. (*Il sort.*)

SCENE VII

La ſcene change, & repréſente l'appartement de Fidélia.

Sir GEORGE, *& elle, ſont aſſis.*

Sir GE. QUOI, madame! a-t-il oſé confirmer précıſément les horribles imputations de cette lettre?

FID. Non, monſieur, il n'a pas eu cette audace; mais ſon air embarraſſé, ſes odieuſes inſinuations, ont fait plus d'impreſſion peut-être qu'une accuſation formelle.

Sir GE. M. Belmont a pu ſe taire? il a refuſé de vous juſtifier?

FID. De puiſſantes raiſons le forcent, dit-il, au ſilence. Que puis-je faire? La ſoumiſſion eſt mon partage: ſi je le déſobligeois, je ſerois une ingrate.

Sir GE. Vous êtes trop bonne, vous avez trop de délicateſſe, madame: Roſette vous aime, vous devriez vous confier à elle, ne lui rien cacher.

FID. Hélas, monſieur! ſi cette affaire n'intéreſſoit que moi, je n'en ferois pas un ſecret.

Sir GE. Elle n'intéreſſe perſonne autant que vous, madame; permettez-moi de vous parler avec franchiſe. Vous avez trompé votre amie, je ſuis loin de penſer que vous ayez des reproches plus graves à vous faire; je ne vois pas comment une promeſſe arrachée par un homme qui paroît méditer votre

perte, peut vous empêcher de parler, quand il s'agit de prouver votre innocence.

Fid. Ce n'eſt point la promeſſe faite à M. Belmont qui m'arrête; mais je crains de lui nuire. Je l'aime, vous le ſavez; je ne puis le ſoupçonner de manquer de généroſité : il s'eſt montré mon protecteur, mon ami; s'il ceſſe de l'être, s'il m'abandonne, s'il s'unit à mes perſécuteurs pour me perdre, il pourra m'affliger, briſer mon foible cœur, mais jamais en effacer le ſentiment immortel qui m'attache à lui.

Sir Ge. Que ſon aimable ingénuité me touche! Je vous le répete, madame, je ſuis loin de former des doutes ſur votre vertu : mais le monde eſt malin; prompt à juger, il condamne ſans examen.

Fid. Le temps me juſtifiera, monſieur : vous daignez me croire innocente; ah! ſir George, votre eſtime, & le témoignage de mon propre cœur ſuffiront à ma tranquillité.

SCENE VIII.

Faddle, *les mêmes.*

(*Faddle paroît derriere un paravent, il écoute.*)

Fad. (*à part*) Son eſtime ſuffit.... Dites-vous cela, ma belle? Ces deux mots me vaudront vingt guinées.

Sir Ge. Vous êtes-vous jamais apperçue que [illegible]e fût dans la confidence de M. Belmont?

FID. Au contraire, il m'a toujours paru que M. Belmont méprisoit ce malheureux.

FAD. (*à part*) Elle est insolente & menteuse, rien que cela.

Sir GE. Mais, si Belmont n'a rien dit à cet homme, par où, comment a-t-il su des particularités qui vous concernent ?

FID. Je ne saurois l'imaginer.

FAD (*à part*) Ma foi, je l'en crois sur sa parole.

Sir GE. Encore une question, & je cesse de vous importuner. Belmont ne vous a-t-il jamais pressé de quitter cette maison ?

FID. Jamais directement, monsieur ; mais souvent, lorsque nous étions seuls, il s'est reproché de m'y avoir amenée.

FAD. (*à part*) La petite bavarde ! à quoi bon dire cela ?

Sir GE. Il suffit, pardonnez mes questions : je vous rends graces d'avoir bien voulu y répondre ; attribuez mes demandes à la chaleur d'une tendre, d'une honnête amitié : mon cœur, sensible à vos disgraces, m'inspirera peut-être le moyen de les adoucir.

FID. Tant de bonté me pénetre de reconnoissance ; pourquoi ne puis-je vous l'exprimer que par mes larmes ?

FAD. (*à part*) Comment voudroit-elle donc l'exprimer ? Cette petite fille est d'une hardiesse à étonner !

Sir GE. Tranquillisez-vous, mon aimable fille. Si les soupçons de Rosette vous rendent cette maison désagréable, la mienne sera votre asyle : vous trouverez en moi la ten-

dresse d'un pere, les soins d'un ami, *les* égards dus au mérite, & le respect qu'inspire la vertu. Séchez donc vos pleurs. Si mes conjectures sont aussi bien fondées que je commence à l'espérer, peut-être parviendrai-je à vous servir. Fiez-vous à mon amitié, à mon honneur; & que le calme renaisse dans votre ame. (*Il sort.*)

(*Pendant que Fidélia rêve, & fait quelques pas dans la chambre, Faddle parle.*)

FAD. De la tendresse, des égards, du respect!.... Oh pour celui-là, tant qu'elle voudra, je crois. Le rusé vieillard! il en est fou. Une rare nouvelle pour Charles! En y ajoutant un peu du mien, je ne la donnerois pas pour cinquante guinées. Sortons, de crainte de surprise. (*Il sort.*)

FID. *seule.* Il me reste donc un ami! Mais dois-je espérer de le conserver? Hélas! dans ce monde pervers, le bonheur passe comme un songe; l'infortune seule est durable.... A tant de maux j'opposerai la résignation, la patience. (*elle récite des vers.*) O toi, patience! vertu des malheureux! don que la main bienfaisante du ciel accorde à l'innocence opprimée, viens, baume salutaire & précieux, viens, calme mon cœur, & préserve-moi du désespoir!



ACTE IV.

Le théatre représente l'appartement de Rosette.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, le colonel RAYMOND.

ROS. JE vous le dis, je vous le répete, je ne suis point en humeur de vous entendre.

M. RAYM. Je suis bien malheureux, madame ! N'exciterai-je jamais en vous une autre passion que la colere ?

ROS. Vous vous trompez : je ne suis pas en colere ; je suis grave. On a troublé ma gaieté : Fidélia m'occupe toute entiere, & sans doute vous ne prétendez m'entretenir que de vous-même ; comment vous écouter, vous répondre ?... Mais, voyons, que voulez-vous que je vous dise ?

M. RAYM. Que votre indifférence étoit feinte, vos mépris affectés ; que vous me permettez d'aimer, d'espérer.

ROS. Vous me dictez là d'étranges propos ! Est-il en votre pouvoir de cesser de m'aimer ? Je ne le crois pas. Avez-vous besoin de ma permission pour espérer ? Non, sans doute. A l'égard de mon indifférence, que vous supposez feinte.... je ne sais trop... les femmes dissimulent quelquefois, & je suis une femme, colonel.

M. Raym. Ah! devenez tendre, & vous ſerez un ange.

Ros. Bon, un ange! Si j'oſois vous croire, je redeviendrois bientôt une très-ſimple mortelle, en peu de temps négligée, peut-être même abandonnée. Le doute & l'eſpoir ſont les ſeuls aliments de l'amour. Tant que nous réſiſtons à vos deſirs, nous ſommes des êtres céleſtes, des déeſſes! Avons-nous la foibleſſe de les partager, de les ſatisfaire? la divinité diſparoît : à peine alors nous accordez-vous l'honneur d'être des créatures de votre eſpece. Pour conſerver notre empire & votre admiration, nous devons vous tenir à une diſtance raiſonnable de l'autel où brûle votre encens; entretenir votre erreur, c'eſt entretenir vos plaiſirs : tous les philoſophes vous le diront, colonel, le bonheur de la vie n'eſt qu'une douce illuſion.

M. Raym. Madame, j'ai peu de reſpect pour la philoſophie, quand elle s'éloigne de la nature & de la vérité. Eh quoi! le plaiſir qui naît de la vertu, eſt-il donc une erreur? Rendre heureux l'homme dont on eſt adorée, jouir de ſes tranſports, les redoubler en les partageant, eſt-ce une illuſion? Ah! Roſette, accorder des graces, répandre des bienfaits, exciter la reconnoiſſance, c'eſt le bonheur, c'eſt celui de la divinité.

Ros. En accordant tout, on s'ôte le pouvoir d'obliger deux fois.

M. Raym. Mais, en refuſant tout, on perd le plaiſir d'obliger une ſeule.

Ros. *d'un ton modeſte.* Le plaiſir eſt léger, quand le don eſt médiocre.

M. Raym. Ah! donnez, donnez, mon aimable Rosette; je saurai ménager votre don, & je vous jure qu'il sera deux heureux.

Ros. Ah çà! si je suis assez bonne pour vous écouter, voyons, que me direz-vous en faveur du mariage?

M. Raym. Qu'il est la source de la suprême félicité.

Ros. Et celle de tous les maux.

M. Raym. Oui, suivant la différente disposition des esprits. Pour être heureux, deux époux doivent avoir de l'amour, du bon sens, de la complaisance. L'amour les unit, le bon sens les guide, la complaisance les porte à s'obliger : ajoutez un desir mutuel de se plaire, la jouissance d'une fortune honnête; tous leurs soins deviendront d'agréables amusements, & leurs moments seront paisibles & délicieux.

Ros. Savez-vous bien que je n'ai jamais eu tant de plaisir à vous entendre?

M. Raym. Est-il vrai, ma chere Rosette? Eh bien, permettez-moi de vous faire une question. Croyez-vous difficile d'assembler entre nous deux les qualités qui peuvent assurer le bonheur des époux?

Ros. Attendez, cela mérite réflexion. Qui doit posséder l'amour?

M. Raym. Tous deux.

Ros. Non, je crains l'amour, je le crains, vous dis-je : gardez-le; laissez-moi le bon sens, je guiderai.... Prenez encore la complaisance, je conserverai le desir de plaire, & nous partagerons la fortune.

M. Raym. Je veux tout ce que vous voulez, madame, je consens à tous vos arrangements; & si jamais j'ai le bonheur de vous voir me disputer l'amour, je serai généreux, je ne ferai point valoir nos conventions. Eh bien, puis-je espérer? dites, ma chere Rosette, quand serons-nous unis?

Ros. Quand vous m'aurez prouvé que nous possédons les qualités nécessaires au mariage.

M. Raym. Mais si nous attendons trop, ne serons-nous pas en danger de les perdre?

Ros. Au contraire, on ne peut jamais différer, qu'au profit de l'amour & du bon sens. Mais laissons ce sujet. Je suis inquiete de Fidélia. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle se plaint de moi?

M. Raym. Elle ne se plaint pas, elle s'afflige, s'accuse elle-même de la perte de votre amitié. Son plus grand chagrin est de vous avoir donné sujet de soupçonner son innocence & sa sincérité.

Ros. Pauvre Fidélia! Si vous voulez me plaire, m'engager à devenir obligeante pour vous, éclaircissez cette affaire, je vous en prie, colonel. Cette aimable fille m'est chere, mon orgueil ne peut tenir contre elle. Je vais passer dans son appartement.

M. Raym. Elle sentira tout le prix de cette bonté.

Ros. Donnez-moi la main; allons la voir ensemble, je l'aime tendrement, je ne veux pas l'abandonner à sa tristesse.

SCENE II.

La ſcene change : une autre piece de la maiſon.

M. BELMONT, FADDLE.

M. BEL. TOUT cela m'a l'air d'une invention de ta part, d'un menſonge.

FAD. Je te dis que j'étois derriere le paravent : pas un mot de leur converſation ne m'eſt échappé ; je n'avance rien que je ne puiſſe leur ſoutenir en face.

M BEL. Comment ! il lui a propoſé de la conduire chez lui? de prendre ſoin d'elle? d'en prendre ſoin à titre d'amant? Et tu oſes me dire qu'elle y a conſenti ?

FAD. Ce n'eſt pas tout-à-fait cela ; ſir George s'exprime avec politeſſe, avec ménagement. *Ma maiſon ſera votre aſyle*, a-t-il dit. Enſuite il a parlé de vertu ; à quel propos ? je l'ignore, car il baiſſoit la voix. Fidélia s'eſt miſe à pleurer. Il a parlé plus bas encore ; elle s'eſt écriée : *ah, cela me pénetre !* Quelles étoient les propoſitions du vieux fou, devine ; car pour moi, je n'ai pu en entendre une ſyllabe.

M. BEL. Méchant hypocrite !.... Je l'apperçois, il vient... Je ne veux pas qu'il nous ſurprenne enſemble...

FAD. Va-t-en, j'ai envie de lui parler, moi. Si je pouvois gagner ſa confiance, cela nous divertiroit. Qu'en dis-tu, Charles ?

M. Bel. Oui, cela feroit plaifant. Je vais t'attendre dans ma chambre : mais prends garde à toi, Faddle ; le bon homme eft en colere, je t'en avertis.

Fad. Parbleu, je ne fuis pas peureux... A tout hafard, Charles, laiffe la porte ouverte.

M. Bel. Je n'y manquerai pas, mon vaillant ami. (*Il fort.*)

SCENE III.

FADDLE, fir GEORGE.

Fad. (*à part*) Si le vieux gentilhomme veut fe donner des airs, nous verrons. (*haut*) Votre ferviteur, fir George.

Sir Ge. Ah, c'eft vous, monfieur ? Je vous cherchois.

Fad. Si je puis vous rendre fervice, ne m'épargnez pas. Je me doute à-peu-près.... Ma foi, vous êtes habile, vous êtes fin, fir George. Depuis trois mois Belmont fe creufe la tête pour trouver des moyens..... Vous, en un inftant, comme un renard adroit, expérimenté, vous approchez fans bruit, guettez la poulette, la faififfez, & crac, l'affaire eft faite.

Sir Ge. Rendez-vous intelligible, monfieur.

Fad. Vous ne m'entendez pas ? Hélas !.. cette aimable innocente, cette douce colombe.... que de beautés dans fa perfonne !.. que d'harmonie dans le fon de fa voix !

Sir Ge. Quand il vous plaira, vous vous expliquerez.

Fad.

Fad. Je vous parois encore obſcur?... Diantre! vous ne l'êtes pas, vous, monſieur. Vous êtes clair, précis dans vos diſcours!.. *Si les ſoupçons de Roſette vous rendent cette maiſon déſagréable, la mienne ſera votre aſyle*.... Hem! ſir George.... Écoutez pourtant, je vous conſeille de l'établir ailleurs: vous pourrez plus facilement....

Sir Ge. Eh bien, je commence à vous comprendre.

Fad. Peſte, quelle corruption! Ah, la pauvre petite! ſi tendre, ſi ſenſible.... *Tant de bonté la pénetre de reconnoiſſance*;.... elle n'a *que des larmes pour l'exprimer*.... Sur mon ame, elle a raiſon: vous êtes bon, exceſſivement bon, ſir George.

Sir Ge. A préſent, je vous ai entendu: je vais vous répondre; mais comme cette affaire exige du ſecret, commençons par fermer la porte.

Fad. *interdit.* Ne bougez pas, monſieur, en ce moment je ne puis reſter, je ſuis très-preſſé.... (*à part*) J'ai fait une ſottiſe, je crois.

Sir Ge. Pourquoi trembler? La vengeance que l'on ſe permet avec un homme vil, ne met pas ſa vie en danger: on peut le traiter comme il le mérite, ſans faire couler ſon ſang; & vous pourrez encore mourir dans votre lit. Vous m'avez donc écouté?

Fad. Moi, monſieur! moi! pour qui me prenez-vous?

Sir Ge. *le prenant au collet.* N'eſpérez pas m'en impoſer. Avouez tout.... ou morbleu....

FAD. Doucement, doucement; ne vous fâchez pas, Sir George.... je.... je vous ai entendu.... c'eſt.... c'eſt la vérité.... mais vous écouter....

Sir GE. Allons, rappellez votre mémoire: de quelle autre infamie vous ſentez-vous coupable? Épargnez-moi la peine de vous interroger d'une façon plus ſenſible.

FAD. (*à part*) Ventrebleu! le bel amuſement que je me ſuis procuré! (*haut*) Des... des infamies.... y penſez-vous, ſir George? J'ai fait quelque plaiſanterie dont j'ai peine à me ſouvenir.

Sir GE. Je vais vous aider. Comment cette lettre anonyme eſt-elle parvenue dans les mains de Roſette?

FAD. Une lettre.... anonyme! Quelle lettre, monſieur? (*à part*) Ah, le maudit vieillard!

Sir GE. Répondez préciſément. Je vous demande comment elle lui eſt parvenue?

FAD. (*à part*) Nul moyen d'échapper. (*haut*) Vous êtes preſſant, ſir George; mais ſi je conſens à vous le dire?....

Sir GE. Alors fiez-vous à ma bonté.

FAD. Eh! qui me répondra de Belmont? Je hais les tracaſſeries, monſieur. Si jamais il apprend... Au moins, promettez-moi le ſecret.

Sir GE. J'y penſerai.

FAD. Eh bien donc!.... En vérité, vous ſerez cauſe d'un malheur.

Sir GE. Parle à l'inſtant, ou redoute...

FAD. Là, là, voici le fait. Belmont m'a

prié d'écrire cette lettre, & de l'envoyer à sa sœur.

Sir Ge. Belmont! lui! Savez-vous quel étoit son dessein?

Fad. De donner des soupçons à sa famille contre Fidélia, d'en profiter pour la tirer d'ici. Que diable! vous le voyez, c'est une misere, une espiéglerie!

Sir Ge. Le pensez-vous? Et de quel moyen s'est-il servi pour vous rendre complice de cette indigne action?

Fad. Indigne action!... Vos expressions, sir George, sont d'une dureté... Le moyen tout simple.... Je suis bon, complaisant.... Belmont a quelquefois des façons séduisantes, de certains procédés... Vrai, on ne peut lui résister. D'ailleurs, quand on le contrarie, il est vif, emporté, brutal même.... Si j'avois refusé de le servir, il pouvoit prendre un travers.... Mettez-vous à ma place... doit-on se brouiller avec ses amis pour une bagatelle?

Sir Ge. Malheureux! comment oses-tu?... Si j'écoutois mon ressentiment.... Mais je t'ai promis sûreté.... Ote-toi de mes yeux. Si tu veux éviter le châtiment que tu mérites, ne reparois jamais devant moi.

Fad. (*à part*) N'ayez pas peur.

Sir Ge. Attends, arrête.

Fad. (*à part*) Ah, morbleu! encore?

Sir Ge. Homme vil! homme sans pudeur! s'il te reste quelque sentiment d'honnêteté, rentre en toi-même, rougis de ton existence. Une folle prodigalité t'a rendu pauvre, la

pauvreté t'a rendu vicieux ; l'une & l'autre te rendent méprisable. Vendu à la bassesse, à la calomnie, ta vie fait honte à l'humanité. Bouffon gagé des sots de qualité, jouet de ceux qui les imitent, tour-à-tour rebuté, caressé, insulté ; l'action qui te procure aujourd'hui dix guinées, te sera chasser demain avec ignominie. Un jour abandonné de tous, en horreur à toi-même, tes moments seront affreux ; ils s'écouleront dans l'opprobre, la misere & la douleur. Si ton ame est inaccessible aux remords, si l'honneur en est banni pour toujours, que la crainte t'arrête au moins & te serve de frein. Souviens-toi de sir George.... Frémis à la seule idée de l'offenser. (*Il sort.*)

SCENE IV.

FADDLE *seul.*

VOILÀ, sur ma parole, une belle piece d'éloquence. Le diable emporte le vieux sorcier, & son ennuyeuse rapsodie !.... Me voilà bien avancé ! Que dirai-je à Charles à présent ? Le voilà. Comment faire ? Parbleu, puisque la vérité m'a si mal réussi, il ne m'en coûtera pas davantage de mentir.

SCENE V.

FADDLE, M. BELMONT.

FADDLE *feignant de se tenir les côtés à force de rire.*

AH, ah, ah! ... viens donc, mon ami; ah, ah, ah, la plaisante histoire! ah, ah, ah, la bonne dupe que ce sir George!

M. BEL. Parle, qu'as-tu découvert?

FAD. Laisse-moi rire, j'étoufferois..... Ah, ah! j'en mourrai, je crois.... Je l'avois bien prévu, l'imbécille a donné dans le panneau; il m'a confié tous ses secrets.

M. BEL. Et comme un fidele confident, vous allez me les révéler?

FAD. Non, pas un mot; apprends seulement que je suis chargé de ses commissions. Je cours; je vole chercher un joli logement pour Fidélia..... Tu n'en crois rien peut-être? Que je sois déshonoré si je mens! Sir George me voyant instruit.... Mais il revient; je me sauve. Tâche un peu de le faire jaser; il ne conviendra pas d'abord.... Oh, tu vas bien t'amuser! Bon jour, mon ami, je te conterai tout... (*à part, en s'en allant.*) Si j'approche jamais de cette maudite maison, puissé-je être anéanti! (*Il sort.*)



SCENE VI.

M. BELMONT, sir GEORGE *une lettre à la main, parlant à un Valet.*

Sir GE. DITES au porteur d'attendre. (*le Valet sort.*) Qu'est-ce que cela signifie? (*il lit*) *Sir George Raymond : si le soin de votre famille vous touche, si vous voulez empêcher la ruine d'une personne qui doit vous être chere, hâtez-vous de suivre le porteur.* Voilà qui est étrange! *empêcher la ruine d'une personne*.... Mon fils est ici, cela ne peut le regarder..... Allons, suivons cet homme.... Mais une affaire, dont l'importance n'est pas douteuse, m'occupe en ce moment.

M. BEL. *après s'être promené en long & en large, s'arrête devant sir George.* Votre serviteur, sir George. Y a-t-il quelques nouvelles?

Sir GE. *le fixant.* Fort peu, monsieur. J'ai appris par hasard, qu'un jeune homme, dont auparavant on ne soupçonna jamais l'honneur, a introduit dans la maison de son pere, une belle & vertueuse fille. Le plus infame des calomniateurs n'a pas craint de répandre son poison sur elle, de troubler sa tranquillité, de détruire son repos; & celui qui devoit essuyer ses larmes, protéger son innocence, la faire connoître à tous, s'est joint à ses vils ennemis, pour flétrir sa réputation.

M. Bel. Si votre hiſtoire finit là, monſieur, vous n'en ſavez que la moitié. Mes correſpondants ajoutent qu'un certain vieux baronnet, poſſédant un bien conſidérable, touché des malheurs de la belle infortunée, lui a promis de les réparer. Ce ſoir il doit l'enlever, la conduire dans une maiſon écartée, la contraindre de céder à ſes deſirs, & ſe payer, autant qu'il le pourra, de ſes généreux bienfaits.

Sir Ge. Monſieur, vous me traitez un peu trop légérement.

M. Bel. Vous me traitez un peu trop durement, monſieur.

Sir Ge. Comment, monſieur?

M. Bel. En la perſonne de Fidélia.

Sir Ge. Prouvez-moi mes torts, vous me trouverez ſoumis comme un enfant.

M. Bel. Ce ſeroit perdre du temps, j'en puis faire un meilleur emploi; mais ſongez-y, monſieur, cette maiſon n'eſt pas la vôtre: apprenez, ſi vous l'ignorez, que ma ſeule volonté peut en faire ſortir Fidélia.

Sir Ge. Eſt-elle votre eſclave? doit-elle ſupporter vos inſultes? n'a-t-elle pas droit enfin de ſe choiſir un autre maître?

M. Bel. Eh! qui ſera ce maître? vous? Un pauvre oiſeau qui s'efforceroit d'échapper aux ſerres du faucon, ſeroit-il en ſûreté ſous la protection du renard?

Sir Ge. Point d'allégorie, monſieur: je ſuis un homme, traitez-moi comme un homme.

M. Bel. Oui, comme un homme que

j'ai démasqué. Votre apparente sévérité, cet honneur, cette rigidité dont vous vous parez, sont des voiles empruntés pour couvrir vos déréglements, l'indécence de vos actions. Vous nous parlez sans cesse de la vertu, de la prudence; la sagesse habite sur vos levres, mais le vice habite dans votre cœur.

Sir Ge. Écoutez, jeune homme, si vous ne tempérez cet esprit altier, impétueux, j'en pourrai modérer la chaleur d'une façon...

M. Bel. Apprenez d'abord à vous modérer vous-même. J'ai insulté Fidélia? De quelle insulte parlez-vous? Je voudrois la posséder sans m'assujettir au joug du mariage, c'est la vérité. Ce triste lien rend les femmes insolentes, & les hommes malheureux : jamais je ne lui ai promis de le former; je ne lui en ai donc point imposé. Pouvez-vous en dire autant? Non. Pour calmer ses craintes, vous prenez l'apparence de l'amitié, de la vertu; dès qu'elle sera en votre pouvoir, vous profiterez de sa sécurité, & lui ferez éprouver le destin dont vous jurez de la garantir.

Sir Ge. *froidement.* Doucement, monsieur, ne lassez pas ma patience. Ce que je dois à votre pere, exige ma reconnoissance; mais il n'est point d'obligation qui puisse engager un honnête homme à rougir de l'insulte, sans la repousser. Arrêtez donc, jeune homme : car je porte une épée, & me ferois justice; dussé-je priver mon plus cher ami d'un fils trop imprudent.

M. Bel. L'en priver! je ne le crains pas, ſir George.

Sir Ge. *plus froidement encore.* Il vaut mieux n'en pas faire l'épreuve; vos craintes alors ſeroient trop tardives. Vous vous êtes conduit ouvertement avec Fidélia, dites-vous; agiſſez de même avec moi : nommez, faites connoître l'auteur de l'indigne libelle que votre ſœur a reçu en ſortant de table.

M. Bel. Me ſoupçonnez-vous, monſieur?... Non, vous n'oſez penſer....

Sir Ge. J'oſe toujours penſer & parler d'une maniere aſſortie à mes ſentiments & à ma conduite.

M. Bel. Êtes-vous mon accuſateur monſieur?

Sir Ge. Quand je le ſerai, monſieur, j'aurai ſoin que les preuves ſuivent l'accuſation.

M. Bel. Moi, l'auteur de cette lettre! J'en dédaigne la penſée.

Sir Ge. C'eſt l'action, qu'il falloit dédaigner.

M. Bel. Je dédaigne l'un & l'autre.... l'homme aſſez hardi pour m'en ſoupçonner.

Sir Ge. *d'un ton fier.* Non. Vous craignez cet homme, & n'avez dédaigné ni la penſée ni l'action.

M. Bel. *mettant l'épée à la main.* Ah! c'en eſt trop.

Sir Ge. *froidement.* Remettez votre épée, jeune homme; ſervez-vous-en dans une meilleure cauſe, celle-ci eſt aviliſſante. Calmez vos ſens; que la honte abatte cette ar-

deur, inſpirée par un fol orgueil. Vous ignorez qu'un lâche eſt incapable de garder un ſecret ?

M. Bel. Et ſi je l'avois ſu, monſieur ?

Sir Ge. Vous n'auriez pas employé le mépriſable Faddle, pour écrire à votre ſœur.

M. Bel. (*à part*) Ah, l'infame m'a trahi ! Il faut m'en aſſurer. (*haut*) Il n'a pas oſé le dire ?

Sir Ge. Établiſſez plutôt votre confiance ſur l'eſpoir de l'obliger à ſe dédire ; la même crainte qui lui a fait avouer vos complots, peut le forcer à ſe rétracter.

M. Bel. Qu'a-t-il donc avoué, monſieur ?

Sir Ge. Que vous-même lui avez dicté cette affreuſe lettre, que vous eſpériez faire chaſſer Fidélia de la maiſon de votre pere, vous emparer d'elle, diſpoſer de ſa perſonne, & triompher de ſa vertu. Appellez-vous cela, monſieur, traiter ouvertement avec elle ? Une conduite ſi baſſe, un procédé ſi noir....

M. Bel. Achevez, monſieur, accablez-moi de reproches, couvrez moi de confuſion ; je me fais honte à moi-même, & ne veux pas me dérober à l'humiliation que je mérite d'éprouver.

Sir Ge. Tant d'innocence, de candeur ! un amour ſi tendre, ſi déſintéreſſé ! & vous avez pu la traiter avec cette indignité ?

M. Bel. Je n'ai rien à vous oppoſer ; continuez, monſieur ; ne ménagez point un malheureux qui ſe mépriſe lui-même.

Sir Ge. Non, monsieur, je ne continuerai pas; en reconnoissant votre faute, vous m'ôtez le droit de vous la reprocher plus long-temps. Vous n'êtes pas sans humanité, vos regrets me le prouvent; vous devez réparer les maux que vous venez de causer à Fidélia; mais il faut vous hâter.

M. Bel. Eh, quelle réparation puis-je lui offrir?

Sir Ge. Vous devez arrêter ses larmes, publier hautement, apprendre vous-même à tout le monde, l'injustice qu'on lui a faite.

M. Bel. Ah! sir George, ce n'est pas assez.

Sir Ge. Consentez à ne plus la voir, à vous séparer d'elle.

M. Bel. M'en séparer! je ne le puis.

Sir Ge. Son repos, sa tranquillité l'exigent. Nous en parlerons plus à loisir. A présent, monsieur, ce que l'honneur vous impose est facile; allez consoler Fidélia, courez désabuser votre sœur; une conduite honnête peut vous faire recouvrer l'estime que vous avez perdue.... Holà, quelqu'un! montrez-moi le porteur de cette lettre... (*Il sort.*)

M. Bel. *seul.* Quel pitoyable personnage viens-je de jouer! Ah! le vice ne produit que la honte. Où m'entraînoient de criminels desirs? J'ai pu m'abaisser, m'avilir, m'associer avec Faddle, avec un malheureux au dessous du mépris même! Je n'ai pas craint d'insulter l'honnête sir George, de déshonorer celle que j'aime, de porter la douleur dans son ame!... Chere Fidélia! comment

expier... Courons à ſes pieds. Je lui dirai combien je ſuis coupable ; je la juſtifierai aux yeux de ma famille, à ceux du monde entier... Mais, après un ſi ſenſible outrage, quelle foible réparation!.. Il en eſt une... Je voudrois... Mais l'orgueil me défend d'y penſer... Quoi ! renoncerai-je à Fidélia ? vivrai-je ſéparé d'elle?... Ne plus la voir, la perdre!.. Ah ! je ne puis ſupporter cette idée... Allons la trouver ; laiſſons-lui le *ſoin* de ma deſtinée ; que cette généreuſe fille ſoit elle-même l'arbitre de mon ſort.

ACTE V.

La ſcene continue.

SCENE PREMIERE.

Sir ROGER *tenant une lettre ; un Valet.*

Sir ROG. VOILÀ de belles actions, en vérité ! Le coquin ! Oh ! je lui apprendrai ſi l'on doit ſe jouer ainſi de ſon pere. Un lion en liberté dans une maiſon, ſeroit moins dangereux qu'un de ces effrénés libertins. Où eſt ſir George ?

Le Valet. Il viendra dans un moment, monſieur.

Sir ROG. Allez lui dire que je veux lui parler tout-à-l'heure.

Le Valet. Oui, monſieur ; mais le porteur de la lettre attend la réponſe.

Sir Rog. Eh bien, qu'il attende; faites ce que je vous ordonne, ſans repliquer. (*Le Valet ſort.*) L'inſolent ! amener dans ma maiſon... Mais, morbleu ! je ſaurai l'en chaſſer. La jeune impudente & lui vont en ſortir à l'inſtant.

SCENE II.

Sir George, Sir Roger.

Sir Rog. O ſir George ! nous devinions ce matin : nos idées étoient trop réelles; il a enlevé cette fille, me voilà ruiné par un procès.

Sir Ge. Un procès ! avec qui ?

Sir Rog. Tenez, liſez, monſieur.

Sir Ge. *lit. Je ſuis tuteur de Fidélia : votre fils oſa me l'enlever ; vous la retenez injuſtement : ſi vous refuſez de me la rendre, j'aurai recours à la loi. J'attends votre réponſe, pour vous faire connoître mes droits & votre accuſateur, en la perſonne de* Charles Villiard. (*à part*) Ah ! tous mes doutes ſont éclaircis; mais cachons ma joie; renfermons mes tranſports : il n'eſt pas temps encore de les laiſſer éclater.

Sir Rog. Vous ne dites rien, ſir George; vous ne me conſolez pas ! Je ſuis un homme perdu, abymé !

Sir Ge. Connoiſſez-vous ce Villiard ?

Sir Rog. Que je le connoiſſe ou non, cette fille lui ſera renvoyée tout-à-l'heure.

Sir Ge. Doucement. Il faut entendre cet

homme; & si sa prétention sur Fidélia est bien fondée, il faudra le satisfaire, la rendre.

Sir Rog. Bien fondée, mal fondée, que m'importe? Je veux qu'elle sorte de chez moi.

Sir Ge. Ne précipitons rien. Venez, mon ami, venez dans votre cabinet; nous examinerons ensemble comment vous devez lui répondre.

Sir Rog. Tout est examiné, je voudrois qu'elle fût déja bien loin.

SCENE III.

Le théatre représente l'appartement de Fidélia.

M. Belmont, Fidélia.

M. Bel. Ne me demandez pas le motif de cette action; mais daignez me la pardonner.

Fid. Je crains que cela ne me soit impossible... Je suis pauvre, M. Belmont; le sort m'a privée d'appui, de protection : il m'a placée dans l'abaissement; mais mon ame est au dessus de ma fortune, & le souvenir d'une injure n'en peut être aisément effacé.

M. Bel. Écoutez-moi, ma chere Fidélia.

Fid. N'étoit-ce donc pas assez de rejeter durement ma priere, de m'abandonner à ma douleur? Vous pouvez avouer que vous-même en étiez l'auteur. Quoi, je répandois [illegible] larmes, & vous les faisiez couler!... Ah,

cette idée est insupportable ! Si j'ai pu me résoudre à prendre l'apparence d'une fille de qualité, vous savez combien cette fausseté répugnoit à mon cœur. Je n'aurois pas fait un mensonge pour sauver ma vie ; je le fis dans la crainte d'exposer vos jours : ce malheureux, blessé de votre main, mort peut-être, vous exposoit..... Mais, que vais-je rappeller ! Vous l'exigeâtes, je cédai. Déja trop humiliée d'avoir trompé votre sœur, qu'ai-je dû sentir en vous voyant ajouter à ma confusion, m'offrir à ses yeux comme une femme sans honte, sans pudeur, indigne de son amitié ?.... Ah, c'en est trop, beaucoup trop, M. Belmont !

M. Bel. Permettez-moi de dire un mot, un seul mot.

Fid. Me livrer à la noire malice d'un misérable ! me rendre le jouet de sa méchanceté, le sujet de ses propos licencieux, l'objet des basses plaisanteries de ses lâches compagnons !... Jamais je ne m'étois flattée de vous inspirer de l'amour ; mais comment ai-je pu vous inspirer tant de haine ?

M. Bel. De haine ! Ah ! j'ai mérité cette injustice. Mais, croyez-moi, ma chere Fidélia, plus je vous offensois, plus mon amour étoit ardent.

Fid. Votre amour ! Ne profanez pas ce nom, monsieur ; l'amour n'éleve en nous que des sentiments généreux. Un véritable amant respecte, honore ce qu'il aime, & ne l'avilit jamais. Votre faute est impardonnable, mon ressentiment est juste ; mais je vous en dois

le ſacrifice : mon cœur ſenſible à l'injure l'eſt encore plus aux bienfaits ; & les vôtres ſont ſi grands, que toute ma reconnoiſſance peut à peine les acquitter.

M. Bel. Aimable, généreuſe fille ! Ah ! vous augmentez ma honte, vous redoublez mon repentir. Mais quoi ! faudra-t-il nous ſéparer ? Eſt-il vrai que vous l'avez réſolu ?

Fid. Oui, monſieur, & vous devez y conſentir.

M. Bel. Ah, ſi vous m'aimez !....

Fid. Si je vous aime !.... Hier encore, j'aurois mis ma gloire à l'avouer ;... mais il faut tout oublier.... arracher de mon cœur.... Ah ! comment y parvenir ?.... Non, jamais, jamais l'image chérie de mon libérateur ne s'effacera de ma mémoire..... Nous devons nous quitter, M. Belmont ; votre repos, le mien, celui de votre famille, exigent ce dur ſacrifice. Dans mon malheur, le ciel me donne un ami ; s'il m'en prive, s'il me le retire, mon innocence ſera mon unique partage ; mais elle me rendra forte, elle me fera ſupporter avec courage l'état le plus pauvre, le plus abject.

M. Bel. *ſe jetant à ſes genoux.* Ah, c'en eſt trop ! un vain orgueil, de miſérables préjugés ne ſauroient tenir contre vous. Je cede, je rends hommage à tant de vertus. Fille charmante ! j'abjure à vos pieds la folle erreur qui s'oppoſoit à mon bonheur ; devenez ma compagne, poſſédez mon cœur, partagez ma fortune ; & par le don de cette main, que j'arroſe de mes pleurs, aſſurez à jamais ma félicité.

FID. Non, monſieur, non. Fidelle à mes principes, le même ſentiment qui préſerva mon honneur, m'engage à veiller ſur le vôtre. Cauſe innocente du trouble de votre famille, je ne mériterai point volontairement ſes reproches ; je ne la forcerai point à rougir de votre choix.

M. BEL. A rougir de mon choix ! Il eſt fait pour l'honorer. Fidélia, ma chere Fidélia, ne m'ôtez pas l'eſpoir d'être à vous.

FID. Tacher votre réputation, ce ſeroit vous punir de votre généroſité, loin de vous en récompenſer. Je puis renoncer au bonheur, mais rien ne me fera conſentir à rendre un autre malheureux.

M. BEL. Ah, ſi vous n'y conſentez pas, ceſſez donc de me refuſer. . . . Voici ma ſœur, elle va vous parler en ma faveur ; puiſſe-t-elle m'aider à vous perſuader !

SCENE IV.

ROSETTE, *les mêmes.*

ROS. AH, monſieur, je vous trouve enfin ! Recevez mes compliments ; vous vous êtes noblement conduit, en vérité... Ne rougiſſez-vous pas ?.... Mais tout eſt découvert, & le tuteur de cette dame a deux mots à vous dire.

M. BEL. Son tuteur !.... Aſſurément, Fidélia, c'eſt Villiard ; il ne pouvoit arriver plus à propos.

ROS. Peut-être changerez-vous de ſenti-

ment, quand il vous aura parlé. Je vais donc vous perdre, ma chere Fidélia? Mais pourquoi ne me flatterois-je pas? Cet homme est un imposteur peut-être? Sans doute ses discours seront aussi faux que la lettre de tantôt.

FID. Il n'a point de justes droits sur moi, ma chere Rosette, soyez-en sûre. Votre frere vous apprendra tout; vous connoîtrez mes malheurs, & sa généreuse bonté.

M. BEL. Ce prétendu tuteur est le plus indigne des hommes, ma sœur, & Fidélia la plus offensée des femmes. Ce n'est pas à la vertu, mais aux vices de ce malheureux, qu'elle doit une excellente éducation. Cette histoire va vous surprendre. Fidélia avoit à peine douze ans....

ROS. Arrêtez, mon frere; il vient. Ne voyez-vous pas mon pere?

SCENE V.

VILLIARD, sir ROGER, sir GEORGE, le colonel RAYMOND, *les mêmes.*

Sir GE. SI cette dame est celle que vous réclamez, monsieur, prouvez vos droits sur elle. Sir Roger vient de vous le promettre, elle vous sera rendue.

Sir ROG. Oui, monsieur, si vous prouvez vos droits sur elle.

VILL. Enfin, madame, je vous ai retrouvée. Messieurs, voilà ma pupille, & voilà celui qui me l'enleva.

M. BEL. Qui vous l'enleva?

VILL. Oui, messieurs ; à minuit, avec violence.

M. BEL. Il faut vous entendre, monsieur.

VILL. Et m'entendre, & me satisfaire. Je suis ici, messieurs, pour réclamer ma pupille.

Sir GE. Présentez, vous dit-on, les preuves de votre droit : on vous rendra justice.

VILL. Si vous me la refusez, j'aurai recours aux loix.

Sir ROG. Il faut la rendre, sir George.

Sir GE. Doucement, mon ami. Fidélia, connoissez-vous cet homme ?

FID. Que trop, monsieur.

Sir GE. *à Villiard.* Comment êtes-vous devenu son tuteur ?

VILL. Par le testament de sa mere ; mourant, elle me la confia. Je la chérissois comme ma propre fille ; j'avois toujours pris soin d'elle & de son éducation. Un soir, à minuit, ce jeune homme enfonça mes portes, me blessa dangereusement, prit Fidélia dans ses bras, & s'enfuit avec sa proie. Depuis cet instant, je la cherchois en vain. Ce matin, je l'ai vue dans un carrosse : je l'ai suivie ; j'ai su qu'elle habitoit ici. Je viens la demander ; si vous ne consentez pas à me la rendre, je saurai vous y contraindre.

Sir ROG. *à son fils.* Voilà une belle affaire, monsieur l'impudent !

FID. *vivement.* Il vous en impose, sir Roger : votre fils....

M. BEL. Calmez-vous, ma chere. *(à Villiard)* Eh bien, monsieur, je suis donc un

ravisseur ? Je vous ai donc enlevé Fidélia ?

VILL. Oui, monsieur, & j'en aurai justice.

M. BEL. *allant sur lui l'épée à la main.* Reçois-la de ma main, vil imposteur....

Sir GE. *le retenant.* Arrêtez. N'ajoutez pas la violence à l'insulte. Nous devons rendre Fidélia.

Sir ROG. Oui, c'est mon avis. Il faut rendre Fidélia.

FID. *à sir George.* Ah ! ne me livrez point à ce malheureux ; daignez m'entendre. Si je trahis la vérité, puissé - je être à jamais privée de votre amitié ! J'étois seulement âgée de douze ans, quand cet infame m'acheta de la plus méchante des femmes, avec la plus horrible intention. Mille fois il m'en a fait l'aveu ; mille fois il a voulu faire valoir ses prétendus droits sur ma personne. Pendant plusieurs années, j'ai souffert ses odieux discours, ses indignes sollicitations. Enfin, las de ma résistance, il cessa de prier, il eut recours à la violence. Un soir, ses mesures étoient prises, ses gens écartés ; rien ne pouvoit me sauver, quand, attiré par mes cris, le généreux Belmont força la porte, m'arracha des bras de ce monstre, & me préserva du plus grand des malheurs.

VILL. Ce récit est faux, totalement inventé : la femme dont elle parle, étoit sa nourrice, & je l'avois mise entre ses mains moi-même.

FID. Tu mens, misérable ! Je venois à peine de naître, quand elle me trouva près

de sa porte. Elle m'éleva jusqu'à l'âge de douze ans. Messieurs, elle me remit alors entre les mains de cet homme : il m'étoit inconnu ; faites chercher cette femme, elle n'osera me démentir.

VILL. Mauvais propos! mensonges que tout cela : elle est d'accord avec son amant, pour m'échapper, me fuir, se soustraire à mon autorité; je ne le souffrirai pas. En un mot, cette fille est ma pupille, je la demande; si vous la refusez, c'est à vos périls.

Sir GE. Avant tout, monsieur, la femme dont elle parle, doit être produite.

VILL. Elle le sera, monsieur; mais c'est devant nos juges qu'elle paroîtra. Vous aurez la bonté de vous y présenter aussi, M. Belmont.

M. BEL. Va, j'espere qu'ils te rendront justice.

VILL. Oui, sans doute, en dépit de vous, & d'une ingrate qui m'insulte. *(Il sort.)*

SCENE VI.

Les mêmes.

Sir GE. CESSEZ de pleurer, Fidélia; ne craignez rien : nous vous croyons, nous vous protégerons.

ROS. Oui, ma chere. Pour moi, je ne doute pas de votre sincérité; mais cette infame lettre, qui l'a écrite?

M. BEL. Moi, ma sœur.

Ros. Vous, mon frere? Quelle horreur! Avez-vous pu vous déshonorer par une action si noire?

M. Bel. J'ai fait cette faute, je m'en repens, & je veux la réparer par tout ce qui est en mon pouvoir.

Sir Rog. Eh, comment vous y prendrez-vous, monsieur, je vous prie?

M. Bel. Les moyens dépendent de vous, monsieur; si vous voulez me rendre l'honneur, faire ma félicité, consentez à nommer Fidélia votre fille.

Ros. *transportée de joie.* Ah, je retrouve mon frere! Fidélia est innocente, elle sera ma sœur, mon pere accordera son aveu....

Sir Rog. Positivement, ma fille, je n'en ferai rien... Votre frere, l'épouser! Quoi, sans un schelling! & par dessus le marché me voir ruiner par ce coquin de Villiard!.... Fidélia, si votre histoire est vraie, je prendrai soin de vous; mais point de mariage, ne pensez jamais à cela.

Fid. Ah, monsieur, vous n'avez rien à craindre de ma part.

Sir Rog. C'est bien dit ma fille.

Ros. Et cela mérite récompense, n'est-ce pas, sir George?

Sir Ge. Madame, la proposition de votre frere, & le refus de Fidélia, sont aussi généreux que la résolution de votre pere est raisonnable.

M. Raym. Ah! monsieur, quand on jouit soi-même d'une fortune suffisante, le plaisir de l'augmenter n'est rien, comparé au bon-

heur d'obtenir ce qu'on aime. Sir Roger, permettez-moi d'être heureux, par la ſeule poſſeſſion de l'aimable Roſette, & donnez ſa dot à Fidélia, pour la rendre plus digne de votre fils.

Ros. Ah, colonel! que ce noble déſintéreſſement me plaît & me touche!

Fid. *au colonel.* Je ſens le prix de vos bontés, monſieur; mais je ne veux ni ne dois les accepter. (*à Belmont*) Vous, qui m'avez délivrée du plus affreux danger; vous qui voulez encore ajouter à cette obligation, par une générosité au deſſus même de la reconnoiſſance; ſi je regnois ſur les deux mondes, ſi j'en poſſédois les richeſſes, en vous les donnant avec mon cœur, je croirois à peine vous récompenſer dignement. Mais je ne ſuis rien, l'indigence & l'obſcurité ſont mon partage; mon cœur gémira, M. Belmont; il regrettera ſans ceſſe le ſeul bien capable de le toucher. Mais, pour prix de la tendreſſe de mon bienfaicteur, je ne porterai point le repentir dans ſon ame, ni la rougeur ſur ſon front.

Sir Ge. (*à part*) Noble & chere Fidélia! (*à Belmont*) Il eſt temps, monſieur, que nous ſoyons amis. Vous m'avez fait des reproches, vous les avez cru fondés. Connoiſſez-moi tout entier. J'ai vu vos erreurs avec chagrin; je ſens un plaiſir véritable à vous voir rentrer dans le ſentier de l'honneur; ſi j'ai paru m'oppoſer à vos généreuſes intentions, c'étoit pour leur donner plus d'éclat: à préſent je me joins à vous, & je ſupplie mon ami de conſentir à votre bonheur.

M. Bel. Cette conduite eſt digne de ſir George.

Sir Ge. Et pour rapprocher Fidélia de ſon fils, je lui promets que la fortune de Fidélia ſurpaſſera celle qu'en ſe mariant, M. Belmont pouvoit prétendre.

Sir Rog. Si vous me prouvez cela, mon ami, je n'ai plus d'objection.

Fid. *à ſir George.* Que voulez-vous dire, monſieur?

Sir Ge. *avec attendriſſement.* Un moment, encore un moment, & ma chere Fidélia ſaura tout. (*M. Belmont*) Vous m'avez ſouvent dit, monſieur, que je prenois un intérêt trop vif à cette aimable créature.... Oui, j'y prends intérêt.... un intérêt que vous ne pouvez me diſputer.... mon cœur l'idolâtre.... Ah! je ne puis réſiſter plus long-temps.... (*courant à elle & l'embraſſant*) Ma fille! ma chere fille!

Fid. Votre fille! moi, monſieur?

Sir Ge. *tout en larmes.* Oui, tu es mon enfant... oui, tu es ma chere fille! M. Belmont... mon fils.... Sir Roger.... ces larmes.... Mes amis.... mes chers amis.... Fidélia eſt ma fille!

Tous les acteurs. O ciel! eſt-il poſſible!

Sir Ge. *à Fidélia.* Que l'excès de ta ſurpriſe & de ta joie ne t'ôte pas la liberté de m'entendre! Écoute-moi, ma chere enfant; écoutez-moi, mes bons amis; apprenez la plus ſurprenante hiſtoire....

Fid. O monſieur! ô mon pere!

Sir Ge. Ne me reprochez pas d'avoir pu

me

me taire un moment; cette épreuve étoit bien pénible : pendant que ma bouche dissimuloit, mon cœur saignoit des douleurs de ma fille.

M. BEL. Ah, monsieur! ne nous tenez plus en suspens.

Sir GE. Je ne puis arrêter mes larmes.... Apprenez, mes amis, que cette indigne créature, dont Fidélia vous a parlé, étoit sa gourvernante. Quand un zele indiscret me força d'abandonner ma patrie, je confiai ma fille à cette femme, & avec elle une petite quantité de bijoux d'assez grand prix. Le desir de s'en emparer porta cette malheureuse à m'écrire que ma fille étoit morte. Elle changea son nom d'Henriette en celui de Fidélia, l'éleva comme un enfant inconnu, dont elle prenoit soin par pitié. Elle disparut de Londres, & depuis ce temps mes recherches pour la trouver ont été vaines & inutiles.

ROS. Quel heureux hasard a donc pu....

Sir GE. Ce jour même, pressée par ses remords, prête à perdre la vie, elle a envoyé chercher cet infame Villiard. Elle a su de lui que Fidélia étoit échappée à l'affreux destin qu'elle lui avoit préparé ; cette certitude l'a enhardie : elle s'est adressée à moi, m'a écrit sans se nommer. Le porteur de sa lettre m'a conduit chez elle, j'en arrive; c'est de sa bouche que j'ai appris tout ce détail, son crime, & celui de Villiard.

FID. *se jetant aux genoux de sir George.* O mon pere! votre heureuse fille peut donc

à vos pieds vous demander votre tendresse ! Ah, toutes mes douleurs passées sont oubliées ! Elles ne servent qu'à me rendre ce moment plus délicieux.

Sir Ge. Leve-toi, mon enfant ; après une triste absence, quand, depuis dix-huit ans, je croyois que la mort m'avoit privée de toi, te retrouver si aimable, si vertueuse, au milieu des tentations, des peines, de la pauvreté !... C'est un bonheur au dessus de toutes mes espérances.

Fid. Je ne puis exprimer ma joie, mes transports.... Rosette, j'ai donc un frere aussi ?

M. Raym. *l'embrassant.* Ma chere sœur !

Fid. *à Belmont.* Et vous, mon cher libérateur, qu'un amour généreux abaissoit jusqu'à moi, la fortune me rend donc digne de vous ?

M. Bel. Je vous reçois, ma charmante Fidélia, comme le plus précieux de ses dons.

Ros. Embrassez-moi, mon aimable compagne ; votre alliance me rend aussi vaine qu'elle rend mon frere fortuné.

Sir Rog. J'ai droit de l'embrasser aussi. Fidélia, vous êtes ma fille.

Fid. Si vous daignez m'honorer de ce nom, monsieur, mon respect & ma soumission vous prouveront ma tendre reconnoissance.

Sir Ge. *la présentant à Belmont.* Recevez-la, M. Belmont, protégez & chérissez une vertu que vous avez éprouvée.

M. Bel. Ah, monsieur ! l'étude du reste

de ma vie sera de mériter sa tendresse & vos bontés.

Fid. Rosette, mon amie, ma sœur, c'est à vous à rendre ce jour parfaitement heureux. Couronnez enfin l'amour & la constance de mon frere.

Ros. Comment refuserois-je de doubler les liens qui m'attachent à vous? Colonel, voilà ma main, saisissez-la bien vîte, profitez de l'instant, ne me laissez pas le temps de la réflexion.

Sir Ge. vous me ravissez, mes chers enfants. Puissent vos affections durer toujours!

M. Bel. Fidélia, vous m'avez appris à penser que l'exemple & l'indulgence d'un monde pervers ne sauroient autoriser le vice; poursuivre le plaisir, le goûter aux dépens de l'innocence, c'est être le plus vil des séducteurs. Je rougis de mes erreurs, je les déteste; jouissez de votre ouvrage, possédez à jamais un cœur que l'amour & vos vertus ont rendu digne de vous.

Le personnage de Faddle pensa faire tomber la piece, le jour de la premiere représentation. On le trouva si bas, si peu naturel, que, pour satisfaire le public, l'auteur fut obligé, dit-il, d'ôter de ce rôle tout ce qui ne tenoit pas indispensablement à l'intrigue. Malgré cet aveu, il le met tout entier dans l'impression, & paroît persuadé qu'on lui rendra plus de justice à la lecture. Le tra-

ducteur a cru devoir s'en rapporter au jugement des spectateurs.

Si Faddle n'avoit de scenes qu'avec Belmont, son personnage, toujours odieux, seroit pourtant moins révoltant. Il n'est pas rare de voir un jeune homme, noble, riche, & libertin, vivre familiérement avec des malheureux de cette espece. Mais comment une fille de qualité reçoit-elle les visites & les lettres de Faddle? Comment paroît-elle en public avec lui? Comment le traite-t-elle assez bien quelquefois, pour donner de la jalousie à l'honnête homme dont elle est aimée? Comment sir George ne l'assomme-t-il pas? Comment le colonel ne le jette-t-il *pas* par les fenêtres? C'est ce que M. Moore n'a pas dû trouver étrange que ses compatriotes n'aient pu supporter. On s'est donc permis de retrancher une partie du rôle de Faddle, même d'adoucir le reste, autant qu'il a été possible de le faire.



THE WAY TO KEEP HIM,

OU

LA FAÇON

DE LE FIXER.

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Écrite par M. MURPHY.

Représentée au théatre royal de Drurylane, en 1761.

ACTEURS.

M. LOVEMORE, marié, libertin, aimant les femmes, & les desirant toutes. *Ce rôle est joué par le célebre Garrick.*

Sir BASHFUL CONSTANT, homme timide, connoissant peu le grand monde, craignant le ridicule, & traitant sa femme avec dureté, dans la crainte de laisser voir qu'il l'aime passionnément.

Sir BRILLANT, un homme à la mode, aussi léger dans ses mœurs que Lovemore, son ami.

WILLIAM, valet de Lovemore.

JONATHAN, valet de sir Constant.

Mistriss BELMOUR, une veuve riche, jeune, belle, & spirituelle.

Mistriss LOVEMORE, femme de M. Lovemore.

Lady CONSTANT, femme de sir Constant.

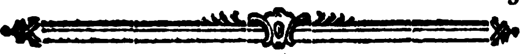
MOUSSELINE, femme de chambre de mistriss Lovemore.

MIGNONETTE, femme de chambre de mistriss Belmour.

FURNISH, femme de chambre de milady Constant.

Plusieurs Valets.

La scene est à Londres, dans les trois maisons de M. Lovemore, de sir Constant, & de mistriss Belmour.



THE WAY TO KEEP HIM,
OU
LA FAÇON
DE LE FIXER.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théatre repréſente une piece de l'appartement de M. Lovemore.

SCENE PREMIERE.

WILLIAM, & JONATHAN, *ſon camarade, aſſis, jouant au piquet ſur une petite table.*

WILL. PESTE ſoit de la rentrée! j'ai tout écarté.... Quarante-ſept ſont-ils bons?

JON. Egaux.

WILL. Le diable emporte l'égalité!... Tierce à la dame?

JON. Egale.

WILL. Avoir gâté mon jeu! perdre par ma faute!.... Eſt-il en Angleterre un ſeul laquais, un ſeul qui joue avec ce malheur! Quatre as, quatorze.



iſſer tourmenter par des femmes : ainſi, ıadame l'ambaſſadrice, vous pouvez retour- ɛr comme vous êtes venue.... Que diable ɔuer! .... Entendez-vous? nous ne vou- ɔns point d'affaire avec vous.

Mouss. Point d'affaire avec nous? Oh! 'ous aurez donc affaire avec nous. (*Elle* :*rrache ſes cartes.*) Je veux ſavoir.....

Jon. *s'enfuit.* Will. *ſe leve.* La maudite atillon a tout brouillé!

Mouss. A préſent, monſieur, daignerez- ,ous répondre? A quelle heure, en quel :tat eſt rentré votre infernal libertin de maître?

Will. J'ai une ſeule choſe à vous dire, miſtriſs Mouſſeline; c'eſt qu'à la fin, vous, & mon maître, cauſerez ma mort; vous ſe- rez contente alors. Après tout, pour qui me prenez-vous l'un & l'autre? Malgré les apparences, je ſuis un ſimple mortel, en vé- rité; je n'ai rien de ſurnaturel en moi.

Mouss. Non, ſur ma parole, monſieur l'important!

Will. Pas la moindre choſe : comme un autre, je ſuis compoſé d'une frêle matiere, qui ne peut réſiſter à un choc violent; je ne ſupporterai pas long-temps un dur eſclavage; vos caprices, vos airs empruntés.....

Mouss. Empruntés!

Will. O! très-empruntés; vous les pre- nez à la toilette de votre maîtreſſe, & vous vous en parez comme de ſes vieilles robes. A ſon tour, mon maître me tourmente : il croit jouir de ſa ſanté, en abymant l'une,

en épuiſant l'autre. Je lui ſuis cher, il ne peut ſe paſſer de ma compagnie; & de peur de la perdre, il m'entraîne à tous les diables avec lui. Quelle chienne de vie! Jamais rentré avant ſix heures du matin!

Mouss. Ton maître eſt un homme vil, mépriſable, un ingrat: avoir ſi peu d'égards pour une femme dont il eſt adoré! Et votre amour, M. William, eſt devenu une petite paſſion aſſez tranquille... Je perds patience. Vous êtes tous deux faux, perfides, libertins, ſcélérats....

Will. Où diable prenez-vous ces idées-là? De la façon dont on vit à préſent dans le monde, mon maître peut être regardé comme un mari très-poli. Et moi, le ciel me ſoit en aide! ne ſuis-je pas un pauvre amant, ſoumis comme un imbécille à toutes les fantaiſies de mon joli petit tyran? Allons, venez ici, fripponne; venez, & baiſez-moi. (*Il veut l'embraſſer.*)

Mouss. A bas, les pattes, Briffaut. Je ne ſerai point votre dupe; vous ſuivez votre maître chez ſa nouvelle maîtreſſe, là, ſa connoiſſance de Bath; vous faites votre cour à miſtriſs Mignonette....

Will. Taiſez-vous, taiſez-vous donc. Si vous révélez ce ſecret, que je vous ai confié, je ſuis perdu: on m'enrôle de force, on m'embarque, & zeſte dans les colonies. M'accuſer de fauſſeté! vous? Vous êtes une ingrate. A la vérité, depuis un mois, mon maître va tous les ſoirs prendre du thé chez cette veuve; combien cela durera, le ciel le ſait. Il y va, je

le suis : monsieur, lui dis-je, à quelle heure reviendrai-je? Il me donne ses ordres, je passe fiérement devant Mignonette, je ne lui dis rien, je ne la regarde pas. *Ah, le joli garçon!* s'écrie-t-elle en soupirant. *Admirez, admirez*, dis-je tout bas.....

MOUSS. A qui?

WILL. A mistriss Mignonette. *Vous voudriez bien.... mais ces raisins sont trop verds pour vous. Je vais au logis prodiguer mes tendresses à ma charmante Mousseline.* J'y viens, je fais tout pour te plaire, pour t'amuser; je m'oublie près de toi, je manque à l'heure que m'a donnée mon maître; mais j'arrive toujours trop-tôt, il me fait encore geler pendant une heure ou deux.... Où diable ai-je été choisir une pareille vie!

MOUSS. Pourquoi ne pas vous efforcer de ramener votre maître de ses égarements?

WILL. Doucement. N'allons pas si vîte. J'ai du génie, assurément, j'en ai; je ne manque point d'ascendant sur mon maître; mais, croire qu'il me soit possible de fixer ses inclinations errantes, ou diriger son penchant .... sur qui encore? sur sa femme! cela est insensé, ridicule, absurde.

MOUSS. Dans votre opinion, monsieur.

WILL. Qui se souvient du temps où les époux s'aimoient? L'amour conjugal est passé de mode comme l'eau de goudron; tout le monde convient de son excellence, mais personne n'en prend.

MOUSS. J'ai une grande envie d'appliquer un bon soufflet sur cette impudente face.

Will. Venez me baiser, vous dis-je.

Mouss. Au diable tes baisers! Tant que vous encouragerez votre maître dans une rebellion ouverte contre la plus aimable des femmes.....

Will. S'il la néglige, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même; que ne s'efforce-t-elle de lui plaire, comme tu me plais? Baise-moi, vîte.

Mouss. Parle donc, effronté, ai-je coutume de te baiser?

Will. Il faut prendre de force ce que tu desires de donner... (*Il l'embrasse.*) O délices! Morbleu, si mon maître n'étoit pas si près.....

Mouss. (*On entend le bruit d'une sonnette.*) J'entends la sonnette de madame.... Dis-moi, parle vîte, à quelle heure ton maître s'est-il levé?

Will. Il s'est levé..... il s'est levé.... Jarni, je suis tout en feu.

Mouss. (*On sonne.*) Là, encore, tu entends? laisse-moi aller... Mais que dirai-je? Quand est-il rentré?

Will. A cinq heures du matin, frottant son front, se maudissant, se traitant d'étourdi, de sot; il s'est couché de mauvaise humeur : à présent il rit, il plaisante dans sa chambre avec sir Brillant.

Mouss. (*On sonne.*) Ah, seigneur! cette éternelle sonnette!..... Allons, laisse-moi. (*Elle sort.*)

Will. *seul.* J'ai été prudent, en ne faisant qu'une demi-confidence : si elle savoit

tout, elle ne pourroit ſe taire. Quand elle parleroit des aſſiduités de mon maître chez une veuve de Bath, la moindre information détruiroit ce caquet : on aſſureroit que jamais on ne le vit dans ſa maiſon. L'intrigue eſt bien imaginée, mieux conduite; c'eſt un ſecret impénétrable... Mais voici mon maître & ſir Brillant; je leur cede la place. (*Il ſort.*)

SCENE III.

M. LOVEMORE, ſir BRILLANT.

M. LOV. MON cher ſir Brillant, je te plains; & pourtant je ne puis m'empêcher de rire. Te voir métamorphoſé dans l'être le plus fantaſtique !....

Sir BRILL. Treve de plaiſanterie; je viens te demander un avis ſenſé.

M. LOV. *riant plus fort.* Un avis ſenſé ! Va, tu es allé trop loin pour en faire uſage. Te parler ſenſément ! à toi ! à un amant ! Ce ſeroit une bonne folie. Tout ce qui compoſe l'empire amoureux eſt dans un continuel délire, à cent lieues de la raiſon & de ſoi-même. Quand je faiſois partie du peuple ſoupirant, j'étois, ma foi, d'une ſociété déteſtable; le mariage a rappellé mes eſprits, & calmé mes ſens. Je vous proteſte qu'il abat diablement les paſſions !

SCENE IV.

MOUSSELINE, *les mêmes.*

MOUSS. MADAME fait ses compliments à monsieur, & demande comment il se porte ce matin.

M. LOV. Ah, bon dieu! j'ai un mal de tête.... *(à part)* Le diable est-il pis, toujours tourmenté! *(haut)* Que dites-vous petite?

MOUSS. Que madame envoie savoir comment vous vous portez, monsieur.

M. LOV. Ah, oui! *(à part)* Maudites soient les attentions! *(haut)* Assurez-la de.... de mon respect; dites-lui que je me porte très-bien... dites-lui...

MOUSS. Elle vous prie d'entrer chez elle avant de sortir.

M. LOV. Ah! nous y voici. Dites-lui... ce que vous voudrez... J'ai grand plaisir à la voir, j'irai... Dites-lui cent choses... tout ce qu'il vous plaira.

MOUSS. Je n'y manquerai pas, monsieur. *(Elle sort.)*

M. LOV. Vous voyez comme je suis impatienté: profitez de l'exemple, bannissez mistriss Belmour de votre cœur, & laissez milord Etherige jouir en paix...

Sir BRILL. Décidément, je n'en veux rien faire: mon amour-propre est blessé, je suis piqué au jeu, & milord Etherige éprouvera que je suis un rival plus à craindre qu'il ne croit.

WILL. *entre, & dit à M. Lovemore :* Sir Conſtant eſt dans ſa voiture, à vingt pas d'ici, monſieur : on eſt venu demander de ſa part, ſi vous étiez chez vous.

M. LOV. Aſſurément, j'y ſuis pour lui : je ſerai fort aiſe de le voir. (*William ſort.*) Il peut, comme moi, vous offrir une image des plaiſirs que l'on goûte ſous les douces loix de l'hymen. Son exemple devroit vous dégoûter à jamais du mariage.

Sir BRILL. Le diable t'emporte, toi & ton Sir Conſtant ! Que ſignifie l'exemple d'un pareil animal? une bête, dont l'éducation fut négligée; un cadet, deſtiné à n'être rien ; qui ſans la mort de ſon frere, n'eût jamais vécu dans le monde? Poſſeſſeur d'une immenſe fortune, décoré d'un titre, devenu l'époux d'une fille de qualité, il veut ſe mêler avec les grands, conſerve à la cour des habitudes bourgeoiſes, de ſots préjugés, & les plus plates idées! un petit eſprit, une ame étroite! Et ſon exemple m'intimideroit? Parbleu, Lovemore, tu te moques de moi!

M. LOV. Oh! tu charges un peu tes portraits.

Sir BRILL. Eh ſi ! te dis-je, c'eſt un véritable Hottentot, ſans politeſſe, ſans uſage du monde ; un rien le déconcerte, il rougit de tout. Inquiet, ſoupçonneux, à l'air dont il regarde, il ſemble toujours craindre que l'on n'ait formé de mauvais deſſeins contre lui. Tiens, ne fait-il pas ainſi? (*Il le contrefait.*)

M. Lov. Assez bien. Je crois pouvoir expliquer une partie de sa conduite. Comme tu le dis, il est un peu neuf dans le monde, & craint extrêmement le ridicule. Quelque folle que lui paroisse une mode, que lui paroisse un usage, il adopte l'un & se conforme à l'autre, tant il évite de se singulariser, & redoute d'être l'objet de la raillerie.

Sir Brill. Quoi, il se rend ridicule de peur de le paroître?

M. Lov. Je le crois. N'as-tu jamais remarqué son embarras quand on l'observe, comme il perd contenance? Ses yeux parcourent timidement le cercle qui l'environne, il se fait petit, voudroit se dérober: tiens, ainsi.... (*Il imite sir Constant.*)

Sir Brill. *éclatant de rire.* Oh, c'est bien lui! Ce qui me le rend odieux, c'est sa conduite avec sa femme. Sans cesse il la querelle, lui répete mille platitudes sur la prétendue dignité d'un mari, d'un sexe qu'il est tout propre à lui faire détester.

M. Lov. Cela confirme mes idées. Ses manieres brusques naissent peut-être de cette crainte dont je le crois susceptible: il ne peut haïr milady Constant; elle est belle, sage, aimable; elle a de l'esprit, beaucoup d'usage du monde: soyez-en sûr, un mystere est caché là-dessous.

Sir Brill. Tu le saurois: il te consulte en tout, te confie ses secrets.

M. Lov. Il ne s'ouvre jamais entiérement: je le vois fort occupé; il voudroit me parler, mais il me traite encore avec réserve: il dit

un mot, s'arrête, hésite; à l'instant où je me crois sûr de sa confiance, son cœur se referme; il se taît.... Mais n'entends-je pas une voiture? C'est lui peut-être.

Sir BRILL. Pourquoi le recevoir? C'est le plus fatigant animal!

M. LOV. Oh, vous êtes trop difficile! il a d'estimables qualités, même des accès de bon cœur, de tendresse....

Sir BRILL. Eh! dis-moi, Lovemore, sa femme a-t-elle de ces accès? Comment vont tes affaires avec elle?

M. LOV. Des affaires avec elle, moi? Pas la moindre. Ai-je jamais formé le dessein de lui plaire? Oh! j'aurois en vous, monsieur, un compétiteur trop dangereux.

Sir BRILL. En moi? quelle idée!

M. LOV. Oh, je sais les démarches que vous avez faites : vous les nieriez en vain.

Sir BRILL. Ma foi, je plains milady Constant, voilà tout; je ne puis supporter de la voir maltraitée par un sot qui ne la mérite pas.

M. LOV. Oh! cela se comprend : une noble compassion, une pitié généreuse, vous porte à souhaiter.... Mais, chut, voici son mari.

SCENE V.

Sir CONSTANT, *les mêmes.*

Sir CONST. BON jour, Lovemore. Sir Brillant, je vous salue.

Sir BRILL. Je suis charmé de vous voir....

J'espere que milady Constant se porte bien?

Sir Const. Voilà ce que je ne saurois vous dire, monsieur; je ne suis pas son médecin.

Sir Brill. (*à part*) Quelle brute! O ma foi, Lovemore, je te quitte. (*haut*) Je vous laisse, messieurs.

M. Lov. Quoi, si promptement?

Sir Brill. Je suis attendu chez une de mes parentes; peut-être serai-je de retour avant que tu sois habillé, Lovemore.

M. Lov. Ce sera m'obliger.

Sir Brill. Sir Constant, je vous salue. Adieu, Lovemore. (*Il sort.*)

SCENE VI.

Les mêmes.

Sir Const. Il me fait plaisir de s'en aller; je veux vous parler d'une affaire, en raisonner avec vous.

M. Lov. Une affaire?

Sir Const. Est-ce que nous ne nous sommes pas encore querellés, ma femme & moi?

M. Lov. Ah, que j'en suis fâché! (*à part*) Mon dieu, que j'en suis aise!

Sir Const. Une querelle terrible! Monsieur, m'a-t-elle dit, j'ai honte de m'abaisser, d'entrer dans de certains détails dont vous devriez m'épargner le désagrément. La somme dont vous me laissez la jouissance, est modique, elle ne peut suffire à mon entretien: à l'instant mon marchand me quitte. Une femme telle que moi, se voir exposée à

recevoir les odieuses visites d'un créancier !... Et là dessus, madame n'a pas manqué de s'étendre sur sa maison, sur ses ancêtres.... (*d'un ton de complaisance*) Elle est vraiment une femme de la premiere qualité ; vous le savez, Lovemore ?

M. Lov. Et ce qui vaut mieux encore, une belle, une charmante femme !

Sir Const. Oh, point du tout ! Belle, non, oh ! non.... Vrai, la trouvez-vous une belle femme ?

M. Lov. Ah, la plus belle du monde !

Sir Const. *souriant.* Je pense qu'en effet on peut la nommer belle, très-belle, & qui voit bonne compagnie ; convenez-en.

M. Lov. La meilleure, assurément.

Sir Const. Et la plus distinguée ; tous gens de haute extraction. Malgré tout cela, je ne veux point avoir trop de complaisance pour elle ; on me croiroit un homme foible, n'est-ce pas ?

M. Lov. Eh, mais, le monde pourroit parler.

Sir Const. Oh ! je vous en réponds qu'il parleroit. Aussi ai-je soutenu la dignité d'un homme & d'un mari. Je m'embarrasse bien de vos aïeux, madame, lui ai-je dit ; ne m'étourdissez pas de votre noblesse. Si vous avez de la naissance, moi j'ai le sens commun ; je me conduirai comme il me plaira : je veux être le maître, ordonner dans ma propre maison. Ce que je vous donne doit vous suffire. Je me suis engagé, par contrat, à pourvoir au bien de vos enfants, quand

vous en aurez, & non pas à vous entretenir une meute d'épagneuls, une ménagerie de perroquets, d'écureuils, de ſinges, de negres; encore moins à me ruiner pour fournir à votre jeu.

M. Lov. Vous avez pu lui tenir des propos ſi durs?

Sir Const. Oui. Mais dans le fond du cœur.... vous ne le croyez pas peut-être? mais je ſuis bon.

M. Lov. Je n'en doute pas.

Sir Const. Mon naturel eſt tendre, ſenſible.... Mais un homme doit agir en homme.... Je veux vous dire ce que j'ai fait. En quittant ma femme, j'ai couru chez ſon marchand, je l'ai payé.

M. Lov. Vous l'avez payé?

Sir Const. Entiérement. Mais il ne faut pas dire cela dans le monde, voyez-vous.

M. Lov. Non, vraiment.

Sir Const. On me croiroit follement épris de ma femme.

M. Lov. Aſſurément. (*à part*) Je ne veux pas lui ôter cette ſotte idée.

Sir Const. J'ai recommandé le ſecret au marchand, il le gardera; ma femme croira toujours lui devoir.

M. Lov. J'admire cette noble façon d'obliger.

Sir Const. Oh! ce n'eſt pas là tout ce que j'ai à vous dire.

M. Lov. Non?

Sir Const. Non: j'ai un ſecret plus caché.

M. Lov. Eſt-il vrai?

Sir Const. Oui. Mais.... mon cher Lovemore, puis-je me fier à vous?

M. Lov. Oh! sur mon honneur....

Sir Const. Je sais que vous êtes mon ami, oui, je le sais, j'ai la plus grande confiance en vous. Apprenez donc...

SCENE VII.

Mousseline, *les mêmes.*

Mouss. Madame demande si monsieur veut venir prendre du thé avec elle?

M. Lov. Je veux.... je veux, je voudrois n'être pas tourmenté, importuné. Dites à votre maîtresse.... Allons; allez-vous-en, laissez-moi. (*Il la pousse du côté de la porte; elle sort.*)

Sir Const. (*à part*) Oui dà, c'est ainsi.... il fait grand cas de sa femme, à ce qu'il me paroît!

M. Lov. *revenant.* Toujours interrompu!.... Pardon, sir Constant: poursuivez, s'il vous plaît.

Sir Const. (*à part*) Pas le moindre attachement pour sa femme, cela est sûr.

M. Lov. Parlez donc, mon ami.

Sir Const. *d'un air froid & réservé.* Oh! cela ne mérite guere la peine d'être dit; c'est une bagatelle, une misere: laissons cela.

M. Lov. Vous taire, après m'avoir promis.... Rien n'est plus désobligeant.

Sir Const. *hésitant.* Eh bien, je consens.... Mousseline ne peut-elle nous écouter, nous entendre?

M. LOV. Non. Nous ſommes en ſûreté.

Sir CONST. (*à part*) Je ne ſais ſi je dois haſarder mon ſecret.... (*haut*) Avant que je vous ouvre mon cœur, permettez-moi de vous faire une queſtion. Quelle eſpece de ſentiments miſtriſs Lovemore vous inſpire-t-elle?

M. LOV. J'ai pour elle la plus haute conſidération.

Sir CONST. Cela me raſſure, augmente ma confiance. Vous ſaurez donc, M. Lovemore.... comme je viens de vous dire : je... je ſuis.... dans le fond, je ſuis un homme ſenſible, tendre ; & malgré les apparences.... Allons, autre interruption.

SCENE VIII.

Sir BRILLANT, *les mêmes.*

Sir BRILL. MA viſite eſt faite ; je t'avois promis de revenir, Lovemore, me voilà.

M. LOV. (*à part*) Voilà bien le plus fâcheux contretemps .... (*haut*) Bon jour, ſir Brillant.

Sir CONST. (*à part*) Nous ne nous en débarraſſerons pas ; je ne ſaurois pourſuivre. (*haut*) M. Lovemore, je vous laiſſe.

M. LOV. Quoi? comment? reſtez, je vous en prie.

Sir CONST. *bas à Lovemore.* Pouvez-vous venir chez moi à une heure? Nous y ſerons tranquilles, nous y parlerons à notre aiſe.

M. Lov. De tout mon cœur.

Sir Const. *toujours bas à Lovemore.* Eh bien, je vous attendrai, je vous dirai tout. (*haut*) Adieu, ſir Brillant. Lovemore, n'oubliez pas....

M. Lov. Comptez ſur moi....

Sir Const. Soyez exact au moins. (*à part en s'en allant*) Cet homme eſt le ſeul ami que j'aie dans le monde. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

Les mêmes.

M. Lov. Ma foi, vous l'avez interrompu dans l'inſtant où il m'alloit ouvrir ſon cœur.

Sir Brill. J'en ſuis vraiment fâché; ſi j'avois pu deviner...

M. Lov. Le mal n'eſt pas grand; je retrouverai facilement l'occaſion de le faire parler.

Mouss. *accourant.* Madame eſt très-impatiente de vous voir, monſieur.

M. Lov. Encore! quoi, ſans ceſſe! pas un moment de repos!... Je vais aller la voir. (*Mouſſeline ſort.*)

Sir Brill. Pendant qu'on vous habillera, j'ai envie d'aller lui faire ma cour, ſi cette liberté ne te fâche point. Puis-je y aller, Lovemore?

M. Lov. Voilà bien la plus étrange queſtion!... Vous êtes fort le maître, en vérité : eſt-ce que vous en doutez? A quoi bon cette cérémonie?.. A propos, venez un

moment dans mon cabinet, je veux vous faire voir quelque chose.

Sir Brill. Je vous suis.

M. Lov. *éclatant de rire.* Ce stupide, cet incompréhensible animal, ce ridicule sir Constant... (*Ils sortent en riant.*)

SCENE X.

Le théâtre représente une piece de l'appartement de mistriss Lovemore. Elle est assise auprès d'une table à thé, une de ses femmes la sert.

Mistriss Lovemore, Mousseline.

Mistriss Lov. Le détestable breuvage! Je ne sais pourquoi je me noie de thé. (*Elle soupire.*) Jenny, allez chez votre maître, faites-lui mes compliments, dites-lui que je le prie de venir prendre une tasse de thé avec moi. Allez vîte, & envoyez moi Mousseline.

Jenny. J'y cours, madame. (*Elle sort.*)

Mistriss Lov. *seule.* Jamais femme fut-elle traitée avec un dédain aussi insolent? & c'est d'un air poli, galant même, que mon mari m'accable de mépris! (*à Mousseline qui entre*) Eh bien, avez-vous vu l'intendant des plaisirs de votre maître?

Mouss. Oui, madame, j'ai vu William. Il m'a dit que son maître étoit rentré à cinq heures du matin, fait comme un possédé; d'une humeur de chien, pestant, jurant. Je viens

viens de le voir, il n'y paroît plus. Il eſt entré dans ſon cabinet avec ſir Brillant, & tous deux rient de bon cœur.

Miſtriſs Lov. Tant pis ! ils viennent ſans doute de faire une méchanceté, & s'en applaudiſſent. Hélas! peut-être s'amuſent-ils de mes chagrins. (*Elle ſoupire.*)

Mouss. Ma chere maîtreſſe, faut-il vous affliger pour un mari ſi peu digne de vous? mérite-t-il vos ſoupirs, vos larmes?

Miſtriſs Lov. Eh ! comment ne m'affligerois-je pas? Que faire ?

Mouss. Que faire? Oh, ma foi, ſi j'étois à votre place, je ſais bien ce que je ferois! Si on ne s'occupoit pas de ma petite perſonne, j'y ſongerois, moi ; ſi on me donnoit du chagrin, j'en rendrois ; je chercherois de la conſolation. Pardi, madame, en pareil cas, on prend un parti.

Miſtriſs Lov. *ſoupirant.* De la conſolation ! Hélas ! je n'en ai point.

Mouss. Vraiment ! je le ſais bien. Mais à qui la faute? Vous vous conduiſez mal, cela me fâche. Jeune, belle, riche, avec de l'eſprit, des graces, des talents, paſſer vos jours dans ce maudit cabinet, à moitié couchée ſur une chaiſe longue; négligée, triſte, ennuyée; auſſi déſœuvrée qu'une vieille bégueule fuyant, *par vertu*, le monde, dont elle eſt abandonnée depuis dix ans. Et pour qui gardez-vous vos plus beaux jours? Pour un mari, pour un ingrat mari ! Que dira-t-on de vous, ſi vous continuez? Vous ſerez blâmée par tout l'univers.

Miſtriſs Lov. Eh, que m'importe ! Le monde me fatigue, je ne deſire pas qu'il me recherche. Je veux pleurer ſeule, cacher mes peines, les ſupporter. Le temps peut les diminuer, & la patience les adoucir. Si mon mari conſerve de la ſenſibilité, de l'honneur, ma complaiſance le ramenera peut-être ; pourquoi rejeterois-je l'eſpérance de le voir revenir à moi ?

Mouss. Oui dà ! Quand il ſera vieux, mauſſade, goutteux, triſte, fâcheux, il viendra regretter près de vous le temps où il vous fuyoit. Attendre, languir, eſpérer, ne jouir de rien ; l'agréable vie ! Changez de ſyſtême, changez-en, madame, & bien vîte. Si toutes les femmes négligées par leurs maris vous imitoient, l'opéra ſeroit déſert, l'herbe croîtroit dans les loges de Drurylane ; on feroit un manege de Vauxhall, & un college de Ranelagh.

Miſtriſs Lov. Finiſſez, taiſez-vous.

Mouss. Me taire ? impoſſible, madame. Eh, pour l'amour du ciel ! faites comme les autres ; ouvrez votre maiſon, ſortez, jouez, voyez du monde ; attirez ſur vos pas le brillant eſſaim des jeunes courtiſans ; parez-vous, montrez-vous ; ſoyez vive, enjouée ; donnez des fêtes, des plaiſirs, & partagez-les.

Miſtriſs Lov. Ceſſerez-vous ?

Mouss. Non, madame. Mes conſeils ſont bons, honnêtes, prudents : une femme vertueuſe doit prendre ſon époux pour ſon modele, l'imiter, ſuivre en tout ſon exemple. Le vôtre n'épargne rien pour ſa propre ſatiſ-

faction: voilà votre regle. Allez, venez, riez, chantez, dansez, dépensez, prodiguez, jetez; ruinez-le, ce vilain mari, ce sera toujours un amusement: pardi! vous le verrez au moins; il vous cherchera, ne fût-ce que pour vous quereller.

Mistriss Lov. Tu es une folle, une étourdie; tu ne sais ce que tu dis.

Mouss. Cela se peut bien; car je vous aime, & votre tristesse me fait perdre l'esprit.

Mistriss Lov. Si tu avois un mari, si tu l'aimois comme j'aime le mien....

Mouss. Maudit soit l'amour, s'il me rend heureuse! Aimer seule? fi donc! Quoi, mon cœur s'attacheroit à un homme capable de me mépriser parce que je l'aimerois? de dire, *la pauvre petite m'adore! elle est jolie, bien faite; mais c'est ma femme; que diable! je saurois aimer ma femme....*

Mistriss Lov. As-tu fini?

Mouss. Non, madame. Moi, j'aimerois un homme qui me laisseroit dans la plus triste solitude! ...

Mistriss Lov. Quoi, tu ne te tairas pas?

Mouss. Non, non, madame. Un homme qui passeroit dans ma chambre comme un éclair, riroit impudemment de mes peines, & sans m'avoir rien dit, zeste, s'échapperoit en me criant de loin: *oh çà, ma chere, amusez-vous!* .... Fi, fi des maris, le diable en emporte la race, en détruise l'espece! Je suis comme une furie, quand je pense à ces monstres-là. Aimez-les, ils vous désolent; haïssez-

les, c'eſt encore pis. Ce ſont des ſauvages, des brutes, des ſerpents... Hum! ſi je pouvois les écraſer tous! Tenez, j'entends ſir Brillant; gageons qu'il les déteſte auſſi.

Miſtriſs Lov. Que vient-il faire ici? C'eſt à ſes conſeils que je dois l'indifférence de M. Lovemore.

Mouss. Oh! je ne crois pas qu'il cherche à vous chagriner: ſir Brillant eſt très-aimable, madame; il eſt vraiment l'homme du jour, le modele de tout ce qui veut plaire. Il invente les modes, accrédite les uſages, préſide dans la bonne compagnie; il ſe met au mieux, vit du plus grand air, a le goût ſûr, le bon ton: il joue noblement, gagne votre argent ſans marquer de joie, étouffe de rire en perdant le ſien; & puis, il a tant d'aiſance, il parle ſi facilement, conte ſi bien; il fait tout dire, tout peindre.... Mais le voici.

SCENE XI.

Sir Brillant, *les mêmes.*

Sir Brill. Votre humble ſerviteur, miſtriſs Lovemore..... Mais quoi, madame, toujours tête-à-tête avec une de vos femmes! Pardon; mais je ne puis me diſpenſer de vous le dire, cela reſſemble à la miſanthropie.

Miſtriſs Lov. Je ſuis bien éloignée de ce ſentiment, monſieur; nous parlions de vous: Mouſſeline faiſoit votre portrait, ou plutôt votre éloge.

Sir Brill. Mon portrait, madame? Je suis donc arrivé à propos pour y donner la derniere touche? M. Lovemore va venir vous faire sa cour; pendant qu'il finit sa toilette, je puis vous fournir quelques traits propres à compléter mon éloge.

Mistriss Lov. Parmi ces traits, vous n'oublierez pas le soin que vous avez pris de me ravir les affections de mon mari, de les fixer sur d'autres objets. (*Elle fait signe à Mousseline de sortir.*)

Sir Brill. Moi, madame! Que je périsse à l'instant....

Mistriss Lov. Eh, monsieur! je n'ignore pas.....

Sir Brill. Puisse la fortune m'être toujours contraire! que jamais un tendre souris de celle que j'aime ne me rende heureux, si.....

Mistriss Lov. Un ton si badin convient mal à l'occasion. Si je me plains de vous, ce n'est pas sans des preuves réelles de vos torts avec moi.

Sir Brill. Que jamais je ne voie les quatre honneurs au whist, si....

Mistriss Lov. Finissez: vous devriez sentir combien la plaisanterie est déplacée.

Sir Brill. Vous me rendriez très-grave, madame, en vérité, si le plaisir de vous voir ne m'inspiroit une joie que vos reproches mêmes ne peuvent dissiper. Je veux être accablé des maux les plus redoutés, ma chere mistriss Lovemore, si, en pensées, paroles, ou actions, j'ai contribué à l'infidélité de

votre mari. Je nie toute déloyale association.

Mistriss Lov. Vous le niez en vain, les faits déposent contre vous.

Sir Brill. Si vous m'accusez, madame, je me défendrai : on n'aura pas l'injustice de me condamner sans m'entendre. Moi, j'ai aliéné les affections de votre mari ! Supposons-nous dans la salle de Westminster, & voyons l'issue de cette affaire. *Sir Brillant, accusé, montrez-vous. Mistriss Lovemore, accusatrice, paroissez.*

Mistriss Lov. Ce badinage, monsieur...

Sir Brill. De l'attention, madame, s'il vous plaît. *Avancez, avancez, donc....* Mais baissez ces yeux charmants; ne corrompez pas les juges.

Mistriss Lov. En vérité....

Sir Brill. *d'un ton grave.* Songez à vous, madame, on vous interroge. *Sur quoi vous fondez-vous, pour accuser sir Brillant de l'inconstance de votre époux?* Produisez vos preuves, madame; écoutez ce que l'on vous demande. *En quel temps, en quel lieu, par quel moyen, l'accusé s'est-il rendu coupable d'un crime si noir?* Allons, répondez, madame, répondez.

Mistriss Lov. Vous m'impatientez.

Sir Brill. Qu'entends-je? Vous parlez, vous dites : *je croyois, je pensois, j'imaginois, je me persuadois que c'étoit lui....* Parbleu, madame, si avec ces raisons là vous gagnez votre cause....

Mistriss Lov. De bonne foi, croyez-vous m'amuser?

Sir Brill. Voilà votre plaidoyer. Écoutez le mien. *Messieurs*, dis-je à mes juges, *il vous plaira de considérer que M. Lovemore ne fut jamais sous ma tutelè. Il aime les plaisirs; est-ce ma faute? Il en jouit; ai-je droit de l'en empêcher? La nature lui a donné des sens : il en fait usage; il voit l'eclat des roses, leurs parfums l'attirent; sans craindre l'épine, il cueille la fleur. Tient-il de moi la faculté de voir, de sentir?*.. Paix, silence, on prononce... écoutez... *Sir Brillant est innocent.* Entendez-vous, madame? Tout d'une voix, remarquez cela: *Sir Brillant est innocent.*

Mistriss Lov. Après les conseils que vous donnâtes toujours à M. Lovemore, la légéreté de votre esprit ne doit pas me surprendre; encore moins celle de votre conduite à mon égard. Cependant vòtre dernier projet est si choquant....

Sir Brill. Mon dernier projet, madame!

Mistriss Lov. Est si révoltant, si odieux....

Sir Brill. Je ne comprends pas....

Mistriss Lov. Peu content d'inspirer vos goûts à mon mari, de l'entraîner dans toutes les parties où vous vous plaisez vous-même, de lui rendre sa maison désagréable, de jeter du ridicule sur une mutuelle affection, sur les plaisirs innocents dont elle peut être la source; vous avez encore eu la noirceur de le mener chez votre mistriss Belmour....

Sir Brill. Bon dieu! que dites-vous là, madame! Il ne la connoît pas, soyez-en sûre.

Mistriss Lov. Fi, sir Brillant, fi! cette fausseté, ces bas détours....

Sir Brill. Madame, cette imputation me blesse, j'ose vous le dire; je méprise la *fausseté*, & je dédaigne d'employer de *bas détours*. Sur mon honneur, votre époux n'a jamais vu, jamais apperçu mistriss Belmour. Mais elle est connue de vous, madame?

Mistriss Lov. Je la connoîtrois, moi? elle, monsieur?

Sir Brill. Madame, elle est respectable; vous pouvez m'en croire. Belle, charmante, vive, enjouée, il n'est pas surprenant de voir tout ce qui est jeune & brillant composer son cercle & grossir sa cour. Elle a tant d'esprit, son entretien est si doux, si varié; elle pense si bien, s'exprime si noblement, & a tant de sentiment, d'ame, de générosité....

Mistriss Lov. Là! arrêtez-vous, vous perdez haleine. Et sa conduite, monsieur, allez-vous me la vanter aussi?

Sir Brill. N'en doutez point, madame; en la comparant à une vestale, je ne croirois pas en trop dire.

Mistriss Lov. Vous me permettrez donc de penser, sir Brillant, que l'idée d'une vestale n'entra jamais dans votre imagination. Mais, en supposant cette veuve si attrayante, quelle raison avez-vous eue d'abandonner le dessein de lui plaire? Comment renoncez-vous à la possession de ce chef-d'œuvre de la nature?

Sir Brill. Ma foi! je vous le dirai bonnement. Lassé du peu de progrès que je faisois

ſur ſon cœur, j'ai voulu connoître ſes diſpoſitions ſecretes. Je gagnai une de ſes femmes; j'appris par elle, que milord Etherige lui rendoit des ſoins aſſidus & myſtérieux. J'en fus ſurpris; je le croyois en France. Certain qu'elle le recevoit tous les ſoirs, je renonçai à d'inutiles prétentions; à préſent je me borne à viſiter rarement cette dame, & à lui rendre une juſtice due à ſon mérite.

Miſtriſs Lov. Et vous penſez me parſuader?..

Sir Brill. Vous me feriez faire des ſerments exécrables! Puiſſe la premiere jolie femme à qui j'offrirai mon hommage, le refuſer avec dédain, ſi je vous en impoſe! Non, madame, je ne ſuis point la cauſe de vos peines. Il n'exiſte pas un homme plus éloigné de vous déplaire, de vous affliger. J'aſpire avec ardeur à votre eſtime; je brûle de vous donner des preuves d'une ſincere, d'une tendre amitié. Tous deux mécontents, tous deux trompés dans notre attente, nous devrions, madame, unir nos intérêts. Ah! ſi votre cœur daignoit....

SCENE XII.

M. Lovemore, *les mêmes.*

M. Lov. *parle en dedans.* William, les chevaux ſont-ils mis?

Sir Brill. *(à part)* Ah, le maudit mari! Peut-on interrompre plus mal-à-propos!

M. Lov. Qu'on m'attende en-bas. Comment vous portez-vous, ma chere? Sir Brillant, excusez; un tendre intérêt m'attire de ce côté. Eh bien, ma chere, dites, comment vous trouvez-vous ce matin?

Mistriss Lov. L'ame assez émue, monsieur. Mais les agitations de l'esprit inquietent peu ceux qui les excitent : aussi ne prennent-ils pas le soin de nous en délivrer.

M. Lov. Mais pardonnez-moi, madame; les indispositions de l'ame... Mon dieu, sir Brillant, la jolie bague! Depuis quand l'avez-vous?

Sir Brill. *lui donnant la bague.* C'est une bagatelle; tenez, voyez.

Mistriss Lov. Quoique j'aie peu d'obligation à sir Brillant, j'imagine pourtant lui devoir la faveur de votre visite, M. Lovemore.

M. Lov. *considérant la bague.* Eh bien, positivement, vous vous trompez. Reconnoissant de vos tendres messages, de vos inquiétudes sur ma santé, avant de sortir, je viens à mon tour m'informer.... (*il rend la bague*) Cela est monté tout au mieux.

Mistriss Lov. Vous sortez, monsieur?

M. Lov. Une maudite affaire.... Je hais, je déteste les affaires; mais quand on en a.... Ne savez-vous rien, ma chere? Pas la moindre nouvelle?

Mistriss Lov. On m'en diroit une intéressante, en m'apprenant si vous serez assez obligeant pour venir dîner avec moi.

M. Lov. Vous promettre, madame, sans

être absolument sûr.... il seroit très-impertinent de vous faire attendre.... Je ne puis dire..... peut-être oui.... peut-être non.... S'il m'est possible.... Mais on ne prévoit pas ce qui peut arriver.... (*à sir Brillant*) A propos, vous a-t-on dit....

Sir Brill. Quoi?

M. Lov. Écoutez.... avec la permission de madame, je vais vous conter.... (*Il parle bas à sir Brillant.*)

Mistriss Lov. Cette froide, cette insultante civilité, M. Lovemore....

M. Lov. Fi!.... Je vous prie.... Comment pouvez vous, ma chere.... Vous montrez de l'humeur à propos de rien.... (*bas à sir Brillant*) Après que tu fus sorti, je perdis considérablement, te dis-je; l'étranger & lui s'entendoient.... (*à sa femme*) Je vous prie, d'excuser, madame; on ne sauroit conter devant vous une aventure d'opéra, & celle-ci....

Mistriss Lov. Tout vous est agréable, excepté mon entretien, monsieur.

M. Lov. Vous me faites tort, absolument tort.... Vous ferai-je plaisir de venir souper avec vous? (*à sir Brillant*) Te trouverai-je ce soir à Saint-Albans?... Madame, vous obligerai-je en venant souper?

Mistriss Lov. Je n'ai pas besoin de vous dire combien vous me ferez plaisir, monsieur; mais si ce plaisir n'est pas mutuel....

M. Lov. Je .... je comprends toute la délicatesse de ce sentiment; il ne faut pas vous gêner pour moi; si vous avez un soupé

plus amusant .... un soupé arrangé.... Je ne suis pas un mari importun.... Troubler les plaisirs de sa femme! cela seroit dur, impoli; n'est-ce pas, sir Brillant?

Sir Brill. Grossier même, absolument gothique.

M. Lov. *riant.* Vous déranger, madame! ce seroit faire penser que nous vivons ensemble comme sir Constant & sa femme. Je les compare à deux coqs armés, toujours prêts à se combattre, à se blesser mutuellement.

Sir Brill. *éclatant de rire.* Il a ma foi raison.

M. Lov. *éclatant aussi.* N'est-ce pas?

Mistriss Lov. Continuez, messieurs; les rieurs sont pour vous.

M. Lov. *tirant sa montre.* Ah, morbleu! j'aurai passé l'heure.... Non; mais elle me presse.... Vos ordres pour la cité, madame?

Mistriss Lov. Mes ordres! Eh, monsieur, je n'ai point d'ordres à vous donner!

M. Lov. Je vais chez mon banquier; ce vieux fou de Discount....

Sir Brill. N'a-t-il pas été membre du parlement?

M Lov. Oui, le pauvre homme! Son élection faillit à le ruiner; chaque voix lui coûta une tonne de vin. Où allez-vous, sir Brillant? Puis-je vous mener?

Sir Brill. Vous me jeterez dans la rue Saint-James, si vous voulez.

M. Lov. Avec plaisir. Mistriss Lovemore, votre plus obéissant.... Ai-je là quelqu'un?..

Madame, ſans cérémonie, je vous prie; votre ſerviteur. (*Il ſort en chantant.*)

Sir Brill. *bas à miſtriſs Lovemore.* Vous le voyez, madame; ce n'eſt pas moi qui le fais ſortir : je ne vous prive point de ſa préſence. J'ai l'honneur de vous aſſurer de mon reſpect. (*à part en s'en allant.*) Je l'aurai, cela eſt clair. Sir Brillant, profitez de vos avantages; un peu d'attention, & l'affaire eſt faite. (*Il ſort.*)

SCENE XIII.

Miſtriſs Lovemore, Mousseline.

Mouss. *accourant.* Madame appelle-t-elle?

Miſtriſs Lov. *ſe promenant ſans prendre garde à elle.* Être inſultée ſi cruellement! Que d'aiſance, de liberté, d'audace! Quel air! quels propos!

Mouss. Si j'étois à votre place, madame, je veux mourir tout-à-l'heure, ſi je me déſolois pour cela.

Miſtriſs Lov. Quoi? que voulez-vous dire?

Mouss. Oh! j'ai tout entendu.

Miſtriſs Lov. Avez-vous eu l'inſolence....

Mouss. *interdite.* Madame.....

Miſtriſs Lov. Après tout, que m'importe?

Mouss. Croyez-moi, madame, la vengeance eſt bien douce. Comment conſervez-vous de la tendreſſe pour un mari qui ne vous montre pas ſeulement des égards? Oh, comme il me paieroit!

Miftrifs Lov. Je vous défends de parler contre votre maître ; je vous défends d'ofer me donner des avis. Je n'ai befoin, ni de vos confeils, ni de vos impertinences. (*Elle continue à fe promener.*)

Mouss. *avec dépit, tout bas.* Là ! intéreffez-vous aux chagrins d'une maîtreffe, voilà comme elle vous traite ! L'ingrate, l'inhumaine créature ! A qui diantre en a-t-elle? Je lui parle pour fon bien, tenez, elle me querelle !

Miftrifs Lov. *fe parlant à elle-même.* Me plaindre de fa conduite, rendre public le fecret de ma maifon, nous expofer tous deux à devenir le fujet de l'entretien, de la plaifanterie d'une ville avide de nouveautés, ce feroit juftifier les dégoûts de mon mari, exciter fa colere, changer fon indifférence en averfion. Plaider, fe féparer ! Ah ! s'il fe peut, évitons cet éclat. Mais comment fupporter?... Je ne fais que faire.

Mouss. (*à part*) Se parler à elle même, pendant que je fuis là ! J'enrage ! Ne pas être plus familiere, plus confiante, négliger une amie telle que moi ! Si je pouvois... (*haut*) Me parlez-vous, madame?

Miftrifs Lov. Si je tentois... Pourquoi non? Mouffeline...

Mouss. Ah, je refpire ! Madame...

Miftrifs Lov. Vous avez entendu fir Brillant, il foutient que M. Lovemore ne connoît point la veuve Belmour !

Mouss. Bon, madame ! il ment comme la Françoife qui vous vend des modes. Mon-

sieur y va, je le sais, j'en suis sûre ; je veux mourir tout-à-l'heure, si cela n'est pas vrai ; William me l'a dit sous le sceau du secret.

Mistriss Lov. Bonté du ciel, inspirez-moi ! Hasarderai-je une pareille démarche ? Oui, je m'y détermine. Mousseline, allez, qu'on apprête ma chaise, faites appeller mes porteurs.

Mouss. Votre chaise, madame ? Vous la voulez à présent ? Est-ce que... Sortez-vous, madame ?

Mistriss Lov. Finissez vos questions, faites ce que je vous ordonne. Je descends, apportez-moi un mantelet dans la salle en-bas. (*Elle sort.*)

Mouss. *seule*. Hum ! Le vent vient de changer. Cette maîtresse-là me forcera de lui donner congé. Ne pas me dire ses desseins ! Mais la tête lui tourne ; elle est si triste, si solitaire ! Je me noierois plutôt que de vivre comme elle. Le monde me plaît, la société m'enchante... Ah, bon dieu ! j'oubliois que mistriss Margery vient ce soir à mon assemblée. Je l'en aurois volontiers dispensée ; jamais femme de chambre n'eut moins le bon ton ; elle est si façonniere, si précieuse, toujours la même ! une petite bourgillonne, bassement économe ; on ne peut lui faire augmenter son jeu. Je m'étonne que cette plate bégueule pense que je m'avilirai à faire sa partie. Un schelling, fi ! jouer un schelling la fiche ; ah, l'horreur !

ACTE II.

Le théatre représente une piece de l'appartement de sir Constant. (*Il entre.*)

SCENE PREMIERE.

Sir CONSTANT *seul.*

UNE voiture vient d'arrêter, on a frappé très-fort; personne n'est entré, le carrosse est parti. Je veux savoir.... (*Il appelle*) Hé! Jonathan... Ma femme voit le plus grand monde; cela me plaît; mais, chut! j'en veux paroître fâché, sur-tout devant mes valets: ces marauds guettent toujours les secrets de leurs maîtres. Eh bien, Jonathan, viendrez-vous?

(*Jonathan entre.*)

Sir CONST. *continue.* Qui vient d'arrêter à ma porte?

JON. La duchesse d'Ouragan, monsieur.

Sir CONST. D'Ouragan! une femme de haute extraction, vraiment! (*à part*) Les duchesses visitent ma femme, cela m'enchante! (*haut*) Que vouloit madame la duchesse?

JON. Je n'en sais rien. Elle a laissé cette carte.



Sir CONST. Voyons la carte. (*il lit*) *La duchesse d'Ouragan fait ses compliments à lady Constant. Elle a quitté les champs, les chiens, les renards, & les nobles sauvages qui les*

ſuivent au bois. Elle avertit milady, que pendant le reſte de la ſaiſon elle recevra compagnie tous les mercredis. Bien de l'honneur, madame la ducheſſe. Je ne me ſens point de joie! tenir dans ma maiſon la carte d'une ducheſſe, écrite à ma femme! Qu'avez-vous là?

JON. Les cartes de ce matin, monſieur.

Sir CONST. De ce matin, tout cela! (*à part*) Ce drôle m'obſerve, je crois. Feignons. (*haut*) Ces maudites viſites me déplaiſent fort; tant de carroſſes, tant de bruit... c'eſt pour en mourir... (*à part*) Oui, pour en mourir de plaiſir! Jonathan, je veux mettre ordre à cela, entendez-vous? Voyons ces cartes.

JON. Les voilà, monſieur.

Sir CONST. (*liſant moitié haut, moitié bas.*) *Milady Riot.* Bon! *Miſtriſs Banter.* Pas grand'choſe! *La ducheſſe de....* Bon! bon! *Sa Grâce.* Autre ducheſſe! J'aime les ducheſſes, moi. *Milady Baſſet.* Bien! *Milord John.* Bien! *La Comteſſe...* Quel diable de nom! une comteſſe toujours. *Sir Richard. Sir Charles. Milord... Milady...* Cela ſe répete un peu. Et tout cela eſt venu ce matin, Jonathan? Eh, mais, c'eſt la moitié de la cour, pour le moins.



SCENE II.

FURNISH *paroît.*

Sir CONST. QUE voulez-vous, Furnish?

FURN. Moi, monſieur? rien du tout.

Sir CONST. Où allez-vous? Que cherchez-vous?

FURN. Je vais dire aux porteurs de milady d'être prêts ce ſoir, pour rendre une quantité de viſites indiſpenſables, & très-preſſées.

Sir CONST. Milady ſort ce ſoir?

FURN. Non, monſieur; ſes porteurs ſortiront.

Sir CONST. Comment, ſes porteurs?...

FURN. Eh! ſans doute, monſieur; le negre marchera devant la chaiſe avec ſon flambeau.

Sir CONST. Et qui ſera dans la chaiſe?

FURN. Perſonne, monſieur. (*)

Sir CONST. Ah! c'eſt la chaiſe qui rend les viſites? Jolie imagination, bonne folie! Voilà l'intimité des femmes du grand air; rien de plus riſible! (*à part*) Je ſuis bien-aiſe que lady Conſtant faſſe comme les autres. (*haut*) Je vous dis, Jonathan; je vous dis, madame l'impertinente, que votre maîtreſſe laſſe ma patience. Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'une infernale cohue, un jeu du diable, un tapage inſupportable!

FURN. Milady vient, monſieur.

Sir CONST. Tant mieux, je vais lui dire mon petit ſentiment.

(*) Cette façon de ſe faire écrire, eſt en uſage en Angleterre, & c'eſt la plus polie à Londres.

SCENE III.

Lady CONSTANT, *les mêmes.*

Sir CONST. (*à part*) QU'ELLE eſt belle ! que de fraîcheur, d'éclat ! La charmante créature ! (*haut & d'un ton dur*) Eh bien, milady, je verrai donc tous les matins ma maiſon aſſiégée par vos créanciers ? Cette maudite eſpece...

Lady CONST. N'en dites pas de mal, ce ſont d'obligeantes & de fidelles créatures : on eſt ſûr de les voir ſouvent. Que vouloient-ils ?

Sir CONST. La belle demande ! ils vouloient de l'argent, apparemment.

Lady CONST. Et ſans doute vous avez eu la bonté de leur en donner ?

Sir CONST. (*à part*) Autant qu'ils en ont demandé. Mais, motus. (*haut*) Payer vos créanciers, moi ? Morbleu, madame, en m'épouſant, pour qui m'avez-vous pris, s'il vous plaît ?

Lady CONST. Pour un autre moi-même, monſieur ; mais je me ſuis trompée.

Sir CONST. Trompée ! Enfer & furies !.... Vous êtes une ingrate. Que n'ai-je pas fait pour vous ? Ne ſuis-je pas devenu membre du parlement pour vous plaire ? N'ai je pas été pendant un mois auſſi ivre que mon cocher, pour être élu ? N'ai-je pas ſupporté toutes les inſolences d'une abominable populace, pour ſatisfaire votre vanité ? ſans compter ce maudit diſcours que je m'aviſai

de faire; Dieu sait comme je le prononçai, & comme la chambre l'écouta! Je ne savois si j'étois sur ma tête ou sur mes pieds.... Quand j'y pense, j'enrage.... Que diable avois-je affaire au parlement? Je me soucie bien de la nation, de ses intérêts!

Lady Const. Eh! qui vous parle de la nation, monsieur?

Sir Const. Vous ferez bien de ne pas m'en parler. Mon pays m'est aussi indifférent que vos créanciers: c'est tout dire. Si vous me tourmentez à ce sujet, un article dans la gazette avertira tout marchand de Londres, que je ne suis pas votre caissier. Ventrebleu! je ne prétends pas me ruiner pour les fantaisies d'une femme.

Furn. Je proteste que de mes jours je n'entendis de si basses expressions.

Lady Const. *aux deux valets.* Sortez tous deux.

Sir Const. *à part.* Je suis content de moi; j'ai soutenu la dignité maritale devant ces deux espions. La jolie, l'agréable femme! & qu'elle parle bien!

Lady Const. Me traiterez-vous toujours aussi durement, monsieur? me rendrez-vous la vie insupportable, par votre humeur?

Sir Const. *d'un ton plus doux.* Humeur! J'aime prodigieusement cette expression. Humeur! Je suppose que dans le dictionnaire d'une jolie femme, le bon sens, la raison, le jugement, doivent être placés au mot humeur. *Humeur*, en vérité!

Lady Const. Vous pouvez jouer sur le

mot (*), monſieur ; mais, permettez-moi de vous le dire, l'amour-propre eſt plus habile à nous déguiſer nos vices, que la malice d'un ennemi n'eſt adroite à mal interpréter nos vertus. Vous avez de l'humeur, monſieur ; & cette humeur eſt inſoutenable.

Sir Const. (*à part*) Elle parle comme un ange. (*haut d'un ton très-doux*) Madame, je n'en aurois pas, ſi .... ſi vous étiez raiſonnable. Parlons ſans nous fâcher .... traitons l'affaire paiſiblement. Que penſeroit-on de moi dans le monde? là, comment jugeroit-on de mon eſprit, ſi je vous laiſſois vivre à votre fantaiſie?....

Lady Const. Et penſez-vous que l'on approuve votre conduite à mon égard? Prenez-y garde, monſieur ; en voulant ſe garantir d'une erreur, on tombe ſouvent dans celle qui lui eſt oppoſée.

Sir Const. (*à part*) Cette femme-là eſt admirable!

Lady Const. Croyez-le, ſir Conſtant, s'il eſt un objet vraiment capable d'exciter la riſée du public, c'eſt l'abſurdité d'un prétendu ſage, qui adopte mille & mille travers, pour éviter un ridicule fantaſtique, enfant de ſa propre imagination.

Sir Const. (*à part*) Je ne ſuis qu'un ſot auprès d'elle, d'un mot elle ſait me confondre. Que n'ai-je le courage de lui dire la

(*) *Humeur* en anglois, a la même ſignification qu'humeur en françois ; mais on s'en ſert auſſi pour exprimer la gaieté, une ſaillie, une plaiſanterie, l'agrément d'un ouvrage d'eſprit qui fait rire.

vérité! Mon cœur m'en presse.... (*haut*) Ecoutez, madame; vous savez .... oui, vous savez, milady Constant, que .... je suis .... d'un bon naturel, & qu'au fond .... & tout ce qui sera en mon pouvoir .... tout ce qui sera raisonnable....

Lady Const. Ai-je jamais desiré ce qui ne l'étoit pas? Est-il déraisonnable de tenir un grand état, quand on est noble & riche? Est il déraisonnable d'aimer la société, de se conformer aux usages du monde? de donner aux autres, de se procurer à soi-même des plaisirs permis & décents? Est-il raisonnable de se priver des douceurs de la vie, quand notre fortune nous offre les moyens de les goûter toutes?

Sir Const. (*à part*) Elle pense à ravir. Ah, si j'avois la moitié de son esprit!.... (*haut*) Terminons cette éternelle dispute. Je veux vous obliger.... Si une somme d'argent.... une somme modérée peut vous satisfaire .... cent, deux cents guinées.... (*à part*) Pourquoi ne lui en donnerois-je pas trois cents? Je les ai sur moi. (*haut*) Si trois cents guinées peuvent rétablir la paix entre nous...

SCENE IV.

Furnish, *les mêmes.*

Furn. On vient d'apporter votre nouvelle parure, madame.

Sir Const. (*à part*) Tout est perdu! la maudite créature nous écoutoit; c'est une

langue.... Réparons le mal, crions, pestons, jurons. (*haut*) Trois cents guinées! Pour les risquer sur une carte, n'est-ce pas? Et je vous les donnerois? Corbleu, madame! me prenez-vous pour un sot, pour un imbécille?

Lady CONST. *surprise.* Cet homme perd la tête! sur quoi s'emporte-t-il?

Sir CONST. Depuis une heure je vous le dis, madame, il faut changer de conduite. Oh! vous cesserez de jouer, d'attirer chez moi tous les fats de la cour, tous les impertinents de la ville, toutes les précieuses de Londres. Comment, morbleu! pouvoir à peine entrer dans ma maison, être obligé d'en forcer la porte, sans cesse bloquée par une foule de singes en livrée!

Lady. CONST. Eh, bon dieu! d'où s'éleve cette fureur? à propos de quoi?

Sir CONST. A propos, à propos..... (*à part*) Le diable m'emporte, si je puis le dire! Cette coquine de femme de chambre.... encore là, toujours là!... (*haut*) A propos, madame, à propos de la raison. N'est-il pas honteux à une honnête femme d'aimer mieux Quinola que son mari?

Lady CONST. Vos procédés ne m'engagent pas assurément à vous donner la préférence sur lui.

Sir CONST. Toujours occupée de vos cartes! Si vous me faites la grace de me donner un héritier, à la place de ses yeux, vous lui mettrez deux as noirs sur le front.

FURN. Ah, je sais bien ce que milady de-

vroit placer sur le vôtre ! (*Furnish s'enfuit.*)

Sir Const. Sortez vîte, insolente; sortez, ou craignez...

Lady Const. C'en est trop, monsieur; vous lassez ma patience; toute la douceur de mon caractere ne peut me faire supporter la bizarrerie du vôtre. Je ne m'attirai jamais ces scenes révoltantes. Vous vous emportez sans sujet; vos expressions sont grossieres, vos procédés choquants; l'avarice & l'humeur vous dominent; vous avez une ame étroite, un cœur insensible. Je rougis de vos petitesses; j'ai honte de porter le nom d'un homme qui ne peut agir, ou parler, sans exciter le mépris d'une personne sensée.

Sir Const. (*à part*) J'ai été trop loin, je suis une bête. Elle rougit d'être ma femme!.... Que dire à présent?

Lady Const. Je vous ai souvent proposé de nous séparer: vous avez senti la nécessité de ce projet, vous l'avez même approuvé; j'insiste, monsieur, sur son exécution.

Sir Const. (*a part*) J'aimerois mieux mourir. (*haut*) Mais, écoutez donc, vous tombez dans le défaut que vous venez de me reprocher. Faut-il être extrême? (*d'un ton doux*) Je ne m'oppose pas absolument à ce que vous desirez.... Vous voulez jouer, voir du monde.... Eh bien, dépensez.... mais ne prodiguez pas. (*à part*) Si elle me regarde, elle va tout deviner. (*haut*) Vous savez combien je crains d'être ridicule.....

Lady Const. Eh, vous êtes bien pis, monsieur! Vous consentîtes l'autre jour à une

une séparation, les articles furent écrits; je vous conjure de les signer, de les signer à l'instant.

Sir Const. *embarrassé.* Mais songez donc qu'alors votre fortune ne vous permettra plus ces dépenses excessives ...

Lady Const. Elle me permettra d'espérer du repos, & je n'en puis goûter dans votre maison.

Sir Const. (*à part*) Malheureux sot que je suis! ai-je pu la fâcher, la révolter à ce point! (*haut d'un ton caressant*) Quand je veux vous éloigner de ce dessein, c'est pour votre propre avantage. Vous dites que je suis brusque, emporté; & vous, lady Constant ... (*d'un ton très-affectueux*) là, soyez juste, n'êtes-vous point un peu prompte? En s'expliquant, on pourroit s'entendre... (*à part*) Je voudrois qu'elle me devinât. (*haut*) Je ne veux pas être un mari tyrannique, non; si vous saviez... prêt à vous abandonner tout pouvoir, à me laisser guider par vous....

Furn. *en entrant avec précipitation.* On vient de la part de mistriss Lovemore, demander si milady....

Sir Const. *furieux.* (*à part*) Encore interrompu! Le grand diable apporte ici cette furie toutes les fois ..... J'allois lui dire, lui avouer .... (*haut*) Morbleu! je veux chasser tous ces importuns valets, être souverain dans ma maison. Oui, ventrebleu! je le veux, je le veux, vous dis-je.

Lady Const. Un jour de mars est moins

changeant que l'humeur de cet homme; c'est un tourbillon, une tempête!

Sir Const. Je veux être le vent, l'orage, la grêle, la foudre, dans ma propre maison, si c'est mon plaisir. Je suis votre maître, madame; mort & damnation! je le suis. Je ne me laisserai plus tourmenter par une femme vaine, folle, prodigue, & sans respect pour son mari. (*Il sort.*)

SCENE V.

Lady Constant, Furnish.

Lady Const. Il est en démence, sa conduite est inexplicable.

Furn. Odieuse, insupportable! Il faut vous séparer, madame, ou n'espérez jamais d'être heureuse.

Lady Const. Quel destin contraire m'a fait rencontrer sir Constant, m'unir à lui! Rien ne peut adoucir ce naturel sauvage; la raison, la décence, l'humanité, sont des qualités étrangeres à son cœur. Il ne sait ni faire le bonheur d'un autre ni se rendre heureux lui-même. Mais laissons ce triste sujet. Que veut mistriss Lovemore?

Furn. Savoir si milady sera visible ce matin.

Lady Const. Je le suis pour elle, assurément. Viens, je vais lui écrire. Ah, de tous les malheurs, le plus grand est d'être la femme d'un homme sans mérite!

SCENE VI.

M. LOVEMORE, sir CONSTANT.

Sir CONST. ENTREZ, mon ami, entrez; vous n'avez point oublié notre rendez-vous; j'en ſuis charmé.

M. LOV. Me voilà prêt à remplir les devoirs de l'amitié.

Sir CONST. Vous êtes un digne homme, en vérité!

M. LOV. vous me faites honneur. Comment ſe porte milady?

Sir CONST. A merveille! Jamais je ne la vis ſi belle. Eſt-ce que nous ne venons pas d'avoir une autre diſpute?

M. LOV. Tout-à-l'heure?

Sir CONST. Dans l'inſtant. Mais je vous ai promis une confidence..... Je vous prie, ſoyez vrai. N'avez-vous jamais rien remarqué de particulier en moi?

M. LOV. Non, du tout. De ma vie je ne vis un homme plus ordinaire.

Sir CONST. Eſt-il poſſible! Même ſur ce qui concerne ma femme, vous n'avez rien apperçu?

M. LOV. Quoi? que vous vivez mal enſemble? Ce n'eſt pas une ſingularité.

Sir CONST. Et moi, je vous dis que je ſuis un homme très-ſingulier.

M. LOV. Non, ma foi!

Sir CONST. Je le ſuis, vous dis-je, & très-fort. La plus étrange créature qui reſpire,

eſt moins bizarre que moi.... Allons, vous l'avez bien vu ?

M. Lov. Non, je vous le proteſte. Êtes-vous jaloux ? Je ne le crois pas.

Sir Const. Jaloux ! fi donc ! milady Conſtant eſt une femme d'honneur ; elle penſe bien, ſe conduit bien.... Vous n'y êtes pas ; ce n'eſt point cela.

M. Lov. Et que diable eſt-ce donc ?

Sir Const. Ne pouvez-vous deviner ?

M. Lov. Non, ſur mon ame, non ; expliquez-vous.

Sir Const. M. Lovemore, j'ai la plus grande confiance en vous.... Mais permettez, voyons ſi perſonne n'écoute. (*Il va regarder à la porte.*)

M. Lov. Quel caprice le tourmente, quelle furie a pris poſſeſſion de lui ?

Sir Const. *revenant.* Vous ne vous feriez jamais imaginé qu'une pareille foibleſſe.... Je rougis à la ſeule idée. (*Il détourne la tête.*)

M. Lov. Allons, ſoulagez-vous, parlez, de quoi s'agit-il ? je puis vous donner des conſeils peut-être.

Sir Const. Ah ! c'eſt ce que j'attends de votre amitié ; l'affaire eſt délicate, & d'une eſpece. (*à part*) S'il alloit me trahir, mon dieu ! je n'oſerois plus me montrer.

M. Lov. Vous héſitez trop, c'eſt offenſer mon amitié.

Sir Const. Pardon, M. Lovemore ; je vous eſtime, ſoyez-en bien ſûr ; mais... je crains... il eſt une ſorte d'amis qui, ſi vous dépoſez un ſecret dans leur ſein, le gardent, il

eſt vrai, mais prennent occaſion de votre confiance pour vous maîtriſer le reſte de vos jours.

M. Lov. Ces amis-là n'en méritent pas le nom. L'amitié eſt généreuſe, elle eſt noble dans ſes procédés. Une tendre ſympathie fait partager les peines d'un ami, & l'honneur engage à oublier un ſecret confié.

Sir Const. Vous diſſipez mes terreurs!... chut! N'ai-je rien entendu? Il me ſemble voir une ombre là, du côté de la porte.... La curioſité des valets eſt ſi ingénieuſe. (*Il va regarder.*)

M. Lov. Tant d'effroi, tant de précautions! que diable a-t-il en tête?

Sir Const. *revenant.* Je me trompois, ce n'eſt rien. Mon cher Lovemore, vous allez être dépoſitaire du plus important ſecret... qu'il paſſe du fond de mon cœur, dans les replis les plus cachés du vôtre. Que l'œil le plus perçant ne puiſſe le pénétrer. Mes inclinations ſe ſont fixées.... Mais vous allez rire, vous moquer de moi!

M. Lov. Eh non, continuez.

Sir Const. On croiroit.... les apparences trompent.... je ſuis.... j'ai honte de le dire.... je ſuis amoureux.... très-amoureux!

M. Lov. N'eſt-ce que cela? L'amour eſt une paſſion ſi naturelle....

Sir Const. D'accord; mais la mienne! je ſuis amoureux de....

M. Lov. Briſons vîte ſur ce ſujet. Milady Conſtant pourroit découvrir que je ſuis dans votre confidence; elle me croiroit ligué avec vous pour la chagriner; au nom du ciel!

épargnez moi des tracasseries, une querelle, l'inimitié d'une femme respectable.

Sir Const. Cela s'appelle viser à une lieue du but. Vous ne me comprenez pas? Écoutez....

M. Lov. Non, pas un mot.

Sir Const. Mais laissez-moi donc vous dire....

M. Lov. *s'éloignant de lui.* Je ne veux rien entendre. Je veux pouvoir jurer que je ne suis point d'intelligence avec vous. (*à part*) Elle apprendra que je désapprouve son infidélité, elle m'en saura gré; & le diable me sera bien contraire, si je ne profite de son dépit, & ne deviens l'heureux vengeur de ses torts.

Sir Const. *courant après lui.* Mais, écoutez. L'objet de ma passion, la charmante créature qui me séduit, dont les attraits m'enchantent, c'est....

M. Lov. Je ne veux pas la connoître.

Sir Const. Eh, vous la connoissez! Cette divine personne est....

M. Lov. Morbleu! gardez votre secret.

Sir Cont. est ma femme.

M. Lov. *se reculant avec surprise.* Votre femme!

Sir Const. Ma propre femme.

M. Lov. *levant les mains d'étonnement.* Voilà bien la découverte la plus inattendue!

Sir Const *d'un air consterné.* Je suis perdu! Vous riez déja de ma sottise?

M. Lov. *du même ton.* L'ai-je bien enten-

du? amoureux.... de milady Conftant.... d'elle! de votre propre femme?

Sir CONST. *tout mortifié.* Hélas! oui; n'augmentez pas ma confufion. M. Lovemore; épargnez-moi. Je fuis perdu, je le vois. Je n'oferai plus foutenir les regards de perfonne.

M. LOV. *d'un air grave.* Je n'aurois pas cru cela de vous, fir Conftant.

Sir CONST. *triftement.* Vous me trouvez bien ridicule, n'eft-ce pas?

M. LOV. Que voulez-vous dire? eft-il ridicule d'aimer une femme de mérite? Quelle idée! Allons, reprenez votre joie. Pour imiter votre franchife, vous tirer d'inquiétude, & vous mettre à votre aife, je vais à mon tour vous confier un fecret. Vous connoiffez ma femme?

M. CONST. Eh bien?

M. LOV. Eh bien, je l'aime.

Sir CONST. Vous l'aimez!

M. LOV. J'en fuis fou.

Sir CONST. Quel conte! vous badinez?

M. LOV. Rien n'eft plus férieux; je l'adore, vous dis-je.

Sir CONST. Ah, je refpire! donnez-moi votre main; donnez-la-moi. Cet aveu me tranfporte. Vous aimez votre femme? Cette foule de maîtreffes que vous avez, eft donc une rufe, une adreffe, pour cacher à miftrifs Lovemore & au public....

M. LOV. Eh, fans doute, à miftrifs Lovemore fur-tout. Dès qu'une femme eft fûre de l'affection de fon mari, elle le regarde

comme un ennemi vaincu, abandonne sa fortune au pillage, & met sa personne aux fers. Le pauvre diable est enchaîné pour le reste de sa vie.

Sir CONST. Cela est très-bien vu.

M. LOV. Et puis, le monde est si porté à railler! Si on avoit le moindre soupçon de votre foiblesse, de la mienne, imaginez les brocards, les épigrammes, les vaudevilles, dont nous deviendrions le sujet!

Sir CONST. Voilà ce que j'ai toujours redouté : aussi ai-je constamment querellé, tourmenté, impatienté ma pauvre femme, pour voiler mes sentiments & prévenir les soupçons.

M. LOV. J'admire votre prudence : il n'est pas aisé d'en conserver dans tous les moments. Milady Constant a de certains yeux.... d'un regard elle éveille le desir.

Sir CONST. Eh, vraiment oui; mais je me garde bien....

M. LOV. Il vous est aisé de résister; presque sur le retour, vous pouvez maîtriser....

Sir CONST. Qu'appellez vous *aisé*, *maîtriser*? Si vous saviez combien il m'en coûte....

M. LOV. Réellement?

Sir CONST. Je jouis d'une forte santé, M. Lovemore; je me sens ma foi plus jeune que jamais.

M. LOV. Est-il vrai?

Sir CONST. Oui, sur mon honneur; mais ma femme ne s'en doute pas, voyez-vous.

M. LOV. Discret à ce point! vous êtes un homme admirable!

Sir Const. Circonſpect, au moins. Mais je ſuis éperdument amoureux, voilà le mal. Toujours en tranſe, toujours tremblant d'être découvert, je gronde ma femme, il eſt vrai; mais je ne ſaurois m'empêcher d'avoir des attentions pour elle.

M. Lov. Des attentions! & de quelle eſpece?

Sir Const. Oh, de toutes ſortes! Par exemple, elle vouloit ajouter à ſes diamants, elle me l'a dit; je l'ai refuſé très-durement; mais j'ai vîte été chez le jouaillier, j'ai acheté ce qu'elle deſiroit : on va lui apporter le petit écrin.... Rien de mieux imaginé; un inconnu qui s'enfuira .... laiſſez-moi rire de ſa ſurpriſe... Elle ſoupçonnera le diable, plutôt que moi ... Afin de mieux me cacher, je ferai le jaloux .... Vous approuvez cela, n'eſt-ce pas?

M. Lov. Modérément. (*à part*) Je ne voudrois pas qu'il fût jaloux de moi. (*haut*) En feignant de la jalouſie, on en prend quelquefois; fi! ne faites point le jaloux. (*à part*) Cela me dérangeroit.

Sir Const. Mon cher compagnon de tendreſſe, de ſouffrance, embraſſons-nous! Il me vient une bonne penſée; nous pouvons nous aider mutuellement.

M. Lov. Comment?

Sir Const. Nos femmes ſouhaitent mille choſes; nous n'oſons preſque rien accorder; mais ſi vous y conſentez....

M. Lov. Eh bien?

Sir Const. Si vous voulez me ſervir...

M. Lov. De tout mon cœur.

Sir Const. Par exemple : milady Conſtant n'eſt pas en argent ; vous ſavez qu'elle dépenſe noblement : je vais vous donner des billets de banque, vous les lui porterez. Vous lui direz qu'étant mon ami, honteux de ma léſine, & ſachant les moyens de retirer cette bagatelle ....

M. Lov. Auſſi politique que Machiavel !

Sir Const. Le projet vous plaît ?

M. Lov. La bonne tête ! (*à part*) capable d'acheter à grand prix l'ornement dont elle eſt digne.

Sir Const. Tenez, prenez ces trois billets de cent guinées chacun ; portez-les-lui, offrez davantage, priez-la d'agir ſans façon avec vous ; jurez que vous avez mille, dix mille guinées à ſon ſervice.

M. Lov. Cela vaut fait. (*à part*) L'aventure eſt rare.

Sir Const. Mon cher Lovemore, vous pouvez tout attendre de ma reconnoiſſance.

M. Lov. Prenez-y garde, je mettrai peut-être ce ſentiment à l'épreuve. (*à part*) Si je ne me trompe, il aura quelque choſe à me pardonner.

Sir Const. Allez, courez, volez à l'appartement de ma femme ; elle eſt chagrine, j'en ſuis touché ; elle veut ſe ſéparer de moi, je frémis d'y ſonger. Parlez-lui, calmez-la, tâchez d'appaiſer ſa colere, banniſſez de ſon eſprit ces triſtes idées, amuſez-la, rendez-lui ſa tranquillité, ſa joie. Allez.

M. Lov. Je l'amuſerai tant qu'il vous plaira, mon cher ; & ſi je ne la laiſſe pas très-

contente, sur mon honneur, ce sera sa faute, & non pas la mienne.

Sir Const. Là, mon plan de conduite est donc.....

M. Lov. Nouveau! charmant! il me plaît tout-à-fait!

Sir Const. Je ne manque pas de tête, au moins.

M. Lov. Non. Seulement on pourroit ajouter à cette excellente tête ... Allons, je fais mon affaire du reste. Je vais chez milady. (*Il sort.*)

Sir Const. Que le succès vous accompagne, mon cher, mon très-cher ami! Ce Lovemore est un homme bien serviable! On vient : qui seroit-ce? la voix de sir Brillant... Le diable l'extermine! il va chez ma femme; je ne le veux pas; il interromproit Lovemore; l'affaire m'intéresse.... Pendant qu'un ami m'oblige, cet étourdi ..... je l'entends.... Sir Brillant, où allez-vous? entrez ici, entrez, s'il vous plaît.

SCENE VII.

Sir Brillant, sir Constant.

Sir Brill. Est-ce qu'il n'est pas encore jour chez milady?

Sir Const. J'ai bien autre chose en tête, que de savoir s'il est jour ou nuit chez une femme!

Sir Brill. Cette indifférence pour la vôtre est impardonnable. Milady Constant est

belle, charmante; elle connoît le monde; elle a du goût, de l'esprit, de la jeunesse, des graces, un mérite supérieur.

Sir Const. (*à part*) Il ignore combien il me flatte, en lui rendant justice. (*haut*) A-t-elle tout cela, monsieur?

Sir Brill. Qui en doute? Mais est-elle visible?

Sir Const. Elle est invisible, inintelligible, incompréhensible. Elle a des vapeurs, elle est mal, on ne la voit point, on ne lui parle point.

Sir Brill. J'en suis fâché : j'avois une nouvelle à lui apprendre.

Sir Const. Eh bien, dites-la-moi.

Sir Brill. Vous connoissez sir Henry?

Sir Const. Beaucoup.

Sir Brill. Le pauvre diable! qu'il est à plaindre!

Sir Const. A-t-il perdu au jeu?

Sir Brill. C'est bien pis!

Sir Const. S'est-il battu? est-il blessé?

Sir Brill. Ce ne seroit rien; il pourroit en revenir.

Sir Const. Est-il mort?

Sir Brill. Pis! vous dis-je. Il est amoureux comme un fou, comme un sot; mais devinez de qui : je vous le donne en cent.

Sir Const. D'une provinciale?

Sir Brill. Non.

Sir Const. D'une prude sur le retour?

Sir Brill. Non.

Sir Const. D'une coquette? d'une....

Sir Brill. Non.

Sir Const. D'une chanteuſe italienne?

Sir Brill. Non.

Sir Const. Du diable?

Sir Brill. A-peu-près. De ſa femme.

Sir Const. *déconcerté.* De ſa femme, hélas!

Sir Brill. Ah, que Lovemore en rira!

Sir Const. Croyez-vous? (*à part*) J'oſe à peine reſpirer, ſes regards m'effraient, & ſes propos me tuent.

Sir Brill. Je brûle d'entendre Lovemore ſur cette affaire, lui qui ne peut concevoir qu'un homme ſoit aſſez imbécille pour aimer ſa femme.

Sir Const. Oh! il s'embarraſſe de miſtriſs Lovemore, comme moi de milady Conſtant.

Sir Brill. Ce malheureux Henry, comme il ſera contrarié, tracaſſé, tourmenté! Le tendre couple a fui les regards d'une ville profane. Philémon & Baucis ſont aux champs. Le premier mois ſera rempli par l'amour; l'ennui préſidera au ſecond; le troiſieme enfantera le dégoût, l'aigreur & la haine.

Sir Const. *d'un ton timide.* Eſt-ce la marche de l'amour conjugal?

Sir Brill. Oh, très-aſſurément. Mais vous paroiſſez triſte?

Sir Const. Moi? point du tout; cependant votre hiſtoire eſt aſſez lugubre.

Sir Brill. Pour ſir Henry, à la bonne heure; mais pour nous.... Vous la conterez à milady.

Sir Const. Oui, ſi je la vois.

Sir Brill. Puiſque je ne puis lui faire ma cour, je vous laiſſe.... Parbleu, ſir Conſtant, vous avez l'air ſombre?

Sir Const. *de mauvaise humeur.* Le diable m'emporte, si je ne suis pas très-gai!

Sir Brill. Assurez milady de mon respect, je vous en prie. Adieu. Je pars. (*Il sort.*)

Sir Const. *seul.* Le ciel en soit loué! Ce maudit fat! dans quel trouble, dans quelle agitation j'etois en l'écoutant! Mais il ne se doute de rien. Voici Lovemore.

SCENE VIII.

M. Lovemore, sir Constant.

Sir Const. Eh bien, mon cher, avez-vous réussi?

M. Lov. Comme vous pouviez le souhaiter. Sensible à cette marque de mon attention, elle m'a poliment remercié, & s'est défendue long-temps de rien accepter. Mais, persuadée enfin par mes discours, considérant notre intimité, me voyant très-sûr de retirer de vous cette somme offerte, elle a bien voulu, si je recevois son billet....

Sir Const. Elle a pris les trois cents guinées? Bon!

M. Lov. Je vous remets sa reconnoissance.

Sir Const. *l'embrassant.* Que je suis aise! quel service vous m'avez rendu! Elle est bien contente de vous?

M. Lov. Oui, (*à part*) Mais je n'ai pas sujet de l'être d'elle (*haut*) Que vois-je! ma femme ici? J'enrage.

Sir Const. Oui, c'est elle; & la mienne aussi. (*à part*) Je veux observer comment il se conduit, pour ma propre étude.

SCENE IX.

mistriss Lovemore, lady Constant; *les mêmes.*

Lady Const. Vous voir hors de chez vous, madame, c'est une agréable nouveauté.

Mistriss Lov. C'en est peut-être une aussi de vous rencontrer chez vous! & je me félicite de cet heureux hasard.... Quoi, M. Lovemore, vous êtes ici? Je vous croyois dans la cité.

M. Lov. Je n'irai que ce soir, madame.

Mistriss Lov. Je puis donc me flatter que vous dînerez avec moi?

M. Lov. Ah, seigneur! peut-on tourmenter ainsi?.. Ne vous ai-je pas dit que je ne sais?

Sir Const. (*à part*) Il faudroit qu'elle fût diablement fine, si elle devinoit son amour. Bien! fort bien!

Lady Const. Comme M. Lovemore est d'un naturel très-obligeant, pour vous faire plaisir, il dînera chez lui, j'en suis sûre. Par une raison contraire, sir Constant ne sortira pas; j'en jurerois.

Sir Const. *brusquement.* Je sortirai, s'il me plaît; je resterai, si je le veux. (*bas à Lovemore en riant*) Elle ne se doute de rien!

M. Lov. Non, ma foi! (*à part*) Le sot animal!

Mistriss Lov. Votre carrosse est en-bas, je vais renvoyer mes gens; vous voudrez

bien me mener, n'eſt-ce pas, M. Lovemore ?

M. Lov. Si j'avois prévu... aſſurément... Mais madame, j'ai des viſites indiſpenſables, je vais très-loin.

Sir Const. (*à part*) Ah, ah ! il ne veut pas qu'on la voie dans ſon carroſſe; il eſt encore plus prudent que moi. Obſervons.

Lady Const. Madame, j'aurai demain une très-nombreuſe aſſemblée ; vous me feriez une grande faveur, ſi vous vouliez bien paſſer le ſoir avec moi.

Sir Const. Demain, une grande aſſemblée ? Choſe rare ! n'en avez-vous pas tous les jours ? Vous devriez imiter miſtriſs Lovemore ; voilà ce qu'on appelle une femme ſenſée ! elle ſait être ſeule. (*bas à Lovemore.*) Dis-je bien ? Hem !

M. Lov. Toujours de mieux en mieux. Meſdames, je vous laiſſe. (*bas à lady Conſtant.*) Gardez bien le ſecret. (*haut*) Milady, je vous ſalue. (*A ſa femme, en lui faiſant une profonde inclination.*) Madame, je vous ſouhaite le bon jour. Adieu, ſir Conſtant. (*Il ſort.*)

Sir Const. (*à part*) Je viens de prendre une bonne leçon ! Jamais ma femme ne ſaura que je l'aime. (*haut*) Meſdames, je vous laiſſe auſſi ; une affaire m'appelle. Miſtriſs Lovemore, j'ai l'honneur de vous ſaluer. (*à ſa femme en imitant Lovemore.*) Madame, je vous ſouhaite le bon jour. (*Il ſort.*)

SCENE X.

Lady Constant, Mistriss Lovemore.

Mistriss Lov. Voilà deux agréables maris! il faut en convenir.

Lady Const. Je vous abandonne le mien; mais il vous reste une espérance. M. Lovemore est un homme très-poli; il a de l'esprit, est capable de réflexion, il peut connoître ses erreurs, & les réparer. Mais sir Constant est d'une grossiéreté choquante; jamais une femme délicate ne peut être heureuse avec un mari de son caractere.

Mistriss Lov. La politesse que la froideur accompagne, entretient l'indifférence, & la rend plus sensible. Je desire l'affection de mon mari, & non pas de vains égards. Venons au sujet de ma visite. Depuis peu j'ai découvert une de ses intrigues; elle m'inquiete plus que les autres. J'ai formé un dessein; avant de l'exécuter, je viens vous consulter. Connoissez-vous une veuve appellée Belmour?

Lady Const. Mistriss Belmour?

Mistriss Lov. Sir Brillant assure que c'est une personne très-respectable: mais vous savez quelle foi...

Lady Const. En toute autre occasion, défiez-vous de lui; mais, dans celle-ci, il ne vous en impose point, je vous l'assure.

Mistriss Lov. Ah, madame! ce que je sais d'elle & de mon mari...

Lady CONST. On vous trompe, croyez-le, je réponds d'elle.

Mistriss LOV. Mais, si je suis sûre que tous les soirs M. Lovemore reste très-tard....

Lady CONST. Pure calomnie! On veut vous inquiéter; on vous donne de faux avis, je puis vous le prouver. Mais, comme sir Constant va & vient sans cesse, il pourroit nous interrompre. Allons dans mon cabinet, je leverai tous vos doutes; je connois mistriss Belmour, je la justifierai aisément. Ah, ma chere! défendez-vous contre la jalousie : on peut appeller ce triste sentiment la jaunisse de l'ame : il trompe, égare, entraîne dans des méprises dangereuses, peint tout des mêmes couleurs, & ne laisse pas distinguer une tendre amie, d'une odieuse rivale.

ACTE III.

Le théatre représente une salle à manger, chez M. Lovemore. Il est à table avec sa femme, des valets les servent.

SCENE PREMIERE.

M. LOVEMORE, mistriss LOVEMORE, WILLIAM.

M. LOV. EN vérité mistriss Lovemore, vous devriez bien abandonner cet éternel sujet, si souvent rebattu! William, des cure-dents.

WILL. En voilà, monsieur.

Mistriss Lov. Vous m'y ramenez sans cesse par votre conduite, monsieur : mon attachement pour vous m'engage à vous répéter des avis dont vous faites trop peu d'usage.

M. Lov. Je vous rends grace, madame : vous formez des souhaits pour mon bonheur, je le sais ; & le vôtre est aussi l'objet de tous mes vœux. William, de l'eau.

Mistriss Lov. Vous feriez mon bonheur, en vous occupant davantage de vous-même. M. Lovemore, craignez d'abréger vos jours. A quels excès vous vous livrez ! à quel prix vous achetez des plaisirs frivoles & dangereux ! Ces longues veilles vous abattent ; votre pâleur me touche & votre état m'afflige. Oui, en vérité !

M. Lov. Mais quelle folie ! *(Il se rince la bouche.)*

Mistriss Lov. Vos yeux sont fatigués, vous refusez à la nature un repos qu'elle exige ; les mets les plus délicats ne flattent plus votre goût....

M. Lov. Pardonnez-moi, ma chere, j'ai très-bien dîné.

Mistriss Lov. Vous n'avez pas mangé, monsieur : un sentiment trop éclairé me porte à vous observer, pour que rien échappe à mon attention : on peut en imposer à l'amour, M. Lovemore, mais jamais à l'amitié.

M. Lov. A boire. Mistriss Lovemore, je vous porte la santé de tous nos amis absents.

Mistriss Lov. Je ne veux point mettre sous

vos yeux l'extrême négligence de vos affaires, les pertes considérables que vous faites au jeu, les regrets où le temps peut vous condamner : mais la mauvaise compagnie, dont vous vous laissez environner ; ces vils complaisants, nés dans la bassesse, ou ruinés par de honteuses extravagances, qui se soumettent lâchement à procurer aux autres des amusements.... Eh, fi ! savez-vous où l'habitude de les voir, de les entendre, peut vous conduire ? Avec tant d'esprit, de raison, comment ne méprisez-vous pas....

M. Lov. *se lavant la bouche, s'interrompt pour répondre.* Pensez- vous, madame, que mes principes....

Mistriss Lov. Je vous rends justice, monsieur ; votre cœur est généreux, vos principes sont nobles ; mais, en vous en écartant, vous risquez de les affoiblir, même de les perdre. Puis-je vous faire une question ?

M. Lov. *toujours occupé de sa bouche.* Comme il vous plaira, madame.

Mistriss Lov. Mettez la main sur votre cœur & répondez-moi sincérement. Croyez-vous n'avoir aucun reproche à vous faire ?

M. Lov. William, de l'eau.

Mistriss Lov. Ai-je mérité le traitement que j'éprouve ?

M. Lov. William, ôtez tout cela, donnez-moi un fauteuil ; je suis mal sur cette chaise.

Mistriss Lov. Vous desirâtes mon cœur ; je vous crus digne d'obtenir la préférence sur vos rivaux, & je pense encore, monsieur,

devoir m'applaudir de mon choix. Depuis notre union, j'ai mis tous mes ſoins à vous prouver ma tendreſſe ; vos froideurs ne l'ont pas éteinte, &, ſi vous le vouliez, ces moments, où je ne puis retenir mes plaintes, ſeroient remplis par les douces expreſſions de ma reconnoiſſance.

M. Lov. *tourne le dos à la table, s'arrange dans ſon fauteuil, & commence à bâiller de temps en temps.* De la reconnoiſſance, bon dieu! ma chere, vous!... vous ne m'en devez point.

Miſtriſs Lov. *toujours à table.* J'ai négligé le monde ; tout ce qu'il a d'attrayant m'a peu flattée ; j'ai fixé mes regards ſur vous ſeul. Vos goûts ont été mon étude ; vos intérêts, ma principale occupation. Les heures qu'une femme de mon âge perd à ſa toilette, je les ai paſſées dans mon cabinet avec votre intendant, vos gens d'affaires.

M. Lov. *étendant les bras & bâillant.* Intendant, gens d'affaires! Vous dites vrai, ma chere, vous avez bien raiſon : je ſuis fort éloigné de vous contredire.

Miſtriſs Lov. La fortune que je vous ai apportée, me mettoit en droit d'imiter lady Conſtant, d'attirer chez moi la ville & la cour : mais vous voyant diſſiper avec prodigalité, pour ne pas gêner votre dépenſe, j'ai reſtreint la mienne, & par mon économie je vous ai fourni les moyens de vous éloigner davantage de moi.

M. Lov. *très-aſſoupi, laiſſant aller ſa tête.* Vous parlez au mieux.... très....

bien.... oui.... au mieux.... vous.... avez rai.... ſon.... ma.... chere....

Miſtriſs Lov. Avoir raiſon, M. Lovemore, auprès de vous, c'eſt un foible avantage! Mais ſi vous convenez de la juſteſſe de mes plaintes, pourquoi ne les feriez vous pas ceſſer?

M. Lov. *tombant de ſommeil.* Mais.... oui.... raiſon.... plaintes.... cela eſt très-bien dit.... (*Il s'endort tout-à-fait.*)

Miſtriſs Lov. Je ne vous demande plus des ſentiments que votre inconſtance n'a pu vous permettre de conſerver. Comment, après tant de diſſipations, d'infidélités, goûteriez-vous les douceurs paiſibles, les ſimples amuſements que pourroit vous offrir votre maiſon? vous qui, à force de jouir ſans ménagement, commencez à trouver tout inſipide; même ces paſſions effrénées, que l'emportement de la jeuneſſe & le feu de l'imagination transforment en plaiſirs..... Mais, au moins, ſoyez mon ami; payez ma tendreſſe par des égards, par un peu d'aſſiduité; ne m'abandonnez pas tout le jour à la triſteſſe de mon cœur, daignez..... (*Elle ſe leve, le regarde, & s'apperçoit qu'il dort.*) Hélas! à qui s'adreſſent mes diſcours? Il ne m'entend point l'ingrat! Cet homme eſt inſenſible! Eh! pourquoi donc m'obſtiner?... Je dois le haïr, le mépriſer.... Non, un nœud ſacré nous lie; mon devoir eſt de l'aimer, de ne point l'abandonner à l'égarement de ſon cœur, d'y rappeller les ſentiments de l'honneur, de m'efforcer de le rendre ſage &

heureux. Suivons mon projet. Milady Conſtant peut être prévenue; n'importe, ſes diſcours m'encouragent. Le portrait qu'elle m'a fait de miſtriſs Belmour .... Eſſayons tout. (*Elle s'arrête devant ſon mari, le regarde, & s'écrie :*) Ah, Lovemore, Lovemore! qu'eſt devenu le temps où je vous étois ſi chere? Ah, puiſſé-je perdre la vie, ou le voir renaître! Allons : l'eſpoir n'eſt pas encore éteint dans mon cœur. (*Elle ſort.*)

M. Lov. *s'agite en dormant, prononce des mots mal articulés, s'éveille peu à peu.* Raiſon... oui... ſans doute... vous avez toujours... raiſon... Non, ma chere... non... beſoin de dormir... moi!... il n'étoit que... deux heures ... oh ... vrai ... deux heures au plus... quand je ſuis rentré... Pardon... oui, un peu aſſoupi... Comment... ſi... je... vous écoute? Bon! jamais; que diable vous mettez-vous dans la tête?... Sir Conſtant, un ſot.... un imbécille.... Oh, que non! (*s'éveillant, frottant ſes yeux.*) Que diable!... je m'endors, je crois... Comment dites-vous, madame? Sûrement vous parlez juſte; mais, comme je viens de vous le dire, on ne peut pas toujours... Me voilà très-attentif... Elle n'y eſt plus! ma foi le ſommeil m'a ſurpris; ſa harangue... elle la reprendra... rien de perdu, tout ſe retrouve en ménage... Diſſipons ce maudit engourdiſſement. Je ne ſavois où aller, j'ai dîné avec ma femme; me voilà aſſoupi pour le reſte du jour. (*tirant ſa montre.*) Quelle

heure est-il? voyons : six heures! William... eh! vîte...

WILL. *entre.* Monsieur?

M. LOV. Tenez-vous prêt; je sors dans un instant. Mes gens sont-ils où vous savez?

WILL. Oui, monsieur.

M. LOV. Allons donc. (*Il récite des vers.*) O belle Cythérée! remplissez les vœux du plus zélé de vos adorateurs. Précédez mes pas; que les graces, les jeux & les plaisirs m'environnent! daignez me prêter les armes & les attraits de l'aimable enfant qui soumet l'univers à votre empire. (*Il sort.*)

SCENE II.

Le théatre représente un grand cabinet d'assemblée dans la maison de mistriss Belmour. On voit sa toilette, des livres, un clavecin; Mignonette arrange la toilette; mistriss Belmour lit tout haut.

MISTRISS BELMOUR *lisant.*

HEUREUSE *celle dont l'humeur égale, & le front toujours serein, fera renaître demain le plaisir qu'elle inspire aujourd'hui, qui se plaît à contempler les charmes de sa sœur; dont l'oreille n'est point blessée des soupirs qu'excite sa fille, qui attend, pour répondre à son époux irrité, que sa colere soit ralentie; sait cacher l'empire qu'il lui laisse; commande sans orgueil, obéit sans contrainte; aussi riante en cédant, que douce en imposant des loix!* Sensible, élégant Pope!

MIGN.

Mign. Dieu conserve ma charmante maîtresse ! Quelle aimable humeur ! toujours gaie, toujours satisfaite, contente !

Mistriss Belm. Je me plais à parcourir ces caracteres des femmes ; c'est une galerie de portraits, où l'on reconnoît & les autres & soi-même. Tenez, Mignonette, remettez ce livre.

Mign. Oui, madame. Jetez donc les yeux sur votre toilette ; n'est-elle pas bien rangée ?

Mistriss Belm. Il me le paroît. A propos, ma chanson ? Ah, la voilà ! je veux l'étudier. (*elle va à son clavessin, chante, & s'accompagne un instant.*) Je crois la savoir passablement. (*elle revient à sa toilette.*) Voilà des cheveux qui m'impatientent, celui-là veut toujours se séparer des autres ; il faut assujettir cette boucle... Mignonette, savez-vous que ma chanson est très-jolie, & qu'elle est de la composition de milord Etherige ? (*elle reprend la chanson, & chante encore.*) Je veux la savoir parfaitement avant qu'il vienne. (*elle chante encore.*) Mignonette, savez-vous bien que milord Etherige me paroît assez supportable ?

Mign. Oui, madame, je le sais.

Mistriss Belm. Est-il vrai ? savez-vous cela ?

Mign. Si j'en crois l'apparence, vous le trouvez plus que *supportable.*

Mistriss Belm. réellement ? pensez-vous cela ? Je suppose qu'en suivant votre idée, vous croyez que je l'aime. Je ne sais trop ce qui en est : je ne l'aime pas absolument ; mais, après tout... si la fantaisie m'en pre-

noit, je pourrois l'aimer un jour. Il a de la douceur, un esprit insinuant, un ton flatteur, & une ame... ah, la plus belle ame! Vrai, je crois qu'il pense. Et puis, il observe si bien le monde, en connoît si parfaitement les usages, est si amusant quand il le tourne en ridicule!

MIGN. Vous tomberez dans ses pieges, madame; je veux mourir, si vous n'y tombez! Eh, sans doute, sa figure est aimable, son entretien varié, son humeur agréable! Mais vous le connoissez si peu! le caractere se développe-t-il en un mois? (*mistriss Belmour chante à demi-voix.*) Vous ne m'écoutez pas, madame, pourtant j'ai de la prudence; je regarde, je compare, je juge... là, voyez, votre maudite chanson vous occupe; mon zele ne vous touche point; c'est comme si je ne parlois pas.

Mistriss BELM. Oh, pardonnez-moi, Mignonette: vous parlez admirablement; mais comme je sais me conduire, & ne sais pas ma chanson, vous voulez bien qu'elle ait la préférence sur vos sages avis. (*elle chante.*)

MIGN. Je ne suis pas capable de me mêler mal-à-propos des affaires d'une maîtresse, madame; mais je ne saurois vous cacher mes craintes. Pourquoi milord ne vous recherche-t-il pas publiquement? Pourquoi ses soins sont-ils un secret? Pourquoi les stores de sa chaise sont-ils baissés? Pourquoi ses porteurs entrent-ils dans la maison? Pourquoi le posent-ils précisément au pied de l'escalier, comme si... Que jamais le ciel ne m'accorde

un mari, si je ne soupçonne un mauvais dessein à ce lord!... Je hais le mystere... Chantez, madame, chantez; méprisez mes discours, je suis prête à pleurer, moi, tant je crains que l'on ne cherche à vous tromper.

Mistriss Belm. *revenant à sa toilette.* Allons me voilà sûre de mon air. Comment suis-je aujourd'hui? Pas mal, fort bien même. Çà causons donc, Mignonette. C'est-à-dire, que vous me croyez un peu folle, toute prête à me remarier, à épouser milord Etherige?

Mign. Belm. Il a surpris votre cœur, je le vois trop.

Mistriss Belm. Tout de bon, vous voyez cela? Peut-être je me marierai, peut-être aussi ne me marierai-je pas. Ce pauvre sir Brillant, que deviendroit-il, si j'épousois son rival? Mais laissons ces miseres-là.

SCENE III.

Les mêmes, un petit Negre.

Mistriss Belm. Que voulez-vous, Pompée?

Pomp. Une dame est là bas dans sa chaise, elle souhaite avoir l'honneur de vous saluer.

Mistriss Belm. Comment se nomme-t-elle?

Pomp. Je ne lui ai pas demandé cela.

Mistriss Belm. Le sot! Allez, qu'on la laisse entrer.

MIGN. Si vous passiez dans la salle, madame? tout est en désordre ici.

Mistriss BELM. Qu'importe? c'est une de mes amies, sans doute, que cet enfant n'a pas reconnue. Elle entre. Je ne sais qui c'est.

SCENE IV.

Mistriss LOVEMORE, *les mêmes.*

(*Les deux dames se font de grandes révérences, se regardent avec surprise, & mettent autant de froideur que de politesse dans leur premier abord.*)

Mistriss BELM. MADAME, l'honneur que vous daignez me faire....

Mistriss LOV. Voudrez-vous bien, madame, excuser une liberté?...

Mistriss BELM. Mignonette, approchez un fauteuil.... Madame.... (*Elles s'asseyent.*)

Mistriss LOV. La visite d'une personne qui n'a pas l'honneur d'être connue de vous, madame, peut vous paroître extraordinaire, même importune.

Mistriss BELM. Non, madame; elle me flatte au contraire; votre air annonce....

Mistriss LOV. Une affaire intéressante me force à blesser l'usage reçu; on ne s'introduit guere soi-même dans une maison où l'on est parfaitement étrangere.... Je vous prie d'excuser....

Mistriss BELM. Dispensez-vous de cette

apologie, madame.... Mignonette, faites apporter du chocolat.

Mistriss Lov. Permettez-moi de ne rien prendre.

Mistriss Belm. Mignonette, sortez. Madame, puis-je apprendre quel sujet me procure l'honneur....

Mistriss Lov. Il est presque ridicule, en vérité ! Il peut vous donner de moi une opinion peu favorable; & sans milady Constant, je n'aurois osé....

Mistriss Belm. Milady Constant? Elle est mon amie.

Mistriss Lov. Elle vous a représentée sous des traits si avantageux, m'a fait une peinture si animée de votre obligeant naturel, que j'ai risqué une démarche.... Je viens éprouver, madame, si ce caractere sensible, généreux, peut vous engager à ..... à .....

Mistriss Belm. A quoi, madame?

Mistriss Lov. A me rendre un important service. Consentirez-vous à me prêter votre secours?...

Mistriss Belm. En tout ce qui me sera possible.

Mistriss Lov. Avant de m'expliquer, oserai-je demander ce que vous pensez de M. Lovemore?

Mistriss Belm. M. Lovemore? Je ne le connois pas.

Mistriss Lov. Vous ne le connoissez pas?

Mistriss Belm. Lovemore! Je ne me rappelle pas d'avoir jamais entendu prononcer ce nom.

Mistriss Lov. *se levant.* Madame, il suffit; je n'ai plus rien à vous dire, & je ne veux pas vous troubler plus long-temps.

Mistriss Belm. *la regardant aller. (à part)* Son air, son ton, cela est étrange..... *(elle l'arrête)* Madame, vous venez d'exciter ma curiosité; daignez reprendre votre place, & m'apprendre quel est ce M. Lovemore.....

Mistriss Lov. *d'un ton très-ému.* Vous n'avez aucun intérêt à le savoir, & je sentirois une peine cruelle à m'étendre sur un sujet qui n'affecteroit que moi seule.

Mistriss Belm. *l'observant d'un air surpris. (à part)* Des soupirs, des larmes! sa douleur me touche... *(haut)* Eh! je vous en prie, madame, expliquez-vous, dites-moi qui vous êtes.

Mistriss Lov. Une femme autrefois heureuse, à présent infortunée. Un jeune homme, formé pour plaire, unissant à l'extérieur le plus attrayant, de l'esprit, de l'honneur, des principes, sut enchaîner mon cœur. Mais après deux années de possession, l'ingrat m'a retiré le sien; une froide politesse, de vains égards, donnés à la seule bienséance, sont mon partage, pendant qu'une autre jouit de la douceur de le fixer.

Mistriss Belm. De le fixer, bon! Est-ce qu'un homme se fixe? Si c'est là l'unique sujet de vos peines, je crains de ne pas le traiter assez sérieusement pour vous plaire. Cependant tout m'intéresse en vous, j'aimerois à vous servir. Mais, madame, n'attachez-vous pas trop d'importance à un malheur si

commun? Pardonnez ma franchiſe ; un homme léger eſt un homme fort ordinaire. L'inconſtance d'un mari eſt-elle donc un ſi grand mal? Le remede eſt facile; à votre place, je ne m'affligerois point du tout.

Miſtriſs Lov. Vous ne vous affligeriez point, madame?

Miſtriſs Belm. Pas le moins du monde. Si, ſans avoir du goût pour une autre, votre époux vous montroit une froideur habituelle, il ſeroit à craindre qu'une ſtupide inſenſibilité ne ſe fût emparée de ſon ame : alors je vous croirois ſans eſpoir de le ramener; mais le ſentiment ranime encore ſon cœur, la paſſion dont il eſt ſuſceptible a ſeulement changé d'objet, elle n'eſt pas éteinte. L'homme qui ſent, peut s'égarer; mais il peut auſſi revenir à la voix qui le rappelle : l'eſprit, la beauté, les graces ont conſervé leur empire ſur ſes ſens ; & pour reprendre vos droits, madame, vous n'avez qu'à vous ſervir de vos avantages.

Miſtriſs Lov. Ah! ſans doute, il eſt ſuſceptible de paſſion ; quelle femme ne lui en inſpire pas! Son humeur volage l'emporte rapidement ſur les pas de toutes celles...

Miſtriſs Belm. Eh! c'eſt tant mieux.

Miſtriſs Lov. (*à part*) Avec quelle légéreté elle traite ce ſujet!

Miſtriſs Belm. Il eſt facile à une aimable femme de fixer l'inconſtance même; mais elle doit plus attendre de ſa conduite que de ſes charmes. Les hommes aiment à changer, la variété leur plaît; celle qui veut en fixer

un, doit réunir en elle tous les caracteres, ſe montrer toujours nouvelle; l'ennui naît de la triſte égalité. Il ne faut pas ſoupirer, il ne faut pas pleurer, madame; en pareil cas, je m'en garderois bien.

Miſtriſs Lov. Et ſi vous aimiez un ingrat, ſi ſa cruelle négligence ne détruiſoit pas votre tendreſſe, ſi vous le voyiez vous éviter, vous fuir, en chercher une autre?

Miſtriſs Belm. Madame, oſerai-je vous dire ma penſée? J'ai ſouvent obſervé qu'une femme tendre s'exagéroit, & ſes chagrins, & les torts de ſon mari. Telle auſſi s'exhale en plaintes, qui, avec un peu de réflexion, tourneroit ſa colere contre elle-même.

Miſtriſs Lov. quand on n'a rien à ſe reprocher qu'une conduite exacte, une vertu ſans tache...

Miſtriſs Belm. Ah, nous y voilà! j'aurois parié que vous auriez tenu ce langage; cette folie nous eſt commune à toutes. Eh! madame, la vertu ſuffit-elle? Depuis longtemps, ni la vertu, ni la nature, ne plaiſent plus ſans le ſecours de l'art. La vertu n'attache point, ſi l'agrément ne voile ſon auſtérité; & la beauté même eſt ſans attrait, ſi les graces ne l'animent.

Miſtriſs Lov. Mais peut-on changer ſon caractere, s'en former un nouveau? Je l'avoue, depuis deux ans, mon mari m'a vue toujours égale dans mes ſentiments, dans mes procédés....

Miſtriſs Belm. Et voilà le mal: je vous le diſois à l'inſtant. La triſte uniformité eſt l'écueil où l'amour fait naufrage. Je jurerois

Que votre rivale eft mille fois moin
moins charmante que vous. Je jure
qu'elle poffede des talents, un art; do
ne favez pas faire ufage. L'avez vous
vue?

Miftrifs Lov. Cette queftion m'emb

Miftrifs Belm. Pourquoi? Parlez-n
réferve. Quelle forte de femme eft-c

Miftrifs Lov. Madame....

Miftrifs Belm. Dites donc, eft-el
doutable?

Miftrifs Lov. On me l'a peinte
une perfonne accomplie, & je crai
qu'en effet fon efprit & fes charmes

Miftrifs Belm. Bon! ne vous alar
de tout cela. Sans compliment, m
je ne crois perfonne en état de vou
ter un cœur, quand vous vous fervire
l'attaquer, de tous vos avantages;
peur que jufqu'à préfent vous ne
pas connus. Entrez dans la lice, n
ofez difputer avec votre rivale; co
hardiment; tournez contre elle les
armes dont elle fe fert pour blef
cœur; employez toutes vos forces,
fûre de la victoire.

Miftrifs Lov. Penfez-vous férieu

Miftrifs Belm. Je penfe, mada
l'art feul vous manque. Si les homm
parfaits, la vertu, la douceur, la
les fixeroient; mais ils font extra
voluptueux, il faut fe prêter à leur
Le vice fe pare effrontément des
la vertu; pourquoi l'innocence & l

n'oseroient-elles emprunter l'air riant de la folie?

Mistriss Lov. (*à part*) Elle est charmante! Sir brillant & lady Constant m'ont dit vrai; oui, je le crois.

Mistriss Belm. J'ai été mariée, madame; & ma propre expérience m'a appris combien il est aisé de conquérir un cœur, & difficile de le conserver. Après avoir formé l'indissoluble nœud, sûre d'être aimée, on croit n'avoir plus de soins à prendre; on se dit: *il est à moi, pour toujours à moi....*

Mistriss Lov. Mais, en effet, madame, ne devroit-on pas le penser? & si notre naturel nous porte vers l'égalité que vous blâmez....

Mistriss Belm. Il faut le forcer, ce naturel, le plier au moins. Voulez-vous attirer votre époux, l'enchaîner près de vous, jouir de la douceur de le voir sans cesse? rassemblez tous les plaisirs autour de vous, & surtout, variez-les à l'infini. S'il vous a laissée triste, qu'il vous retrouve gaie; transformez-vous continuellement; soyez tout ce qu'il aime, tout ce qui peut lui plaire; qu'en jetant les yeux sur une autre femme, il n'apperçoive en elle qu'une légere partie de vous-même.... Mais je suis une étourdie, j'en dis trop peut-être.

Mistriss Lov. Non, vous me charmez, en vérité.

Mistriss Belm. A présent, puis-je vous demander quelle obligeante personne m'a procuré l'honneur de vous voir, & vous a dit que M. Lovemore venoit chez moi?

Mistriss Lov. Ne soyez pas offensée de ma sincérité, je vous en prie. Il est vrai, je suis venue ici, persuadée que vous le connoissiez beaucoup, que ses visites....

Mistriss Belm. Ses visites! & fréquentes encore! Assurément milady Constant n'oseroit avancer....

Mistriss Lov. Au contraire, madame, elle vient de m'assurer qu'on m'avoit trompée.

Mistriss Belm. Je ne connois point du tout ce M. Lovemore. Mais, madame, quel intérêt.... On frappe, & très-fort.... permettez. (*Elle sonne.*)

SCENE V.

Mignonette, *les mêmes.*

Mistriss Belm. Je ne veux voir personne; allez vîte, Mignonette, je n'y suis pas; entendez-vous?

Mign. Milord Etherige est entré, madame. On ignoroit en-bas le changement de vos intentions: on lui a dit que vous y étiez. Il donne des ordres à un de ses gens, & va monter.

Mistriss Belm. Courez, volez; qu'il m'excuse; je suis incommodée, malade, très-mal; je ne puis le recevoir.

Mistriss Lov. Souffrez que je vous laisse.

Mistriss Belm. Quoi, sans m'instruire!... je n'y puis consentir. Mignonette, allez lui dire que j'ai compagnie, que je suis en affaire.

Miſtriſs Lov. Je vous en conjure, laiſſez-moi ſortir.

Miſtriſs Belm. Non : j'ai mille choſes à vous dire, à vous demander.... Je ne veux point voir milord. Reſtez, je vous en prie.

Miſtriſs Lov. Vous m'en preſſez avec tant d'ardeur.... Je ne voudrois pas être vue.... Puiſque vous le deſirez ſi vivement, j'attendrai dans ce cabinet....

Miſtriſs Belm. Ah, que vous m'obligez! Ce lord me recherche; vous allez voir comment je me conduis avec lui; un amant, un mari, c'eſt à-peu-près la même choſe. Entrez vîte, j'entends l'importun, & je vais m'en débarraſſer.

(*Mignonette entre dans le cabinet avec miſtriſs Lovemore. Miſtriſs Belmour s'aſſied à ſa toilette.*)

SCENE VI.

M. Lovemore, *ſuperbement vêtu, paroît. Il a ſur ſon habit une étoile en broderie, & le ruban de l'ordre. Il s'avance lentement, en regardant miſtriſs Belmour dans ſon miroir de toilette; elle l'y voit auſſi, & dit :*

Milord Etherige! Entrez, milord, entrez.

M. Lov. (*) Dans la glace paroît une céleſte image; les yeux fixés ſur elle, inclinée, attentive, elle répare ſes charmes....

(*) Vers de Pope, dans la Boucle enlevée.

Miſtriſs Belm. Je trouve l'application déteſtable. Je vous prie, milord, ai-je beſoin de réparer mes charmes? Vous en parlez comme d'un vieux château tombé en ruine.

M. Lov. Vous offrez plutôt l'idée d'un ſuperbe palais ; le voyageur s'arrête, l'admire, & ne peut trop s'étonner de le voir inhabité.

Miſtriſs Belm. Quand je le voudrai, cet étonnement ceſſera.

M. Lov. Qui en doute, madame?

Miſtriſs Belm. Penſez-vous qu'on s'empreſſât ſi fort?...

M. Lov. La préférence, aſſurément...

Miſtriſs Belm. Feroit un heureux ... N'eſt-ce pas ce que vous alliez dire? Le choix eſt embarraſſant. Et puis, paſſer un bail pour la vie! me croyez-vous tentée de faire cette folie?

M. Lov. Quand vous auriez cette tentation, madame, je ne vous en croirois pas moins raiſonnable : j'eſpérerois que peut-être... Mais vous connoiſſez mon cœur ; ne me donnerez-vous point une occaſion de vous prouver combien il vous eſt tendrement attaché?

Miſtriſs Belm. Ah, quel languiſſant berger! Allons, laiſſons là votre grand attachement. Si je vous diſois tout ce que je penſe à ce ſujet, vous ſeriez bien ſurpris.

M. Lov. (*à part*) Que diable veut-elle dire? formeroit-elle quelque ſoupçon? (*haut*) Surpris! pourquoi, madame?

Miſtriſs Belm. Réellement, milord, ſe-

riez-vous assez ennemi de vous-même pour baisser la tête sous le joug du mariage? .... Mais la question est extravagante, n'y répondez pas; je suis une folle, une étourdie.

M. Lov. Ah, cette étourderie est la plus séduisante de vos qualités! elle s'éleve du sentiment de votre ame, de la vivacité de votre esprit; elle ajoute à vos charmes, & les rend plus piquants.

Mistriss Belm. Cela est joliment dit! A ce que je vois, milord, vous êtes comme moi; la gaieté, l'enjouement, vous plaisent. Il faut en convenir, la vivacité est la source de l'amusement. Comment supporter une belle indolente, rêveuse, mélancolique, qui tout le jour végete, & ne vit pas; prononce à peine *oui*, *non;* ou, si elle s'anime enfin, fait gravement une plate question; parle de morts, de mariages, d'élection, de parti; puis se repose, se tait, à moins que la vue d'une mode nouvelle ne la réveille & ne change l'ennuyeuse conversation en un entretien plus insipide encore?

M. Lov. En vérité, je crois voir, entendre la maussade créature. Il faut en convenir, peu de nos dames connoissent l'art d'amuser.

Mistriss Belm. *imitant les femmes qu'elle peint.* Avez-vous remarqué comment elles s'abordent à Ranelagh? Une s'avance à petits pas, avec l'air de la réserve, affectant celui de la sérénité; une grande révérence, une plus profonde encore; puis, d'un ton froid, composé, *madame, quel bonheur de vous ren-*

contrer ! je proteſte que jamais vous ne parûtes ſi belle. L'autre répond par une pareille fadeur, & puis la converſation tombe. Une troiſieme la releve : *eh, bon dieu, meſdames ! ſavez-vous l'accident qui vient d'arriver ? Ce pauvre comte ...* L'hiſtoire eſt interrompue par une quatrieme : *Vous a-t-on dit, meſdames, ſavez-vous le malheur de ma tante ?* Elle vous conte que ſa tante a verſé *dans le plus beau chemin du monde ; on ne peut comprendre comment cela s'eſt fait.* Elle vous tue par ſes détails, vous redit la conſultation du médecin, les propos de la malade, les lamentations de ſes parents, l'inquiétude de ſes amis, les cris de ſes femmes. Et puis, devinez ; ſa maudite tante n'avoit rien du tout, elle ſe porte à merveille.

M. Lov. *riant.* J'en ſuis bien-aiſe, la pauvre femme !

Miſtriſs Belm. Une autre admire un jeune baronnet revenu nouvellement de ſes voyages ; elle vous parlera tout le jour de ſes *belles dents*, de ſes *beaux cheveux*, de *l'air dont il ſe met : il a de ſi jolis chevaux, une voiture ſi galante, ſes gens ſont ſi bien faits...* Là deſſus, elle bâille, & demande des cartes.

M. Lov. Ma foi, c'eſt peindre d'après nature !

Miſtriſs Belm. Milord, ſavez-vous bien que le jeu a banni l'eſprit ?

M. Lov. Et preſque la beauté, madame. J'ai ſouvent admiré combien une carte avoit de pouvoir ſur les traits d'une jolie femme. A l'aſpect de cette carte malheureuſe, les

roſes de ſon teint ſe terniſſent, ſon front s'obſcurcit, l'éclat de ſes yeux diſparoît; les graces qui badinoient autour de ſa bouche, les amours qui ſe jouoient ſur ſes joues, fuient, s'envolent épouvantés; la colere, le dépit, la fureur, prennent leur place; & la plus charmante des créatures paroît la plus laide des furies.

Miſtriſs Belm. Sans compter les cris, les malédictions, les ridicules plaintes, les déplorables lamentations.

M. Lov. Et, quand par décence elles veulent ſe contenir, renfermer leur rage, la jolie grimace qu'elles font! c'eſt à effrayer leur ſinge. En honneur, madame, j'ai vu un des plus terribles mots de la langue angloiſe, voltiger pendant une heure ſur les pâles levres d'une beauté célebre..... J'ai vu de grands yeux bleus lancer au ciel des regards qui l'emportoient ſur ce blaſphême. Et puis, les diſputes, les commentaires, les aigres reproches.... = *Milord, vous avez joué à faire horreur!* = *C'eſt vous, madame*...... *il vous a plu de me faire perdre.* = *Si vous aviez coupé.* = *Si vous ne parliez pas, colonel.* = *Il falloit prendre.* = *Prendre! jamais.* = *C'étoit le jeu.* = *Non.* = *Pardonnez-moi, je ſais la regle.* = *Et moi donc!* On s'attaque, on ſe défend, perſonne ne cede; la confuſion & la diſcorde regnent, on eſt aſſourdi. Voilà pourtant la ſociété qu'on recherche, la bonne compagnie où l'on vit, où il faut vivre!

Miſtriſs Belm. Oui, le ridicule frappe,

on le voit, on en rit, on ſe laiſſe entraî-ner, on fait comme les autres. Si l'on n'a-voit pas la complaiſance de laiſſer quelque-fois dormir ſa raiſon, on ne verroit perſonne. Jouez-vous, milord ?

M. LOV. Quand on m'en preſſe, quand la politeſſe l'exige ; par goût, jamais.

Miſtriſs BELM. Je le crois ; vous vous plai-ſez à cultiver les muſes. J'aime à voir un pair du royaume leur rendre ſon hommage, & mériter leurs faveurs.

M. LOV. Vous me flattez.

Miſtriſs BELM. Non, vraiment ; votre chanſon eſt très-jolie ; je la ſais, au moins ; écoutez. (*elle chante.*)

Belles, ſoyez attentives, je vous apprendrai l'art d'attirer tous les cœurs,
De les retenir facilement dans vos liens,
De rendre légeres les chaînes de l'hymen,
D'écarter le ſoupçon, de bannir la triſteſſe.

Quand Junon emprunta la ceinture de Vénus,
De belle, elle devint charmante ;
Acquit l'art d'émouvoir de douces paſſions,
D'allumer des feux, d'en entretenir l'ardeur.

Cet art prête aux yeux leur feu, leur magie :
A la voix, ces accents qui invitent à ravir un baiſer ;
De lui naît ce ſouris qui éveille le deſir ;
Par lui, l'attrait du bonheur fixe auprès d'une belle.

Lui seul excite ce babil enchanteur, plus séduisant
que la raison:
L'éloquente rougeur, ornement de la beauté;
Ces soupirs, ces sermens, ces tendres alarmes,
Ces courtes querelles, ces doux raccommodements.

Belles, prenez la ceinture, employez un art flatteur:
Que servent de beaux traits, si l'esprit ne les pare?
Fondez sur lui votre empire, & regnez.
Les ris, les jeux, les amours & les graces,
Enchaînés à votre suite, vous soumettront tous les
cœurs.

M. Lov. Mes vers vous doivent beaucoup, madame: je les trouve charmants quand vous les chantez.

Mistriss Belm. Fi, je chante à faire peur, & je suis hideuse aujourd'hui! Comment me trouvez-vous? Ne vous avisez pas d'être sincere pourtant..... Je vous devine, vous étudiez un compliment, je les hais à la mort, je vous en avertis.... Mais à propos de quoi prenez-vous l'hymen pour le sujet de vos chansons?

M. Lov. (*à part*) Cette question m'embarrasse.

Mistriss Belm. On vous croiroit marié depuis dix ans. Junon, la tristesse, les ennuis, les chaînes....

M. Lov. (*à part*) Commenceroit-elle à se

douter?... Je le crains. (*haut*) A-t-on besoin de sa propre expérience, pour traiter un sujet si connu? Quand vous le voudrez, madame, le bonheur conjugal sera mon partage; alors....

Mistriss BELM. Allez-vous me tourmenter par d'odieuses sollicitations de mariage? Je ne veux pas vous écouter. Si je vous épousois, que deviendroit sir Brillant?

M. LOV. Sir Brillant!

Mistriss BELM. Oui, sir Brillant Fashion. Le connoissez-vous?

M. LOV. Non, & n'ai pas même envie.... Je vous demande pardon; il est de vos amis, peut-être?

Mistriss BELM. Oh, comme çà.

M. LOV. De la façon dont j'en entends parler, je ne le choisirois pas pour être le mien.

SCENE VII.

MIGNONETTE, *les mêmes.*

MIGN. *accourant.* AH, seigneur! je suis hors de moi-même, effrayée!.... La pauvre dame! De l'eau, un flacon... Eh, mon dieu! du secours....

M. LOV. La dame! quelle dame?

MIGN. Cela ne vous regarde pas. Elle vient de s'évanouir, madame; eh, vîte, votre flacon....

Mistriss BELM. Je cours auprès d'elle. Adieu, milord; je ne sortirai pas; on vous verra ce soir, n'est-ce pas? Venez, Mignonette. (*Elle entre dans le cabinet.*)

SCENE VIII.

M. LOVEMORE *seul.*

MORBLEU, je suis un infame! J'ai honte de ma conduite, je rougis de mes desseins. Quoi, ne respecter ni l'innocence ni le mérite! me parer d'un titre, de cet ordre honorable, pour arriver à la fin détestable que je me propose! C'est être un monstre. Puis-je abuser de son aimable franchise, la séduire, la tromper?... Mais je brûle d'obtenir un bien desiré... Si je ne me hâte, le hasard peut l'instruire. Elle est femme, un instant de foiblesse comblera peut-être mes vœux... Mais la livrer au regret, à la douleur! c'est une exécrable lâcheté... Et puis, supplanter sir Brillant, mon ami, dont les vues sont honnêtes... O ma réfléchissante conscience, de quoi diable vous mêlez-vous? Si je vous écoute, plus d'intrigues, plus d'amusements: tout amant vous dira, ma chere, *je ne connois de loix que celles du plaisir.* J'ai des remords pourtant, oui ma foi, je sens là quelque chose, au fond de mon cœur... J'étois né pour être honnête avec les femmes; c'est la mienne qui m'a forcé de fuir ma maison: ses leçons, sa gravité... Ah, qu'entends-je!... Fortune, je te maudis par tout ce qui est odieux. Mon rival, sir Brillant! Il vient ... je ne puis l'éviter ... (*il appelle*) Mignonette, ouvrez-moi, (*il frappe à la porte du cabinet*) ouvrez-moi vîte.

MIGN. *en dedans.* Vous ne pouvez entrer ici, milord; madame vous prie de vous retirer, de ſortir.

M. LOV. Je puis arracher le ruban; mais cette chienne de plaque ... comment la cacher? *(il met ſon chapeau deſſus.)*

SCENE IX.

Sir BRILLANT, M. LOVEMORE.

Sir BRILL. MADAME, permettez... Quoi, c'eſt Lovemore! Lovemore ici!

M. LOV. Votre ſerviteur, ſir Brillant.

Sir BRILL. Je ne m'attendois pas... comment, par quel haſard...

M. LOV. Un intérêt preſſant m'obligeoit à vous chercher; j'ai cru vous trouver ici; on m'a fait entrer, ſans m'avertir que vous n'y étiez pas... Ma foi, j'ai bien parlé de vous; ma viſite ne vous nuira pas, je vous l'aſſure.

Sir BRILL. Et cet intérêt, quel eſt-il? Mais quelle diable de façon de tenir ſon chapeau! *(Il le lui arrache.)*

M. LOV. *pouſſant un cri.* Ventrebleu, prenez donc garde! Ah! pour l'amour du ciel... *(il met ſon mouchoir ſur ſa plaque.)*

Sir BRILL. Prendre garde! à quoi? qu'avez-vous?

M. LOV. Saiſi ſubitement... une douleur... ah, ah! ... je me meurs!

Sir BRILL. Pauvre garçon, tu me parois mal, aſſieds-toi.

M. Lov. *criant toujours.* Non, laissez-moi sortir. Ah, l'horrible douleur!... Ah, ah!... rien de plus aigu!

Sir Brill. Mais quelle douleur?

M. Lov. Eh, le coup que ce mal-adroit lord m'a donné à la paume! Ah, ah! je crois toujours sentir cette maudite balle... Quelque chose se forme... ah! laissez-moi passer, je vais me mettre au lit, demander du secours... Ne me nommez point à mistriss Belmour, pour votre propre avantage; ne me nommez point; je vous expliquerai... je vous ai servi... Ah... sûrement quelque chose se forme... Adieu.

Sir Brill. *seul.* Que signifie tout cela? Mistriss Lovemore auroit-elle raison? Lui, ici! Je veux tout approfondir... Je commence à le croire: *quelque chose se forme.*

SCENE X.

Mistriss Belmour *ouvre le cabinet.*

Sir Brill. *courant à elle.* Ma chere mistriss Belmour!

Mistriss Belm. Ah, ciel! qui vous amene ici?

Sir Brill. Laissez-moi me féliciter du plaisir de vous trouver chez vous.

Mistriss Belm. C'est comme si je n'y étois pas; allez-vous-en, je ne puis rester avec vous.

Sir Brill. Madame, j'ai mille choses à vous dire...

Mistriss Belm. Eh bien, vous me les direz une autre fois.

Sir Brill. Il vous importe de les savoir.

Mistriss Belm. Il m'est impossible de vous entendre. Une dame vient de se trouver mal dans mon cabinet.

Sir Brill. Bon! tout-à-l'heure un gentilhomme en a presque fait autant ici. Mais, madame...

Mistriss Belm. Osez-vous contester, monsieur, résister à ma volonté? Sortez, je vous l'ordonne... (*Elle ferme la porte en dedans.*) A présent personne n'entrera.

SCENE XI.

Mistriss Lovemore *sort du cabinet, appuyée sur Mignonette.*

Mign. Venez, madame, venez; vous aurez plus d'air ici.

Mistriss Belm. Asseyez-vous, je vous prie. Eh bien, comment vous trouvez-vous?

Mistriss Lov. Je n'ai pu soutenir cette odieuse fausseté, cette horrible infamie...

Mistriss Belm. Que voulez-vous dire?

Mistriss Lov. Quelle noirceur! Ah, madame, je vous le disois bien, que vous connoissiez mon mari!

Mistriss Belm. *d'un ton fier.* Moi! je connois votre mari?...

Mistriss Lov. Ah! ne vous offensez point. L'indigne qui vous quitte à l'instant....

Mistriss Belm. Quoi, sir Brillant?

Mistriss Lov. Non, c'est ....

Mistriss Bel. Milord Etherige?

Mistriss Lov. Il n'est point lord; ce feint Etherige est M. Lovemore.

Mistriss Belm. Ah, grand dieu! a-t-il été assez bas pour supposer un nom, un titre? Quel piege! que lui avois-je fait? pourquoi m'en imposoit-il si lâchement?

Mign. Mon cœur me le disoit; je l'ai toujours regardé comme un malicieux démon.

Mistriss Lov. *pleurant.* Voir celui que j'aimois, l'objet de toutes mes affections, de toutes mes préférences, se montrer indigne d'une tendresse que je crains de ne pouvoir éteindre! Ah, ce coup est terrible, & déchire mon cœur!

Mistriss Belm. En vérité, le mien est sensiblement blessé. Quelle surprise! présenté chez moi par une femme distinguée!..... Ah, la malheureuse! je ne soupçonnois pas une femme de pouvoir se prêter aux noirs attentats que les hommes forment contre son sexe. Allez, Mignonette, portez mes ordres en-bas; que jamais ma porte ne soit ouverte à ce vil imposteur. Madame, je vous dois de la reconnoissance; vous me touchez, je vous plains à présent de tout mon cœur. Il est affreux d'aimer un mal-honnête homme!

Mistriss Lov. Dussé-je en mourir, je veux me séparer de lui; jamais je ne pourrai supporter sa vue.

Mistriss Belm. Arrêtez. Ne formez point de vains projets, le dépit conseille mal. Au fond, M. Lovemore est votre mari: c'est un traître,

traître, un perfide; mais ce traître est aimable. J'ai suivi mon premier mouvement; votre intérêt refroidit ma colere, & change mes dispositions. Avant d'abandonner ce détestable mari, essayons s'il n'est pas possible de le ramener à l'honneur, à la raison. Il a de l'esprit. Lui connoissez-vous des qualités qui puissent compenser ses vices?

Mistriss Lov. Il avoit de la sensibilité, des vertus; mais qu'espérer à présent!...

Mistriss Belm. Tout peut-être. Vous venez de me rendre le plus important service, je veux m'acquitter. Venez, je vous ferai part de mon projet. Allons, reprenez courage. Voyez, j'ai perdu mon amant, je n'en suis pas plus triste : vous venez d'acquérir une amie, & peut-être vous fera-t-elle retrouver un époux; elle le tentera au moins; & si vous la secondez, elle se flatte d'un heureux succès.



ACTE IV.

La scene continue chez mistriss Belmour, mais dans une autre piece.

SCENE PREMIERE.

WILLIAM, MIGNONETTE.

WILL. MAIS je vous dis, mistriss Mignonette....

MIGN. Mais je vous dis, monsieur l'impudent....

WILL. Que mon maître....

MIGN. Que ma maîtresse....

WILL. Est ici....

MIGN. N'est pas au logis; que jamais elle n'y sera pour un indi.... suffit. Ah! si je pouvois parler....

WILL. Mais à qui diable en avez-vous, petite? vous voilà dans une passion.... Vous avez entendu milord m'ordonner de venir...

MIGN. Milord! un joli lord, en vérité...

WILL. Oui, sûrement, il est joli, Mignonette.

MIGN. Il est parti; dieu merci, il ne reviendra pas; on ne veut plus ici de lui, ni de toi; cela est clair. Va-t-en.

WILL. Qu'est-ce que c'est donc que ce ton-là? Ta maîtresse est une ingrate, & toi une impertinente. En use-t-on ainsi avec des personnes de notre dignité?

MIGN. (*à part*) O l'insolent! faut-il que je me taise.... Allons, allons, que votre dignité passe la porte.

WILL. Oui, je m'en irai; mais vous me rappellerez en vain, je vous en avertis. Vous tournez la tête, vous me cachez vos larmes: sur mon ame, je vous plains! vous allez me perdre, & votre fortune aussi.

MIGN. Veux-tu sortir? faut-il que j'entende toutes tes platitudes?

WILL. Oui, ma foi, votre fortune! nous vous aurions protégées, introduites, avancées dans le monde: toi, par exemple, je voulois te retirer du service; je t'aurois établie dans un petit appartement; là, paisible, honorée les soirs de mes visites....

MIGN. Si tu veux remporter tes deux yeux, sors, hâte-toi.

WILL. Mon maître & moi, nous sommes si bons, si obligeants! Nous vous aurions rendues les plus heureuses créatures du monde, pendant un mois, pendant deux peut-être. Rejeter des amants si distingués, si agréables, chéris de leur nation, estimés dans les pays étrangers....

MIGN. Menteur abominable! veux-tu partir?

WILL. Vous avez des yeux, Mignonette; considérez mon air, mes traits: où retrouverez-vous cette figure gracieuse?....

MIGN. A Tyburn (*), je l'espere.

WILL. Allons, ne vous désolez pas; peut-être aussi nous serions-nous dégoûtés de vous.

(*) Lieu où l'on exécute les criminels.

Le regne de la beauté paſſe ſi vîte!.... Vous nous auriez appellés monſtres des déſerts, crocodiles du Nil, lions de Lybie, tigres de je ne ſais où....

MIGN. Et je n'enfoncerai pas mes dix ongles ſur ce ſale viſage!....

WILL. *la retenant loin de lui avec ſes deux mains.* Non, parbleu! ſi je ſuis le plus fort.

MIGN. A l'aide! au ſecours! Quoi, perſonne ne viendra? Infame, je veux t'étrangler. J'étouffe, je me meurs!

WILL. *la tenant toujours.* Des larmes! ah, je ſuis content! qu'elles coulent de rage, ou d'attendriſſement, peu m'importe, elles honorent nos adieux. Vous ne me verrez plus, ma chere; ne briſez pas votre cœur, n'employez pas vos jarretieres à un funeſte uſage, ne me préparez pas des remords. Adieu, ma petite, adieu. (*Il la lâche & s'enfuit.*)

MIGN. Que le diable emporte le maître, le valet, & tous ceux qui leur reſſemblent!

SCENE II.

Le théatre repréſente une ſalle chez lady Conſtant.

Lady CONSTANT, FURNISH.

Lady CONST. ATTEND-ON la réponſe?

FURN. Oui, madame.

Lady CONST. Je n'ai pas beſoin d'écrire; ...ites dire à miſtriſs Lovemore, que je me ...drai à ſon invitation.

FURN. Cela ſuffit, madame.

Lady CONST. Avez-vous envoyé chez ſir Brillant ?

FURN. Oui, madame.

Lady CONST. L'écrin eſt-il rendu ?

FURN. A l'inſtant, madame.

Lady CONST. Qui aviez-vous chargé de cette commiſſion ?

FURN. Une perſonne très-ſûre.

Lady CONST. Cela eſt bon. Allez. (*Furnish ſort.*)

Lady CONST. *ſeule.* Quelle audace ! Sir Brillant m'envoyer des diamants ! Il étoit préſent quand mon mari me refuſa ceux que je deſirois. L'inſolent ! oſer m'écrire ! Mais n'a-t-il pas eu l'impudence de me tenir des propos hardis, de me parler de conſolations !.... Voilà comment des maris bizarres, indifférents, ſans eſprit, ſans prudence, en laiſſant voir à leurs amis combien ils priſent peu leur compagne, expoſent une femme honnête aux inſultes d'un fat. C'eſt l'amour d'un époux, ce ſont ſes ſoins, ſes égards, qui rendent ſa femme reſpectable à tous ceux dont elle eſt environnée. Une pareille lettre peut-elle s'adreſſer à moi ! (*elle lit.*)

Acceptez ce léger préſent ; un homme qui vous adore, oſe vous l'offrir ; il n'attend, pour vous parler de ſon amour, pour vous en donner d'éclatantes preuves, que l'inſtant où il vous croira diſpoſée à partager ſa tendreſſe, à la rendre heureuſe.

La rendre heureuſe ! odieuſe expreſſion ;

impardonnable témérité ! . . . Mais, pourquoi me revolter contre sir Brillant ? Il n'est digne que d'un profond mépris. Dissipons, s'il se peut, l'humeur que m'a donné cette aventure ; n'y pensons plus. Être invitée chez mistriss Lovemore ! cela est inconcevable. Depuis quand s'avise-t-elle... *(elle lit un billet) Prie instamment milady....* cela est neuf ! *un grand souper ...* surprenant en vérité ! *vingt tables de jeu ....* mistriss Lovemore jouer ! *une rout* (*) *dans sa maison ....* c'est un songe ! *Elle souhaite ardemment ce soir la présence de toutes ses amies. Une affaire importante l'oblige à les rassembler chez elle.* Je n'y comprends rien.

SCENE III.

Sir CONSTANT, lady CONSTANT.

Sir CONST. LA voilà seule : voyons ce qu'elle pense de mon présent ; si elle est de bonne humeur. Bon soir, madame.

Lady CONST. Bon soir, monsieur.

Sir CONST. Vous ne me paroissez pas fort gaie, madame.

Lady CONST. Et comme vous me donnez sujet de l'être, cela vous surprend, n'est-ce pas ?

Sir CONST. Croyez, lady Constant, que si vous vouliez....

(*) C'est-à-dire, une assemblée nombreuse ; le jour d'une rout, tout le monde est admis. Ce qui signifie tumulte, déroute ; il exprime du bruit & de la confusion.

Lady Const. Ah! pour l'amour du ciel, ne recommencez point à me tourmenter; votre violence me fatigue à l'excès; ces fréquentes altercations me tuent : on ne peut ſupporter des caprices inſoutenables.

Sir Const. Vous nommez caprice... Madame ... ne pas tout accorder, ſelon vous, c'eſt un caprice. Par exemple, vous vouliez des diamants ... c'eſt une dépenſe conſidérable ... & ſi je ne puis... N'eſt-il pas vrai que vous deſiriez une augmentation de pierreries?...

Lady Const. N'en parlons jamais; de ma vie je ne vous troublerai à ce ſujet.

Sir Const. (*à part*) Là, n'eſt-ce pas une diabolique contradiction! elle les a, elle n'en parlera pas; elle ne veut pas me donner la ſatisfaction de s'en parer!

Lady Const. Demain matin, votre peine & la mienne finira, monſieur; on vous préſentera les articles de notre ſéparation : un trait de votre plume aſſurera notre commune tranquillité.

Sir Const. Mais, mais écoutez. Comment? ... Pourquoi?... D'où vient?...

Lady Const. Il m'eſt impoſſible de vous entendre, je n'ai pas un inſtant à perdre. Je ne quitterai pas votre maiſon, monſieur, ſans former le ſouhait de vous y laiſſer heureux. (*Elle ſort.*)

Sir Const. *ſeul.* Il faut me déclarer; cela preſſe; je veux lui ouvrir mon cœur, je ne puis vivre ſans elle. Pourquoi, pourquoi me ſuis-je efforcé de lui paroître inſupportable?

Je l'aime, je l'adore; elle regne dans mon ame, elle eſt le principe de toutes mes penſées, de tous mes ſentiments; ne lui cachons plus l'ardeur qu'elle allume en mon ſein. Je veux aller la trouver, lui dire à l'inſtant ... oui, me jeter à ſes pieds... avouer ma paſſion ... Mais ſes maudites ſuivantes l'entourent; cette coquine de Furnish, curieuſe, bavarde, inſolente... Sachons ſi elle eſt ſeule. Jonathan! hé, Jonathan!

SCENE IV.

Sir CONSTANT, JONATHAN.

JON. QUE veut monſieur?

Sir CONST. Voyez où elle eſt, ſi perſonne n'eſt avec elle ... Eh bien, obéiſſez-vous?

JON. Elle, monſieur? qui, s'il vous plaît?

Sir CONST. Cet animal ne comprend rien! Allez chez votre maîtreſſe.

JON. Que lui dirai-je, monſieur?

Sir CONST. De quoi cette brute s'embarraſſe! Je vous dis d'y aller, de voir ſi... ſurtout de prendre garde... Non, reſtez; il eſt inutile que vous y alliez.

JON. Comme il vous plaira, monſieur. (*à part*) Que diable a-t-il en tête (*il ſort.*)

Sir CONST. *ſeul.* Ses femmes ... je puis les renvoyer. Mais s'il vient une viſite... je peux faire fermer la porte... Oui: mais les valets ... Lovemore m'abandonne. Cette ſéparation ... demain! Parlons tout-à-l'heure... allons ... Mais je m'exprimerai mal; ſes re-

gards m'intimideront; je resterai confus; mes remords, l'ardeur de mes desirs... Il me vient une idée, je m'y arrête. Jonathan... Cela sera mieux. Eh bien, viendra-t-il? Jonathan!

JON. Monsieur?

Sir CONST. Vous plairoit-il de venir, quand j'appelle?

JON. Je viens quand j'entends, monsieur.

Sir CONST. Approchez cette table. L'étourdi! avancez donc un siege... Je serai plus hardi dans une lettre... Restez, attendez.

JON. Auroit-il une intrigue? Tant mieux! c'est pour un valet un peu de fatigue & beaucoup de profit: l'un compense l'autre.

Sir CONST. Ces expressions sont vives, tendres, passionnées; ce que je sens est mille fois plus fort encore.

JON. A quoi m'amuser? J'ai des feuilles hebdomadaires; autant lire cela que rien. Ah, seigneur! je ne puis m'empêcher d'en rire. Si la piece n'est pas sifflée...

Sir CONST. Paix donc. (*à part*) Ce coquin rit: seroit-ce de moi? m'auroit-il deviné, surpris, entendu? (*haut*) Écoutez, maraud; si jamais vous aviez l'insolence de m'épier, vos oreilles ne seroient pas en sûreté, je vous en avertis.

JON. Moi, vous épier, monsieur? à propos de quoi?

Sir CONST. A propos... Que vous importe? Ne m'avez-vous jamais écouté?

JON. De ma vie je n'y ai songé; je vous le proteste, monsieur.

[illegible]

Qui vous excitoit à rire?

[illegible] d'une piece nouvelle.

[illegible]

[illegible] Epoux amou-[illegible]

[illegible] trouvez-vous donc de risi-[illegible]

[illegible] sans bien des mai-[illegible] prendre [illegible] ne vaudra pas le diable.

[illegible] (*[illegible] fort.*) [illegible] devenir la ri-[illegible] Mais le fort en est [illegible] parlons sur [illegible] ma lettre ... je [illegible] dans [illegible] ma femme tant [illegible] & la satyr-[illegible] Jonathan!

[illegible]

[illegible] voilà : que [illegible]

[illegible] (*[illegible] va.*)

[illegible] mon cœur [illegible]

[illegible] vous avez [illegible]

[illegible] il est vrai. (*à [illegible]*) [illegible] je vous [illegible] quel [illegible] Jonathan, je n'ai plus besoin de vous.

[illegible]

charger de sa commission. Depuis un peu de temps, ces gens du grand monde prennent notre esprit, & s'emparent des affaires de notre département. Je n'aime pas cela.

SCENE V.

M. LOVEMORE, sir CONSTANT.

M. Lov. Vous visiter deux fois en un jour, c'est vous prouver mon amitié.

Sir Const. Je vous rends grace, mon ami; oui, je vous remercie de tout mon cœur.

M. Lov. Comment êtes-vous avec milady?

Sir Const. Tout aussi mal qu'auparavant. L'argent, les diamants, rien n'a réussi; elle est toujours de mauvaise humeur.

M. Lov. Contre vous? Pauvre mari! je vous plains.

Sir Const. Elle est obstinée, elle est haute, elle est .... Mais n'a-t-elle pas raison? l'ai-je bien traitée? Cette séparation qu'elle veut .... Mon ami, je n'y puis consentir. Pour prévenir ce malheur, j'ai pris la résolution d'être vrai, de lui déclarer .....

M. Lov. Quoi, votre passion?

Sir Const. Oui. De lui découvrir mon secret; elle le gardera, je puis m'en reposer sur la générosité de son cœur. Je viens de lui écrire.

M. Lov. Qu'a-t-elle répondu?

Sir Const. Rien encore, elle n'a pas ma lettre; la voici, elle est sans suscription. Je suis embarrassé; je crains que mes valets, les

siens, ne fassent attention à cette nouveauté. Moi, lui écrire, pouvant lui parler!...

M. Lov. Vous avez raison; cela peut paroître suspect.

Sir Const. Obligez-moi, mon cher; mettez l'adresse; on la lui portera de votre part.

M. Lov. Je m'en charge. Demain, à son réveil, elle l'aura.

Sir Const. Demain! il ne sera plus temps. Je veux qu'elle la reçoive tout-à-l'heure.

M. Lov. Vous feriez mieux de me charger du soin de lui parler.

Sir Const. Elle donneroit une réponse verbale, & je souhaite qu'elle m'écrive. Les écrits restent, voyez-vous. Une preuve par écrit, cela est fort, cela engage; je veux envoyer ma lettre....

M. Lov. Sans vous donner au moins le temps de la réflexion?

Sir Const. Non, je brûle de la savoir entre ses mains. Écrivez l'adresse, mon ami.

SCENE VI.

Jonathan, *les mêmes.*

Jon. Sir Brillant est en-bas, monsieur.

M. Lov. Malédiction sur lui! qu'il n'entre pas. Jonathan, courez, arrêtez-le, amusez-le, impatientez-le; faites-vous plutôt assommer, que de le laisser entrer.

Sir Const. Il vaut mieux que je descende; je vais lui dire que vous l'attendez chez vous: pendant ce temps songez...

M. Lov. Eh, vous le perdez en vains discours ! il va venir nous interrompre. Cet homme m'a persécuté tout le jour.

(*Sir Constant & Jonathan sortent.*)

M. Lov. *seul.* Mais, qu'il me sert bien à présent ! il me donne du temps.... Oh l'heureux événement ! Tout s'arrangeoit au mieux : ce bon mari avoit tracé ma route, applani mon chemin. Mais cette fantaisie de se déclarer ! ... Morbleu, c'est pour tout gâter. Un destin contraire me poursuit aujourd'hui ! j'ai senti son pouvoir chez la jolie veuve ! Et cette lettre ..... Que diable a-t-il pu écrire ? Voyons..... Mais la confiance de cet homme, l'honneur, la délicatesse.... Éloquente conscience ! vous avez mille expressions : d'un mot, la passion vous fait taire. Amitié, cachet, excusez. (*Il ouvre la lettre, & la lit tout bas.*) Elle n'aura pas cette impertinente lettre. Non, lady Constant, vous ne l'aurez pas ! Hâtons-nous d'en écrire une autre : personne ne revient .... Bon ! (*Il écrit en regardant souvent derriere lui.*) *touché mon cœur* ; ... pas mal ! *long-temps adoré* ; bien ! *tendre retour* ; très-bien ! *mari*... passable ! *inhumainement* ; bien dit ! *ardeur* ; au mieux ! *sincérité* ; à merveille ! Ma foi, voyons tout du long. (*Il lit.*) *Pourquoi vous tairois-je, madame, que vos charmes ont touché mon cœur ? Depuis long-temps je vous aime, je vous adore. Si j'osois me flatter d'un tendre retour, je me croirois le plus heureux des hommes. Votre mari vous traite inhumainement ; essayez, madame, essayez combien la*

[illegible] mieux [illegible] d'amour [illegible] yeux [illegible] un mot.

[illegible] pour toute [illegible]

[illegible] Et [illegible]

[illegible]

[illegible] LOVELACE

[illegible]

[illegible] envoyer. [illegible] appelé [illegible]

[illegible] malheureux [illegible]

[illegible] monsieur ?

[illegible] appele...

[illegible] pas. [illegible] peur de [illegible] C'est moi qui [illegible] votre maîtresse.

[illegible] allez.

[illegible] monsieur, [illegible] n'est pas la peine, [illegible] prochaine.

[illegible] allez. [illegible]

[illegible]

M. Lov. Je le ſouhaite paſſionnément.

Sir Const. Paſſionnément! que vous êtes bon! Si elle réuſſit au gré de nos vœux, combien ma femme vous devra de reconnoiſſance! combien je vous en marquerai!

M. Lov. Oh! vous m'en devrez moins qu'elle aſſurément.

Sir Const. Elle ſe plaît dans ce cabinet de livres: par une petite ouverture, je me ſuis ménagé le plaiſir de la contempler ſouvent ſans être apperçu. Voyons comment elle reçoit l'aveu de ma paſſion. Allons doucement... vous pouvez regarder par le trou de la ſerrure.... Bon! elle eſt préciſément aſſiſe de façon qu'aucun de ſes mouvements ne peut nous échapper. (*Tous deux regardent.*) La voyez-vous?

M. Lov. Très-bien.

Sir Const. Silence! elle tient la lettre.... Ah, comme le cœur me bat!

M. Lov. Elle l'ouvre.... (*à-part*) Amour, je t'implore!

Sir Const. Elle rougit.

M. Lov. Tant mieux; c'eſt un favorable augure.

Sir Const. Elle pâlit.

M. Lov. Effet naturel du combat de deux paſſions.

Sir Const. Elle rougit encore, bon!.. Mort & fureur! elle déchire la lettre! je ſuis perdu! (*Il quitte la porte.*)

M. Lov. Elle la jette avec indignation.... (*à part*) Je ſuis perdu auſſi! (*Il s'avance & ceſſe d'obſerver.*)

Sir Const. Ah, Lovemore! vous voyez.... Oh, les suites de cela! C'est pour en mourir.

M. Lov. Je suis confondu, désolé de ce que je viens de voir.

Sir Const. Une orgueilleuse, une ingrate!...

M. Lov. Ah, la plus ingrate des femmes! jeter loin d'elle, mépriser une lettre si tendre!...

Sir Const. Oui, une tendre lettre...

M. Lov. Remplie des protestations les plus sinceres, les plus touchantes...

Sir Const. Les plus passionnées, exprimées dans toute la vérité de mon cœur! Lui avouer mes sentiments, m'abaisser, me mettre à ses pieds, & me voir repoussé, dédaigné, traité comme un imbécille, comme un sot!..

M. Lov. Oui, comme un sot! Est-il rien de plus révoltant?

Sir Const. A-t-elle souri, montré la plus légere marque de satisfaction?

M. Lov. Non, du dédain, de la hauteur, une colere insultante....

Sir Const. Oh! j'en mourrai, je crois. Mon ami, est-il rien de plus mortifiant? Méprisé d'une femme! d'une femme que l'on aime, qui le fait!...

M. Lov. En honneur, c'est un événement à donner l'envie de se pendre. (*à part, tapant du pied*) Le bel embarras où je me suis mis! Parbleu, je mérite bien ce qui m'arrive.

Sir Const. *l'embrassant, les larmes aux*

yeux. Mon bon, mon ſenſible ami ! je ſuis vraiment touché de vous voir prendre cette affaire ſi à cœur.

M. Lov. Elle me fâche, elle m'humilie cent fois plus que vous ne pouvez l'imaginer.

Sir Const. Quelle ame généreuſe ! c'eſt au moins une conſolation dans mon malheur, de compter ſur un ami ſi zélé, ſi...

SCENE VIII.

Sir Brillant, *les mêmes.*

Sir Brill. Pardon, ſir Conſtant ! on m'a dit chez Lovemore, qu'il pourroit être.... Mais le voilà. Depuis deux heures nous jouons aux bares. J'ai une affaire à démêler avec toi. Parbleu, Lovemore, tu ne peux me refuſer une explication ſur l'étrange viſite. . . .

M. Lov. Nous en parlerons demain.

Sir Const. A préſent, quelques ſoins nous occupent.

Sir Brill. Sur mon ame, vous avez tous deux l'air bien malade! Lovemore vous fait-il un emprunt ? diſputez-vous enſemble ſur le temps, ſur les intérêts? Je ne ſuis pas fort en argent comptant, pas trop ſatisfait de la conduite de mon honnête ami Lovemore; mais s'il s'agiſſoit de l'obliger, cet écrin eſt à ſon ſervice. Voyez ces pierreries ! c'eſt un préſent qu'on vient de me faire; il eſt de prix, ma foi !

Sr CONST. Des diamans!... Voyons! ah! [illegible]...

Sr RAILL. Des diamans à l'usage d'une femme, vous en-vous [illegible]? C'est ce qui me [illegible]. Un homme les a laissés chez moi... La pauvre créature [illegible] ... [illegible] c'est une extravagance où l'on ne comprend rien.

Sr CONST. *bas à Lovemore.* Les diamans que j'ai fait porter ce matin à ma femme! les mêmes, te dis-je: par toute la fausseté d'une femme, ce sont eux!

M. LOV. Bon, un présent! votre vanité vous le persuade, sir Raillant. Quelque femme les aura reçus d'une main inconnue, vous soupçonne d'une galanterie qu'elle trouve impertinente, méprise le donneur, & renvoie le présent. Rien ne me paroît plus simple.

Sr CONST. Hum! cela est assez apparent.

Sr RAILL. Pas le moins du monde. Peu de femmes rejettent les soins d'un homme [illegible], de ma vie on ne m'a renvoyé les [illegible] faits.

M. LOV. Vous verrez qu'il n'a jamais rien [illegible]. Quel fat!

Sr RAILL. A quoi diable en avez-vous [illegible]? Savez-vous que vous devenez de méchante compagnie? Allons, Lovemore, [illegible] où soupes-tu?

M. LOV. Je ne fais rien.

Sr RAILL. Et vous, sir Constant?

Sr CONST. Moi, non; je fais diete.

Sr RAILL. Mes chers amis, vous êtes insupportables, je vous en avertis.

Sir CONST. Mais, si nous avons des affaires ensemble?

Sir BRILL. Que diable ne le dites-vous donc? Bon soir, je vais passer chez moi, parcourir mes billets d'invitation, & voir avec qui je me consolerai de la plate mine que vous me faites. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE IX.

Les mêmes.

Sir CONST. MORBLEU, je suis volé, trompé, joué, raillé, déshonoré! Lui envoyer mes diamants! Et mon argent, l'a-t-il aussi? Ma femme aimer sir Brillant!... Si je pouvois en être sûr, la convaincre de son crime, avoir des preuves... je serois.... oui, je serois content.

M. LOV. Vous avez raison, cela seroit consolant.

Sir CONST. Qui vient encore?.. C'est elle: oh! nous allons voir....

M. LOV. Laissez-moi fuir.... (*à part*) Quel orage va tomber sur ma tête! Si je ne l'évite, je suis perdu!

Sir CONST. *le retenant.* Ah, ne m'abandonnez pas, mon digne ami! Vous allez être témoin de notre éternelle séparation.

M. LOV. *se débattant.* Non, non; après ce qui s'est passé, je ne puis supporter sa présence.

Sir CONST. Restez... la voilà.

SCENE X

Lady CONSTANT, *les mêmes.*

Je suis fort surprise, M. Lovemore, que vous osiez paroître dans cette maison, après...

M. Lov. Madame, je voulois.... c'est sir Constant.... (*à part*) Que diable dire?

Sir Const. *brusquement.* M. Lovemore est mon ami, madame, je prétends qu'il soit chez moi quand il lui plaît, quand je le trouve bon.

M. Lov. (*à part*) Tout va se découvrir.

Lady Const. Il est votre ami, monsieur? Est-ce vous qui l'autorisez à manquer au respect qu'il doit à votre femme? Je m'étonne, M. Lovemore, que vous ayez eu l'audace de m'envoyer une pareille lettre. Osez-vous bien emprunter le voile de l'amitié, pour couvrir de vils desseins?

Sir Const. *en colere.* Quoi? quel voile? quels desseins? C'est moi, madame, c'est moi qui l'ai prié d'envoyer la lettre....

M. Lov. *gravement.* Vous entendez, madame, sir Constant m'a prié....

Sir Const. Oui, prié, conjuré. Mais il n'y a pas un mot de vrai dans la lettre, madame; pas un seul mot.

M. Lov. *d'un ton très-affirmatif.* Pas un mot de vrai, madame.

Sir Const. C'étoit pour vous éprouver, madame; une simple expérience. Je voulois savoir comment vous seriez capable de vous conduire en pareil cas.

M. Lov. *froidement.* Une ſimple expérience, madame.

Lady Const. Me croyez-vous faite pour être votre jouet, ſir Conſtant? Et vous, M. Lovemore, avez-vous pu vous prêter à cette baſſe feinte, à cette inſultante épreuve? Un homme de ſens, un homme d'honneur, vous, être ſon complice! me tendre un piege!

Sir Const. *outré.* Un piege, dit-elle! un piege! elle appelle cela un piege!

M. Lov. (*à part*) Il m'a heureuſement juſtifié; je m'en tirerai.

Sir Const. Il eſt inconteſtable, à préſent, que nous ne nous convenons point, madame; je ſuis prêt à ſigner, ſéparons-nous; je le deſire, je le veux. Oui, ventrebleu! je le veux.

Lady Const. Ne vous emportez pas, monſieur; voilà l'unique point ſur lequel nous pouvons nous accorder.

Sir Const. Si cette lettre fût venue d'une autre main, peut-être eût-elle été mieux reçue.

Lady Const. Je ne daigne pas répondre à ce mépriſable langage; je ſuis au deſſus du ſoupçon, monſieur.

Sir Const. *avec beaucoup de dédain.* Oh, ne craignez pas mes reproches! je vous parle pour la derniere fois.

Lady Const. Tant mieux!

Sir Const. Oui, pour la derniere fois de ma vie. Et pour la lettre, ingrate, ſoyez ſûre que ... ſoyez bien ſûre qu'il n'y a pas

[illegible] expreſſion ... [illegible] M. Lovemore [illegible]. Votre *beau*[illegible], *tendreſ*[illegible]! N'eſt-ce pas [illegible]?

[illegible] Graces à ſa ſottiſe, je [illegible] (*haut*) Madame [illegible]; oui, c'étoit une [illegible].

[illegible], meſſieurs; ag[illegible] procédé.

[illegible], poſitivement [illegible], Lovemore. [illegible]

M. [illegible] animal!

[illegible] ſupporter une [illegible] quelqu'un? ma [illegible]? Sir Conſtant, vous ne [illegible] maiſon dont [illegible] (*[illegible]*)

SCENE XI

Les mêmes.

Sir Const. Nous avons bien ménagé cela?

M. Lov. M[illegible]! Je ſuis pourtant [illegible] de n'avoir pas mieux réuſſi.

Sir Const. Ah, j'en ſuis déſolé, moi! Mais qu'y faire? J'ai le cœur ſerré, en vérité, bien ſerré.

M. Lov. Je ſuis loin d'être content, je vous le proteſte. Mais adieu;

Sir CONST. Quoi, m'abandonner dans cette détresse?

M. LOV. Si milady Conſtant eût pris les choſes comme je l'eſpérois, je veux mourir ſi j'avois bougé de chez vous! Mais, dans la confuſion, les querelles, la diſcorde, convient-il... (*Il regarde à ſa montre.*) Neuf heures! ma femme m'attend... permettez...

Sir CONST. Gardez-vous bien de m'imiter; n'allez pas lui dire que vous l'aimez.

M. LOV. N'ayez pas peur.

Sir CONST. Vous voyez ce qui en arrive.

M. LOV. Ne craignez rien, vous dis-je... Bon ſoir. (*à part, en s'en allant.*) Fortune, j'en ſuis quitte : mais ſi je me fie encore à toi, puiſſé-je me voir la victime de tes caprices!

Sir CONST. Adieu donc. Écoutez, n'avouez jamais la vérité de la lettre.

M. LOV. Soyez ſûr du ſecret. (*Il ſort.*)

Sir CONST. Milady Conſtant, milady Conſtant!.... Je veux la bannir de ma penſée... Mais le puis-je? La rage, la fureur, l'amour... Non.... plus d'amour; je ſuis bien-aiſe que ma lettre.... Voyons, qu'en a-t-elle fait? (*il va à l'ouverture*) Elle n'a pas daigné la ramaſſer. L'impertinente! laiſſer à terre les témoignages de la plus ſincere ardeur.... Ah, morbleu! ſi quelque valet.... Courons vîte la reprendre. A l'égard de ſir Brillant, je lui parlerai : il ne ſera pas le fat à mes dépens.... Ce pauvre Lovemore! je voudrois pouvoir reconnoître ſon amitié. Ah, lady Conſtant! qui m'eût dit.... Je ſuis le plus malheureux chien.... Mais allons chercher ma pauvre lettre.

ACTE V.

Le théatre représente une piece de l'appartement de mistriss Lovemore. Elle paroît dans la plus élégante parure. Mousseline la suit.

SCENE PREMIERE.

MISTRISS LOVEMORE, MOUSSELINE.

MOUSS. QUE je vous voie encore, madame! Mon dieu, que vous êtes bien! que cette coëffure vous sied, & que je sens de joie de voir tant de monde rassemblé chez vous!

MISTRISS LOV. Tu parlois juste ce matin; ma conduite étoit insensée; j'ai pris sur moi, je ne veux plus nourrir cette sombre mélancolie.

MOUSS. Je vous l'ai tant répété! aucun homme ne mérite d'inspirer de la tristesse à une aimable femme. Monsieur veut courir? pardi, laissez-le faire; on peut bien s'amuser sans son mari.

MISTRISS LOV. Comme vous l'avez *tant répété*, il est inutile de le dire à présent.

MOUSS. *(à part)* Hum! encore un peu d'humeur. *(haut)* Tenez, madame, en parlant de vous & de monsieur, tout le monde crioit : le ciel la favorise, lui soit propice! c'est une douce, une charmante dame! Maudit

dit ſoit ſon mari! Puiſſe le ciel la délivrer d'une pareille brute, d'un vilain monſtre!

Miſtriſs Lov. Je vous défends de jamais vous exprimer ainſi.

Mouss. Dame! on diſoit cela; eſt-ce ma faute? On ſera charmé de vous voir prendre le deſſus. Je ne me laſſe point de vous contempler. Si belle, ſi parée! Et ce bruit qu'on entend, ces coups redoublés à notre porte, tant de carroſſes, ces voix confuſes, toutes ces tables de jeu dans le grand ſallon: ah, madame, cela me donne une nouvelle vie!... Que cet habit eſt riche!... Oh! vous ne mettrez plus toutes ces laides petites robes... n'eſt-ce pas, madame? elles ſeront pour moi.

Miſtriſs Lov. On vient; voyez qui c'eſt.

Mouss. Une dame inconnue...

Miſtriſs Lov. Deſcendez, & ſoyez attentive à remplir les ordres que je vous ai donnés (*Mouſſeline ſort.*)

SCENE II.

Miſtriſs Belmour, miſtriſs Lovemore.

Miſtriſs Lov. *allant à ſa rencontre.*

Ah! votre préſence me ranime.

Miſtriſs Belm. Vous voilà tout au mieux. Cette étoffe eſt du meilleur goût, tout eſt parfaitement aſſorti; vous êtes charmante.

Miſtriſs Lov. Trouvez-vous? Sous cette

brillante apparence, je cache un cœur cruellement agité.

Mistriss Belm. Laissez-vous conduire, & je réponds de l'événement. Vous me surprenez, vous n'êtes pas reconnoissable! Comment pouviez-vous négliger une figure si attrayante?

Mistriss Lov. Vous êtes trop flatteuse.

Mistriss Belm. Non, je suis vraie. Vous avez les plus beaux traits du monde, & la parure les met dans tout leur jour. Si vous les animez par un léger effort sur vous-même, si vous développez les graces de votre esprit, l'impression de cette aimable figure est certaine; elle charmera tous ceux qui vous verront; elle touchera les cœurs, même celui de ce mari, dont l'égarement passager ..... L'avez vous vu depuis que vous m'avez quittée?

Mistriss Lov. *soupirant.* Mon dieu, non!

Mistriss Belm. Ne reprenez pas ce ton. Vous espérez qu'il n'a point d'autre intrigue? S'il rentre de bonne heure, soyez sûre du succès de mon projet. Avez-vous bien du monde?

Mistriss Lov. Autant qu'il m'a été possible d'en rassembler. J'ai lié les parties, & je me suis échappée pour venir vous attendre.

Mistriss Belm. Songez à ne pas vous écarter de mes avis. Que M. Lovemore ne pénetre point votre feinte. Sir Brillant est-il ici?

Mistriss Lov. Oui, vraiment. A propos, en rentrant, j'ai reçu un billet de lui. Rien de plus impertinent, je vous l'assure : il a

l'impudence de me parler d'amour avec autant d'ardeur que de hardiesse... Vous allez voir... Qu'ai-je fait de sa lettre? ... Ah, je l'aurai laissée sur ma toilette. Heureusement pour l'auteur de cet odieux écrit, je me suis rappellé vos conseils : invité, comme les autres, il est accouru ; l'insolent se croit sûr d'être écouté. Il vouloit m'entretenir ; je l'ai engagé à jouer au whist.

Mistriss Belm. Assurément, deux amis de l'espece de M. Lovemore & de sir Brillant n'existerent jamais ! Quoi, s'aimer, & se tromper, se trahir mutuellement !

Mistriss Lov. Je tremble que cet audacieux sir Brillant ne finisse sa partie ; & ne vienne me chercher. Je ne dois pas éclater à présent. Ah ! j'oubliois... Lady Constant est ici ; elle a fait une jolie découverte. M. Lovemore est amoureux d'elle aussi.

Mistriss Belm. Est-il possible?

Mistriss Lov. Vous en verrez la preuve... On frappe... C'est mon mari ! Je reconnois... Ah, comme le cœur me bat !

Mistriss Belm. Allons, du courage, de la fermeté... Mais par où m'échapper?

Mistriss Lov. Par ce petit passage... Eh, vîte, il monte, j'entends sa voix.

Mistriss Belm. Je suis ; je vous souhaite un heureux succès.

Mistriss Lov. *seule.* Je suis dans une agitation, dans un effroi.... Je tremble, en songeant aux suites que peut avoir.... Il n'est plus temps de délibérer.

SCENE III.

M. LOVEMORE, miftrifs LOVEMORE.

Miftrifs Lov. MONSIEUR Lovemore, foyez le bien venu.

M. Lov. *fans la regarder.* Madame, je vous fouhaite le bon foir.

Miftrifs Lov. Déja rentré! quelle nouveauté?

M. Lov. *avec humeur.* Je vous avois promis de venir, me voilà; eft-il étonnant que je tienne ma parole? (*à part*) Miftrifs Belmour me donner rendez-vous, & me fermer la porte, cela eft inconcevable! Rompre fi brufquement!

Miftrifs Lov. (*à part*) Ne pas tourner les yeux fur moi! A quoi rêve-t-il en ce moment?

M. Lov. *rêvant toujours.* (*à part*) Je ne fais qu'y faire. Auroit-elle l'impudence de fe moquer de moi? Miftrifs Belmour, vous pourrez me le payer... (*haut*) Ah! (*il bâille, & fe jette dans un fauteuil*) je fuis horriblement fatigué.

Miftrifs Lov. Êtes-vous indifpofé? J'efpere que non, mon cher.

M. Lov. *toujours fans la regarder.* Non, ma chere; je vous rends graces. Je fuis très-bien; fatigué feulement: on eft fi cahoté fur le pavé de cette maudite cité! J'ai été tout l'après-dîné chez mon banquier; le vieux fou m'a ennuyé à périr.... Où eft William? (*Il bâille.*)

Miſtriſs Lov. Avez-vous beſoin de lui? Je vais ſonner.

M. Lov. Oui, je veux mon bonnet de nuit, ma robe... *(Il bâille de toute ſa force.)* Ah! excédé, abattu...

Miſtriſs Lov. *affectant de rire.* C'eſt l'air du logis; je commence à croire qu'il vous eſt contraire, M. Lovemore.

M. Lov. Bon dieu! que dites-vous? En aucun endroit je ne ſuis auſſi gai; je me plais fort ici; oh, je ſuis très-heureux chez moi! *(il bâille)* on ne peut pas plus heureux. Que je meure, ſi je ne me crois le plus heureux mortel...

Miſtriſs Lov. Quel conte! Je ſais que vous inſpirez la joie & le plaiſir par-tout où vous vous préſentez. Léger, vif, amuſant, M. Lovemore eſt l'ame de ſes ſociétés. Les femmes l'adorent, il ſait ſi bien leur plaire! Un ſouris à l'une, un compliment à l'autre, de petits ſoins pour celle-ci, des attentions pour celle-là: allons, convenez de vos talents.

M. Lov. *éclatant de rire.* Qui diable vous a dit cela? Moi, léger, amuſant!... Vous me raillez, madame; je ſuis flegmatique, en vérité; je penſe trop, cela m'appeſantit. *L'ame des ſociétés!* Allons, allons, vous vous égayez à mes dépens. *Aimé des femmes!* Ah, mon dieu! point du tout.

Miſtriſs Lov. *ſe promenant ſur la ſcene.* Comme vous voudrez, monſieur. *(à part)* Quelle indifférence! ne pas me regarder!

M. Lov. *ſe leve & ſe promene, ils ſe croiſent. (à part)* Je ne puis ôter cette miſtriſs Belmour de ma tête.

Mistriss Lov. (*à part*) Que de froideur! quel mépris! L'insolent! semble-t-il que je sois près de lui? . .

M. Lov. (*à part*) Je n'aurai point de repos, que je ne sache... Après tout, je voudrois avoir fini avec elle. (*Tous deux se promenent en silence, & s'arrêtent sans se rien dire.*)

Mistriss Lov. Je veux lui dire que j'ai compagnie. J'espere, monsieur, que ma conduite ne vous offensera pas; j'ai jugé convenable...

M. Lov. *Conduite*, *offense*... Toucherez-vous toujours cette ingrate corde, dont le son est si déplaisant? Jamais vous ne m'offensâtes; je vous aime au dessus de toutes choses; vous êtes une femme admirable, prudente, économe. (*il bâille*) Vous vous négligez trop, vous êtes trop attentive pour moi; vous fuyez les plaisirs; vous êtes grave, retirée; vous avez les yeux sur votre maison, vous aimez votre mari, vous êtes une bonne femme, (*il bâille*) une excellente femme. De quoi m'offenserois-je? Sonnez William, je veux me coucher.

Mistriss Lov. A l'heure qu'il est? Vous feriez mieux de joindre la compagnie.

M. Lov. Je ne veux pas sortir.

Mistriss Lov. Vous n'avez pas besoin de sortir pour vous amuser; le sallon est plein de monde.

M. Lov. *la fixant.* Quel sallon?

Mistriss Lov. Le mien, apparemment; j'ai ce soir une rout.

M. Lov. Une rout! vous, ici, dans la maison?.... Mais quelle parure! Que signifie?.... Je m'y perds.

Mistriss Lov. Vous opposeriez-vous à mes amusements?

M. Lov. Non. J'aime le monde, vous le savez.. Je vais... Qui est là dedans?

Mistriss Lov. Vos amis ont été les premiers invités. Sir Brillant, d'abord.

M. Lov. Vous me jetez dans une surprise!.... Comment cette idée vous est-elle venue?

Mistriss Lov. J'ai formé le dessein de vivre comme les autres, d'ouvrir ma maison.

M. Lov. En vérité? continuerez-vous?

Mistriss Lov. Tous les jours, monsieur.

M. Lov. Décidément?

Mistriss Lov. Sans doute. Vous aurez vos plaisirs, moi les miens. J'ai senti le ridicule de m'ennuyer à mon âge, quand tout m'invite à goûter les douceurs de la vie.

M Lov. Goûtez-les, madame, goûtez-les: ce changement de conduite me sera très-agréable.

Mistriss Lov. Comme vous le disiez à l'instant, je me suis *trop négligée*. J'oublie les autres, & je ne veux plus m'occuper que de moi-même.

M. Lov. Vous ferez très-bien.

Mistriss Lov. Oh, c'est un parti pris! (*elle chante*) *Je n'éprouve plus les peines de l'amour; des soins fâcheux ne troublent plus mon repos.* Je bannis de mon sein la tendresse, & je consacre mes jours à l'aimable gaieté.

[illegible] bien. Je vous souhaite une bonne nuit. (*Elle s'en va en chantant.*)

M. Lov. *seul, la contrefaisant. Bon Dieu! je ne veux pas vous contraindre.... la loi du salon.... [illegible] dans la partie de vous-même la plus [illegible].... je veux rire, m'amuser.... [illegible] naturel.... bon soir, une bonne nuit.* Folle, folle à lier, ou je me donne au diable! Qui a donc dérangé sa tête? Comment, changée en un jour, en un instant!.... Ma [illegible] m'a paru très jolie! Oh, oh, madame! vous parlez de la loi du salon; je [illegible] de près, sur ma parole. Ceci [illegible].... Je veux aller voir à [illegible], ce qu'elle fait, si elle a quelque [illegible]....

SCENE IV.

M. Lovemore, Mousseline.

Mousseline, *criant dès la porte.*

Madame! madame! voilà la lettre. J'ai eu peine à la trouver.... (*voyant M. Lovemore.*) Ha!

M. Lov. Est-elle folle aussi? Pourquoi ce cri?

Mous. Je n'en sais rien, monsieur; je croyois madame ici.

M. Lov. Quel papier tenez-vous là?

Mous. Ce n'est pas.... du papier, monsieur, c'est....

M. Lov. Eh bien?

Mouss. Une lettre de ma sœur. Oui, de ma sœur; elle me donne des commissions.

M. Lov. Pourquoi l'apportiez-vous à ma femme avec tant d'empressement?

Mouss. Comme je dis à monsieur, elle est en province ma sœur; elle me prie de lui envoyer une société de la loterie, & je venois .... le dire à madame.

M. Lov. La nouvelle est intéressante; donnez-moi ce papier.

Mouss. Je ne saurois, monsieur.

M. Lov. *l'arrache, & regarde la signature.* *Brillant Fashion.* Une lettre de votre sœur, insolente!

Mouss. Je me suis trompée. Si vous voulez me la rendre, monsieur, je vous donnerai celle de ma sœur: vrai.

M. Lov. Où avez-vous pris celle-ci?

Mouss. Monsieur. . . .

M. Lov. Où l'avez-vous prise? . . . répondez.

Mouss. Vous m'effrayez. Seigneur! je ne puis parler.

M. Lov. Oh! je saurai. . .

Mouss. Je l'ai ramassée dans la salle en-bas, monsieur.

M. Lov. Retirez-vous.

Mouss. *en s'en allant.* Maudite soit la lettre! Pour la premiere fois de ma vie, je n'ai su que dire.

M. Lov. *seul.* Une jolie lettre, ma foi! & c'est à ma femme qu'elle s'adresse. (*il lit*) *Permettez-moi de vous conjurer à genoux....* elle ne le permettra pas, monsieur. *Je vous*

[illegible] *dans* [illegible] *humble posture* .... fort bien ! [illegible] quelquefois. *Aurez-vous* [illegible] .... oui, parbleu ! elle l'aura. [illegible] *que* [illegible] *vous parle encore, je vous* [illegible] *si fortes* .... oui dà ! avez-vous [illegible] transcendantes ?.... *Celui* [illegible] *éternelle constance* .... [illegible] serviteur, sir Brillant. Voilà [illegible] pour moi ! cela est tendre, en vérité. Je vous remercie des faveurs [illegible]. Je ne m'étonne plus [illegible] Lovemore ; elle [illegible]. Oh, je lui rendrai son [illegible] dans la galerie ; elle [illegible] sir Brillant la suit ! [illegible] madame de la moindre [illegible] .... Cachons-nous, observons [illegible] les tente, tous deux [illegible] .... Mais attendons [illegible] .... Grande politesse dans un [illegible] .... Allons, madame, allons ; vous avez le champ libre. (*Il s'écarte.*)

SCENE V.

M. [illegible], mistriss LOVEMORE, sir BRILLANT.

M[illegible]. JE vous le répete, sir Brillant, [illegible], vos compli[illegible], & vos [illegible] impertinentes. Si vous persistez, je cesserai de me [illegible], & je pourrai vous tenir un langage plus dur.

Sir Brill. (*à part*) Nous sommes seuls, l'occasion est favorable; je ne la perdrai pas. (*haut*) Quoi, madame! voulez-vous chercher la solitude, vous affliger encore? Craignez, ma chere mistriss Lovemore, craignez une dangereuse rechûte.

Mistriss Lov. Ne vous inquiétez pas de ce qui me regarde seule. Cessez de me tourmenter; allez rejoindre la compagnie, & vous amuser avec elle.

Sir Brill. Je ne connois de plaisir que celui de vous voir, madame. Quel bonheur d'être près de vous, de se livrer aux délicieux sentiments que vous inspirez! Les graces rassemblent autour de vous la troupe riante des amours; je sens leurs douces influences. Ah, quel transport m'agite! Comment tant de fraîcheur, de beauté, mille charmes touchants, ont-ils été négligés, méprisés même, par un époux froid, languissant, ingrat, sans goût, sans ame, incapable d'apprécier vos attraits! Ah, quel autre eût pu les contempler, sans sentir l'ivresse du plaisir!

Mistriss Lov. Tant de témérité m'étonne. Qui vous inspire cette hardiesse? Ma conduite l'autorise-t-elle? Cessez des discours insolents, il ne me convient point de les entendre; & s'il vous échappe encore une expression aussi offensante, j'instruirai M. Lovemore de l'infame procédé d'un homme qu'il croit son ami. Laissez-moi.

Sir Brill (*à part*) Elle en seroit bien fâchée; la charmante créature se trompe à son

émotion : elle la prend pour de la colere ; mais je m'y connois, elle eſt prête à céder... Oh, ma mémoire, venez à mon ſecours ! deux ou trois maximes d'opéra, & la belle eſt à moi. (*haut*) Meſſagers de mon cœur, tendres ſoupirs, hâtez-vous ! .. Aimable enchantereſſe, fais paſſer dans mon ame le délicieux poiſon de tes yeux ! ... Raviſſements... tranſports... amoureuſe fureur... Femme divine ! ah, laiſſe-moi cueillir ſur tes levres ... (*en parlant, il veut l'embraſſer ; elle le repouſſe. Lovemore entre.*)

M. Lov. Téméraire ! c'en eſt trop.

Sir Brill. Le grand diable l'amene ! Que dire ? (*il ſe baiſſe*) Cette maudite boucle ... excuſez, elle me cauſe une douleur... Bon ſoir, Lovemore ! je ſuis charmé de te voir.

M. Lov. Avez-vous la hardieſſe de ſoutenir mes regards ?

Sir Brill. *riant.* Je contois à madame la plus folle hiſtoire...

M. Lov. N'ajoutez ni la fauſſeté, ni l'impudence à ce noir attentat. Vouloir ravir à votre ami ſon repos, ſon bonheur ! Après une ſi longue intimité, je croyois vous connoître ; oui, je vous croyois aſſez de ſentiments, de délicateſſe, d'honneur pour ne pas tenter de me faire une ſi cruelle injure.

Sir Brill. (*à part*) Il me force à rougir .... tout eſt découvert ; je ſuis ſans excuſe. (*haut*) J'ai tort, Lovemore, j'implore ton pardon. Je me ſoumettrai à toutes les réparations que tu exigeras...

M. Lov. *fiérement.* Une ſeule peut me ſa-

tisfaire. Si la présence de madame & ma propre maison ne vous protégeoient point dans cet instant....

Sir Brill. Mais, M. Lovemore....

M. Lov. Mais, sir Brillant....

Sir Brill. Je vous prie seulement de...

M. Lov. Je ne prie pas, j'insiste.

Sir Brill. Écoutez...

M. Lov. Pas un mot.

Sir Brill. Je déclare sur mon honneur....

M. Lov. Votre honneur! vous devriez rougir de l'expression.

Sir Brill. En demandant pardon à cette dame....

M. Lov. A cette dame! Morbleu, monsieur, je vous défends de parler à cette dame; de votre vie, je ne veux que vous lui parliez.

Sir Brill. Mais enfin, tu ne veux pas entendre.

M. Lov. Au diable! je n'ai que trop entendu. (*Il se promene à grands pas.*)

SCENE VI.

Sir Constant, *les mêmes.*

Sir Const. On parle bien haut! Qu'avez-vous donc, vous autres? On croiroit que vous vous querellez.

M. Lov. *lui donnant la lettre.* Tenez, sir Constant; lisez & jugez si j'ai raison d'être en colere. (*Sir Constant lit tout bas.*)

Sir Brill. Je l'avoue; mais si vous vouliez m'écouter...

M. Lov. Non, jamais, monsieur. Nous parlerons quand il en sera temps. (*à sa femme.*) A votre égard, madame, vous ne doutez pas que je ne sois satisfait de vos sentimens. Vous m'avez alarmé, je l'avoue; mais, témoin de votre conduite, je la loue, & suis fort éloigné de me livrer à d'injustes soupçons.

Sir Const. *très-gravement.* Ma foi, M. Lovemore, j'approuve votre ressentiment; ceci n'est pas pardonnable.

M. Lov. C'est l'action la plus basse, la plus infame, la plus indigne d'un gentilhomme...

Sir Const. Je le pense comme vous. Sir Brillant, un mot s'il vous plaît. (*bas à sir Brillant.*) Tenez, prenez cette autre lettre; lisez la tout haut. Elle est de Lovemore à ma femme.

Sir Brill. Donnez-vîte.

Sir Const. *à sir Brillant.* Allez près de lui, allez. (*à M. Lovemore*) Assurément, c'est *l'action la plus basse, la plus indigne d'un gentilhomme.* Je suis de votre avis.

M. Lov. C'est rompre tous les liens de la société: trahir un ami, cela est affreux, cela est sans exemple, je crois!

Sir Brill. J'en doute, & sans aller plus loin en chercher... (*il lit.*) " *A milady Constant.* (*à mistriss Lovemore.*) Madame, soyez attentive, s'il vous plaît. (*il lit.*)
" *Pourquoi vous cacherois-je, ma chere mi-*
" *lady, que vos charmes ont touché mon*
" *cœur?* ...

M. Lov. (*à part*) Confusion, mort, enfer ! ma lettre !

Sir Brill. *lisant toujours.* " *Depuis long-*
" *temps je vous aime, je vous adore ; si j'o-*
" *sois me flatter...* (*M. Lovemore court comme un fou par la chambre. Sir Brillant le suit.*)

Sir Const. *L'action n'est pas d'un gentilhomme !* Qu'en dites-vous, Lovemore ?

Sir Brill. *continuant de lire.* " *Si j'osois*
" *me flatter de la plus légere espérance...*

M. Lov. (*à part*) O rage ! ô fureur ! (*haut*) Mensonges, impostures, que tout cela. (*Il arrache la lettre.*)

Sir Const. *C'est rompre tous les liens de la société.* N'est-ce pas, Lovemore ?

M. Lov. Lettre forgée ! écriture contrefaite ! diabolique fausseté !

Sir Const. J'affirme le contraire ; c'est la même que ma femme jeta loin d'elle avec indignation. Chere lady Constant ! quel tort je lui faisois ! Oh, oh, M. Lovemore ! je ne m'étonne plus de vous avoir vu prendre l'affaire avec tant de chaleur.

M. Lov. C'est un complot formé pour pallier le crime de sir Brillant.

Sir Brill. Je suppose, M. Lovemore, que vous m'avez rendu un service de cette espece chez mistriss Belmour ?

M. Lov. Mistriss Belmour ! Mistriss Belmour !... Je ne l'ai vue qu'une seule fois en ma vie ; & c'étoit pour vous obliger, voilà tout.

Sir Brill. Je n'en crois rien.

M. Lov. *outré.* Peu m'importe! je ne veux plus voir aucun de vous; le diable puisse vous emporter tous! Je ne connois point mistriss Belmour; je n'ai que faire à mistriss Belmour. (*Les deux battans de la principale porte du sallon s'ouvrent, mistriss Belmour paroît.*)

M. Lov. Que vois-je! où suis-je! Les furies sont-elles à ma poursuite? Fuyons. (*Il veut sortir par une porte de côté.*)

Mistriss Lov. *lui fermant le passage.* Mon cher, je garde cette porte; vous ne pouvez sortir.

M. Lov. *très-en colere.* Otez-vous, madame; ôtez-vous; je passerai, je le veux.

Mistriss Lov. Non, vous resterez. Je veux vous présenter une personne de ma connoissance.

SCENE VII.

Mistriss Belmour, *les mêmes.*

Mistriss Belm. *se saisissant de lui.*

Eh, c'est milord Etherige! En vérité, milord, je suis charmée de vous voir.

Mistriss Lov. *le tenant de l'autre côté.* Vous voulez bien, mon cher, que je vous présente cette dame?

M. Lov. (*à part*) Le diable m'a fait de belles affaires aujourd'hui!

Mistriss Belm. Milord, cette rencontre est la plus heureuse....

M. Lov. (*à part*) Ah, que n'ai-je des

Mistriss Lov. Mistriss Belmour, permettez-moi de vous présenter M. Lovemore.

Mistriss Belm. Vous n'y songez pas, madame; c'est moi qui prends la liberté de vous présenter milord Etherige.... Allons, milord, saluez madame.

Sir Brill. Que comprendre à tout cela?

Sir Const. Sur mon honneur, une autre intrigue découverte : écoutons.

Mistriss Lov. Assurément, mistriss Belmour, vous plaisantez. Monsieur est mon mari.

Mistriss Belm. Votre méprise est étrange; c'est milord Etherige.

Mistriss Lov. Parlez donc, mon cher; pouvez-vous être si impoli dans votre propre maison? faites-en du moins les honneurs à madame. Ma chere mistriss Belmour, tout le monde vous le dira, voilà M. Lovemore, voilà mon mari.

M. Lov. Allons, mesdames, ne vous gênez pas. Il ne manque qu'une couverture & vos gens, pour remplir vos intentions.

Mistriss Belm. Fi, quelle humeur, milord! Mistriss Lovemore, vous badinez trop long-temps. Quand je vous présente un pair du royaume, mon amant, celui qui m'a fait les plus ardentes propositions de mariage.....

M. Lov. *faisant un effort pour se dégager.* Quoi, je me laisserai tourmenter, piquer à mort, par ces deux viperes?

Mistriss Belm. Mais quel simple vête- point de ruban, point de plaque! Je

commence à croire.... Bon dieu! l'aimable, le brillant lord Etherige feroit-il transformé en M. Lovemore, un homme marié!

M. Lov. Maudits foient mes artifices!

Sir Brill. *riant.* Point de plaque? Ah! c'étoit donc là cette douleur....

Miftrifs Belm. *à miftrifs Lovemore.* Combien je vous dois, madame! Quelle heureufe infpiration vous conduifit chez moi! Vous m'avez préfervée d'un piege abominable. Vous êtes ma libératrice, & je vous aimerai toute ma vie.

M. Lov. Ah! ma femme étoit la dame du cabinet, la dame évanouie : c'eft à fa jaloufie que je dois cette humiliante fcene!

Sir Brill. Comment va ce coup de balle, ta douleur, Lovemore? Il ne fe forme plus rien, j'efpere?

M. Lov. Va à tous les diables.

Sir Const. Il ne me paroît pas en bon état ce pauvre Lovemore; je lui crois le fang un peu agité.

M. Lov. *courant vers une porte.* Oh, je fuirai cet effaim de guêpes enragées! Laiffez-moi .... laiffez-moi fortir.



SCENE VIII.

Milady CONSTANT, *les mêmes.*

Milady CONSTANT, *entrant par la porte où Lovemore se présente.*

EST-CE moi que vous fuyez, M. Lovemore? Quoi, déja inconstant? Vous en aller quand j'arrive! Cela est-il tendre?

M. LOV. (*à part*) Autre furie! Allons, le nombre est complet. (*haut*) Tout est dit, je crois, madame; vous arrivez trop tard pour donner votre voix. Interrogé, jugé, condamné, me voilà prêt (*), les officiers du shérif peuvent entrer.

Lady CONST. J'ai perdu considérablement, il ne me reste pas de quoi m'acquitter. M. Lovemore, prêtez-moi cent guinées, je vous prie.

M. LOV. (*à part*) J'en donnerois mille pour que vous fussiez au fond de la Nouvelle-Écosse.

Lady CONST. Vous ne voulez pas, je crois? Tenez, reprenez donc les trois cents que vous m'avez données ce matin; je ne veux pas vous avoir la moindre obligation.

Sir CONST. Doucement, doucement! cet argent est à... (*à part*) Malepeste! j'allois me découvrir.

Lady CONST. Je méprise beaucoup vos intentions, M. Lovemore; reprenez vos billets.

(*) C'est-à-dire, qu'on peut le conduire au lieu de l'exécution.

M. Lov. (*à part*) Je puis au moins tourmenter un de mes persécuteurs. Parbleu, sir Constant, vous serez ma victime!

Lady Const. Mistriss Lovemore, vous avez un monstre pour mari; je vous plains de tout mon cœur.

Mistriss Lov. *à mistriss Belmour.* Je commence à me repentir de l'avoir exposé à cette confusion : on l'humilie trop; son chagrin me touche, & je le partage. Voyez, il se tait, il soupire....

Mistriss Belm. Laissez aller la sonde jusqu'au fond de son cœur.

Sir Const. Le voilà diablement fâché, diablement confus!....

M. Lov. Pas tant que je ne puisse tourner les rieurs contre vous, sir Constant. (*Il tire une lettre de sa poche.*) Je ne vois pas pourquoi je ne lirois rien, moi! cette lettre...

Sir Const. Écoutons. Sir Brillant, cela vous regarde encore, je gage.

M. Lov. Écoutez tous. (*il lit.*) *Je ne puis, ma très-chere vie, supporter plus longtemps les chagrins où me livre un mal-entendu dont je suis moi même la cause.*

Sir Const. (*à part*) Oui, je suis mort, ma lettre! c'est ma lettre à ma femme!

M. Lov. Écoutez bien. (*il lit*) *Après de longs combats, je me détermine enfin à vous avouer avec franchise une passion....*

Lady Const. Que signifie cette lettre?

Sir Const. (*à part*) Que je suis un sot, un imbécille; que jamais je n'oserai me montrer.

M. Lov. *continuant de lire. Que la crainte du ridicule m'a fait renfermer ſoigneuſement dans mon ſein...*

Sir Const. *voulant prendre la lettre.* Je n'en entendrai pas davantage. Morbleu! rendez-moi...

M. Lov. Non, monſieur; la lettre ira à ſa deſtination. Milady Conſtant, recevez ce gage de l'amour d'un époux qui vous adore, & gardez ces billets de banque: lui-même me les a remis pour vous les donner.

Lady Const. Je ne comprends pas ce myſtere: c'eſt la main de ſir conſtant, ſa ſignature....

M. Lov. Et ſes ſentiments auſſi, madame; il me les a confiés, & je vous proteſte qu'ils ſont très-tendres, très-paſſionnés.

Lady Const. *pourſuit la lettre. Souhaitez, ma chere amie, & tous vos vœux ſeront remplis. Argent, bijoux, pierreries, raretés, équipages ſomptueux, tout vous ſera prodigué par l'époux qui vous adore; mais il exige un peu de complaiſance. Cachez ſon amour, réſervez pour vous ſeule la connoiſſance d'un feu dont l'ardeur ſera éternelle. Je ſuis avec une tendre, une vive paſſion, votre fidele amant, votre heureux époux.* Constant. (*Tous éclatent de rire.*)

Sir Brill. Comment, il nous trompoit! il aimoit ſa femme!... Sir Conſtant, voulez-vous que nous allions voir ſir Henry? Je vous conſeille d'acheter une terre dans ſon voiſinage: la retraite vous convient. Pour Lovemore & moi, nous allons nous couper

[illegible] vous [illegible] quelques épigrammes.

M. Lov. [illegible] Sir Brillant. Pour l'amour [illegible] dire, vous & moi, nous sommes deux [illegible]

Sir Brill. [illegible]! L'épithete...

M. Lov. [illegible] Je vous conseille de vous [illegible] nous sommes de fort honnêtes gens. [illegible] pas?

Mistris Belm. J'aime à vous voir reconnoître vos [illegible]

[illegible] je les reconnois, madame, & je [illegible]

M. Lov. [illegible] Vous m'entendrez les avouer [illegible] J'ai conservé assez de raison [illegible] pour rentrer [illegible] ma conduite, & pour [illegible] de l'honneur. Pénétré de [illegible] je vous demande, [illegible] & de [illegible] pardon. J'implore la [illegible] Constant. Son époux [illegible] je me reproche [illegible] Quand un mari rougit de mon[illegible] les sentiments qu'il doit à [illegible] peut s'étonner si, en la [illegible] espere de la toucher, en [illegible] qu'il lui refuse injustement.

Sir Brill. Ma foi, l'excuse me paroît bonne. Elle peut servir pour nous deux, Lovemore.

Sir Const. [illegible] Malheureux sir Constant! à quelle vipere je me suis confié! Ce traître se tirera de tout; moi, me voilà dans la [illegible]

Mistris Belm. A certaines conditions, je crois,

crois, monſieur, trouver aſſez d'indulgence dans mon cœur pour vous pardonner. Voulez-vous expier tous vos crimes? rendez votre aimable compagne auſſi heureuſe qu'elle mérite de l'être.

M. Lov. Je m'imposerois moi-même cette condition, madame; cependant ma compagne n'a pas autant de raiſon de ſe plaindre que vous pouvez l'imaginer.

Miſtriſs Lov. Prouverez-vous cela, M. Lovemore?

M. Lov. Votre conduite eſt la cauſe de mon imprudence.

Miſtriſs Lov. Ma conduite, monſieur?

M. Lov. Oui, madame; perſonne en Angleterre ne fut jamais plus porté que moi à chercher ſon bonheur dans le ſein de ſa famille, à goûter les charmes d'une douce union. M'avez-vous rendu ma maiſon agréable? Allons, ſoyez vraie.

Miſt. Lov. Cette queſtion m'embarraſſe; je crains d'avoir quelques reproches à me faire.

M. Lov. Avant notre mariage, vive, gaie, ſenſible, animée, attentive à relever vos charmes par mille parures variées, vous m'offriez tous les ſoirs l'image des plaiſirs que l'hymen alloit me donner. Depuis, vous avez négligé votre perſonne, vos talents, votre eſprit même; toujours ſérieuſe, toujours penſive, ſouvent triſte, voulant être aimée ſans vous occuper du ſoin de plaire, vous abandonnâtes votre toilette, vos amies, vos plaiſirs, les miens. Un languiſſant tête-à-tête rendit nos entretiens inſipides, je ne vis plus que vos

vertus : elles sont respectables, j'en fais c.
mais, vous en conviendrez, madame, la ve
n'amuse pas.

Sir Brill. Ce qu'il dit là, est ma foi tr.
sensé, très-vrai.

Mistriss Lov. Eh bien, monsieur, je co.
viens de la justice de vos plaintes. Mistr.
Belmour a bien voulu m'éclairer sur mes e.
reurs. Je réparerai....

M. Lov. Réparer, ma chere! Ah, n'e
dites pas davantage! Allons, je vous pardonn

Mistriss Lov. Vous me pardonnez! Me
fautes sont légeres; mais les vôtres....

Mistriss Belm. Fi, fi, ne disputez plus
Vous avez de légers défauts, madame, & d
grandes qualités. Corrigez les uns, & jouis
sez des autres. Embrassez-vous tous deux
Allons, ma chere, recevez un époux un peu
libertin, un peu malicieux, mais trop éclairé
pour ne pas vous rendre son cœur.

M. Lov. *serrant sa femme dans ses bras.*
Oui, je vous le rends, mon aimable, ma sage
compagne; vous pouvez me fixer à jamais.

Mistriss Lov. Je jure de mettre tous mes
soins à vous plaire.

M. Lov. Et moi, je fais serment de mettre tous les miens à vous rendre heureuse.
Je rougirai long-temps de mes extravagances; jamais, jamais, d'avouer aux yeux de
tous, que je vous aime sincérement.

Sir Const. *vivement.* Je vous prends tous
à témoins! Il aime sa femme, il le dit; son
aveu m'encourage. Lovemore, vous ne rougissez pas d'aimer madame? vrai, vrai?

[illegible] je me plais
M. Lov. [illegible] dans le
[illegible] vous?
Sir Coxc. [illegible] Lovemore.)
[illegible] je vous
[illegible] (*à lady*
[illegible] j'avoue
[illegible] qu'elle expri-
[illegible] bouſqueries
[illegible] je vous adore; ſoyez
[illegible] moi vous
[illegible] Oh, quelle douce
[illegible] chère lady Conſtant!

Lady Const. Quoi, vous ne me querel-
lerez plus? Quel bonheur!

Sir Baill. *tirant l'écrin de ſa poche.* A propos: j'ai une reſtitution à faire. Ces diamants, madame, ne ſont-ils point à vous?

Sir Const. Oui, vraiment, ils ſont à elle. Lovemore, te rappelles-tu? *La pauvre créature, elle croit me gagner par ce don.* Allons, moque-toi de lui!

Sir Baill. Tout autre auroit raiſon; mais pour Lovemore.... Riez tous de moi, de ma ſottiſe, je le veux. Mais, ma foi, mes amis, vous n'effacerez pas de mon cœur le plaiſir que je ſens en vous voyant tous heureux; & ſi miſtriſs Lovemore daigne me pardonner. . . .

M. Lov. Mon cher compagnon de vice, je ſuis ſûr qu'elle oubliera vos fautes & les miennes. Nous avons été deux chiens, deux

diables; nous nous sommes joué des tours abominables ; à l'avenir, traitons-nous assez bien pour effacer le souvenir du passé. Qui de nous, je vous prie, peut dire ici qu'il n'a pas tort ? .

Mist. Belm. Eh mais, c'est moi, monsieur—

M. Lov. Eh mon dieu ! vous n'êtes pas exempte de tout reproche. Apprenez, femme aimable, vous qui méritez de l'amour & du respect, apprenez à ne pas écouter plus d'un amant, à ne pas admettre chez vous un homme dont le caractere vous est inconnu, que vous avez à peine entrevu; qu'un titre vous en impose moins; prêtez moins l'oreille à la flatterie ; ne croyez pas un lord honnête, sur le bien qu'il dit de lui-même ; jugez les hommes sur leurs actions, jamais sur leurs discours, & dédaignez toujours l'hommage de tout amant mystérieux. Croyez-le, celui qui cache ses desseins, ou vous offense, ou vous trompe.

Mistriss Belm. La leçon n'est pas mauvaise ; j'en profiterai.

M. Lov. *au public.* Puisse notre exemple enseigner à un sexe formé pour plaire, que les graces sont son apanage. C'est par elles, mesdames, que vous regnez & faites des heureux. Puissent les hommes, guidés par la raison, par l'honneur, se rendre maîtres de leurs passions, & ne jamais se préparer le reproche amer d'avoir blessé le cœur d'un ami, pour jouir d'une légere satisfaction !

Fin de la premiere Partie & du Tome VI.





